97

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

AUX FRONTIÈRES DU RÉEL
les dossiers secrets du FBI

MORTAL KOMBAT



tous les coups sont permis !

Espagne : 700 Pts - Belgique : 180 FB
Canada : 7,25 $ - Suisse : 8 F - RCI : 2800 CFA

M 2016 - 97 - 25,00 F-RD

Kevin Costner dans WATERWORLD
Un héros très branchies !

Ouverture le 1er septembre du magasin

1995

Laser Land

le cinéma à domicile

ACTIVITÉS

- Musique PAL / NTSC *(import USA - Japon)*
- Film PAL / NTSC *(import USA - Japon)*
- Lecteur de LaserDisc®
- amplificateur Pro-Logic
- Écran géant

PROMOTIONS D'OUVERTURE

Film NTSC *(USA)*



PULP FICTION - 215 F.
Sortie le 12 septembre
LTBX - THX - Closed Caption



CASPER - 175 F.
Sortie le 10 octobre
LTBX - THX - Closed Caption

Film PAL *(France)*



SPEED - 245 F.
Disponible
Format cinémascope - version française



La Guerre des Étoiles - 245 F.
Le Retour du Jedi - 245 F.
L'Empire Contre Attaque - 245 F.
Sortie début octobre
Format cinémascope - version française



Musique NTSC *(Japon)*



The Rolling Stones
Vol. 1 - 310 F. - Vol. 2 - 310 F.
Voodoo lounge live in Japan
Sortie 27 septembre

ERIC CLAPTON

Eric Clapton - 280 F.
Live at the Filmore 1994 - Nothing but the blues
Sortie 25 septembre

Horaires d'ouverture
du lundi au samedi - 10h30 à 19h30
Dimanche et jours fériés - 14h à 18h

66, Boulevard Malesherbes
75008 PARIS - FRANCE
Tél. : 33 (1) 45.22.46.20
Fax : 33 (1) 45.22.49.57

Métro : St Augustin - Villiers
Bus : 94 station Mairie 8ème

VENTE PAR CORRESPONDANCE

- **Numéro vert : 05.05.05.20** *(appel gratuit) réservé à la VPC.*
- **Port gratuit** pour votre première commande (sauf promotion)
- **Remise de 20%** pour la première commande (sauf promotion)
- **Expédition hebdomadaire** de la liste des prochaines sorties (Films et musique).



Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES
Ciné-Fantastique
Numéro 97

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Didier Allouch
Marcel Burel
Julien Carbon
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Betty Chappe
Guy Giraud
Peter Parker
Erwan Sorin
Jack Tewksbury

Correspondants à Los Angeles
Emmanuel Itier
Olivier Albin

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Power Mansart Rangers

Photogravure
Beauclair

Impression
ISTRA BL

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Septembre 1995

Commission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Michèle Abitbol-Lasry - Marc Bernard - Boss Films - Nathalie Dauphin - Françoise Dessaigne - Stéphanie Dupont - Laurent Erre - Edith Filipacchi - Les Films de l'Astre - Sylvie Forestier - François Frey - Isabelle Ichay - Etienne Lerbret - Cedric Littardi - Bruno Maccarone - Bob Mazza - Sandrine Meunissier - Christine Nicolay - Nathalie Ricard - Maryann Ridini - Jean-Pierre Vincent - Jessica Watchausen

Sommaire

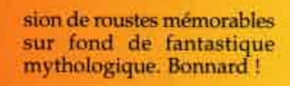
Que d'eau, que d'eau ! Et autant de problèmes pour cette mega-production au budget élastique. D'un scénario pas mal tartignole écrit à la demande de Roger Corman, à ce **Mad Max** nautique lorgnant également vers le western spaghetti, l'histoire d'un film tourné en eaux troubles !

Les extraterrestres envahissent la Terre et y mettent les formes. Les formes avantageuses et pas franchement repoussantes d'une belle blonde. Giger se charge de l'habillage de la créature, Roger Donaldson règle le défilé, Richard Edlund peaufine les changements de peau... Une grosse série B, bien calibrée, bourrée d'effets spéciaux et riche de la présence de quelques illustres comédiens.

Waterworld

Ils sévissaient jusqu'à présent à la télévision. Triomphe aidant, ils envahissent les grands écrans, compressés dans leurs combinaisons multicolores, cassant du monstre caoutchouteux, débitant des dialogues crétinoïdes, sautant comme des cabris aux quatre coins du cadre. Des Powers Rangers fidèles à leur réputation en somme. Un spectacle qui ne s'adresse pas spécialement aux lecteurs de Marguerite Duras !

Après le décevant **Streetfighter**, un nouveau film adapté d'un célèbre jeu de baston. Surprise, le jeune réalisateur Paul Anderson récite sa console *Sega* par cœur et livre une succes-



sion de roustes mémorables sur fond de fantastique mythologique. Bonnard !



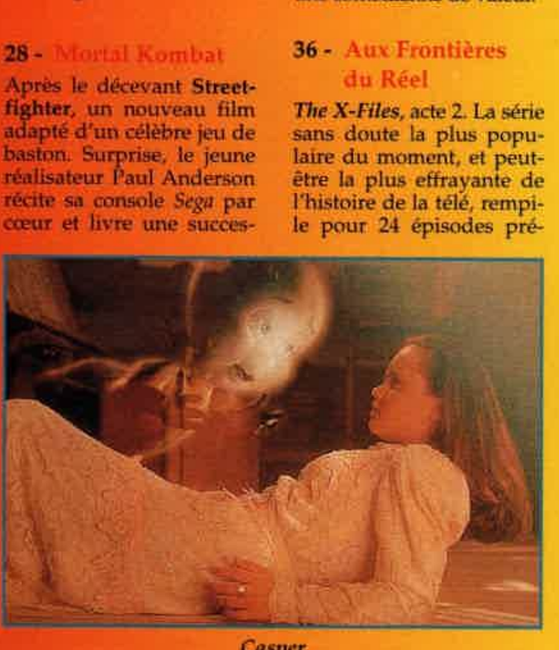
Un petit fantôme qui connaît une deuxième jeunesse, remis au goût du jour par les ordinateurs d'*Industrial Light and Magic* et l'allant d'un jeune réalisateur choisi par Steven Spielberg. Une agréable surprise dans un genre où la niaiserie est souvent de règle. Et la confirmation que Christina Ricci sera prochainement une comédienne de valeur.

The X-Files, acte 2. La série sans doute la plus populaire du moment, et peut-être la plus effrayante de l'histoire de la télé, rempile pour 24 épisodes présentés en avant-première ici et commentés par le créateur de la série, Chris Carter lui-même !



Merci Tim Burton d'avoir permis à trois des «fleurons» de la carrière du plus mauvais réalisateur de ce monde de sortir enfin sur les écrans français. Ce sont **Bride of the Monster, Plan 9 from Outer Space & Glen or Glenda**. Trois œuvres indispensables à la connaissance de cette personnalité hors du commun, ce cinéaste qui fait du nanar l'un des beaux arts.

Toujours très riche l'actualité en matière de mangas animés. Science-fiction, superhéros nucléaire, cochonneries variablement érotiques, [redacted] enfers, [redacted] neux, sociétés [redacted] produits de [redacted] courante, [redacted] chefs-d'[redacted] chants [redacted] **Black Jack**[redacted] honorent [redacted] leur intellig[redacted] virtuosité.



Casper



Mortal Kombat

NOTULES LUNAIRES

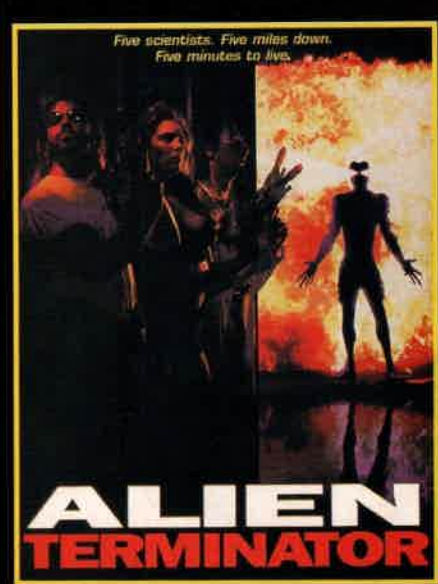
■ Le Robin de **Batman Forever**, Chris O'Donnell, remplace Jean-Claude Van Damme et Brad Pitt dans le thriller surnaturel **AfterLife** dont le héros, un scientifique au stade terminal d'un cancer mortel, "injecte" par erreur son esprit dans le corps d'un serial killer en pleine forme et en fuite. Inutile de préciser que le cerveau de l'un subit les pulsions criminelles de l'autre. Un thème très proche de **La Machine**, navet français duquel Hollywood entend bien tourner le remake, avec Gérard Depardieu.
Chris O'Donnell, toujours. Il retrouve son ennemi de **Batman Forever**, Tommy Lee Jones, pour les besoins de **Men in Black** inspiré de la récente bande dessinée de Bill Spengler. Produit par Steven Spielberg et réalisé par Barry Sonnenfeld (**La Famille Addams** et sa suite), **Men in Black** traite d'une brigade spécialement formée pour lutter contre une invasion extraterrestre. Chris O'Donnell devrait renouer ensuite avec Val Kilmer pour **Batman Triomphant**, dont le grand méchant se nomme Mr. Freeze, un vilain armé d'un rayon qui transforme en glace tout ce qu'il atteint. Dans le rôle, Patrick Stewart (pour les trekkies : le Capitaine Picard). Double-Face, alias Tommy Lee Jones, ne devrait pas être de l'aventure. Julia Roberts, interprète de la perfide Poison Ivy, le remplace. Joel Schumacher reste, malheureusement, à son poste.

■ Rien ne va plus sur **L'Ile du Dr. Moreau**. Après cinq jours de tournage, *New Line* vire sans ménagement le jeune réalisateur Richard Stanley (**Hardware**) et engage le vétéran John Frankenheimer (dont le **Prophecy** n'est pas vraiment un fleuron du fantastique). Il semble que le "différend artistique" intervenu entre le cinéaste et le studio ne soit que du pipeau. En fait, Richard Stanley aurait perdu le soutien d'un Marlon Brando miné par des soucis tant d'ordre personnel que professionnel. Mais ce sont surtout ses rapports avec Val **Batman Forever** Kilmer qui seraient à l'origine de son départ précipité.

■ **Castle Freak** marque le retour de Stuart Gordon au fantastique gothique. Un retour guère convaincant car cette production Charles Band interprétée par le couple de **Ré-Animator** et **From Beyond** (Jeffrey Combs et Barbara Crampton) n'atteint pas les cimes du genre malgré des ingrédients solides. Le vieux château en Italie, l'héritage maudit, le neveu d'Amérique qui vient en prendre possession, une adolescente aveugle très réceptive au surnaturel, la présence d'une créature cachée dans le dongeon... Rien ne manque à l'appel. Reste que son goût pour les détails morbides d'ordre sexuel installe une ambiance bien malsaine.



■ C'est toujours le même refrain. Des scientifiques s'enferment dans un centre ultra-secret de recherches pour bidouiller des ADN. En testant un organisme immortel, capable de se régénérer à profusion (merci **The Thing** !), les savants créent un monstre invincible et, of course, malfaisant. La bête, qui se nourrit de chair humaine, harcèle aussitôt les cinq locataires des lieux (merci **Alien** !). Ce scénario d'une originalité fracassante est à la base de **Alien Terminator**, une série Z réalisée par Dave Payne. Inutile de préciser que le film ne remplit pas une seule des promesses de son titre !



EDITORIAL

Comme les autres années, nous aurons connu un été torride. Axé sur l'action destroy et le visuel arborescent. Rien que la bande annonce de **Tank Girl**, déjà, se voulait prémonitoire. Pleine de couleurs, d'explosions et de musique. Surtout de musique, d'ailleurs. De la bonne ou de la mauvaise musique, à ce degré-là on sait plus, mais en tout cas de la musique forte.
Une semaine après, **Batman Forever** envahissait nos écrans de sa fureur virtuelle au service du toujours plus. Plus de méchants (l'un d'eux en version double !), plus de gentils, plus de bruit, plus de musique et de pyrotechnie. Au lieu d'emprunter des personnages schématisés à l'univers de la BD pour les enrichir au cinéma. **Batman Forever** laisse les choses en l'état, le temps de deux heures de spectacle fun, puis laisse retomber les paillettes telle la neige dans le globe translucide couvrant les petites vierges en toc (des fois, il y a même une Tour Eiffel !). Evidemment, c'est du cent pour cent sans sentiments. Du vrai cinéma poudre aux yeux. Putain, le film ! Sitôt claquée la porte du cinéma t'as déjà tout oublié, hormis une flopée de couleurs, manière de vérifier le principe de la persistence rétinienne.
13 juillet : **Batman Forever**. 23 août : **Judge Dredd**. Ah, **Judge Dredd** ! **L'Arme Fatale** au futur. (mais **L'Arme Fatale 3**, hein !). Le **Cobra** revisité façon **Blade Runner**. Une stratification consensuelle de l'action, du rire et de l'émotion (je vous fais l'émotion pour ceux qui connaissent pas : *«Oui, j'avais un ami autrefois. Il jouait dans* ***Larmes Fatales****...*). Les auto-tamponneuses volantes au pays d'**Highlander le Retour**. Stallone et son double maléfique (toute ressemblance avec Godzilla contre Mecha-Godzilla ne saurait être qu'involontaire...). Les mots d'auteur à l'emporte-pièce (*«Qui a dit que la politique c'était chiant à mourir ?»*, *«J'étais sûr que vous alliez dire ça !»* Enterré Sacha Guitry. En plus, c'est déjà fait). La musique qui sait s'arrêter quand les armes parlent. Le super jeu vidéo boum boum. La violence mesurée au pèse-bébé. La super gueule tordue à Stallone, manière de nous rappeler que l'acteur aussi descend parfois du singe. **Judge Dredd**, quoi, vous savez bien.
Hé, vous avez vu son costume ? Moi qui ne suis pas un fan de comics, j'ai le regard vierge, le jugement objectif. Je pense à **Robocop**, quelque part. Au toréador dans son habit de lumière aussi, pour ce mélange de frime et de désuétude. A Luis Mariano et son costume du Prince de Madrid pour le côté *«oui, je sais, j'ai l'air un peu con, mais j'assume un max, n'empêche !»*.
Et puis, y'a les personnages. Vous voulez quoi ? Le facho, le facho modéré ou le super facho ? Ah oui, j'ai les trois, suffit de demander. Et ce salut quasiment hitlérien aux autorités, et ce prologue explicatif : *«du pourrissement naquit un Ordre Nouveau !»*. Non, ça vous plaît pas. Vous préférez le rigolo de servive. Ah oui, il est bien aussi. En plus, ce personnage de Fergie, qui malgré ses boutades extra-fortes n'arrive pas à faire sourire un Sly monolithique (nous non plus, remarquez, mais c'est pour dire), ce Fergie placé là pour l'identification des masses, c'est un peu nous, spectateur de base ou bien Américain moyen (hé, les gars, vous nous méprisez tant que cela pour nous représenter ainsi ?).
Mais ce que je préfère dans **Judge Dredd**, c'est les armes. C'est pas des flingues de pédés, ça, au moins ! Quand je sors du cinoche pour aller chez ma boulangère, je me sens déjà un autre homme : *«hé, une demi-baguette pas trop cuite, salope, ou je t'éclate la tronche !»*. Croyez-moi, ça fait du bien de se sentir un héros ordinaire au pays du libéralisme avancé. Vivement l'été prochain...

Jean-Pierre PUTTERS

UNE GUÊPE DANS LES COSMÉTIQUES

Mieux que personne, Roger Corman sait rentabiliser son patrimoine. En 1959, il réalise **The Wasp Woman**. En 1995, il en produit le remake dont la mise en scène incombe à Jim Wynorski (**Munchies**, **Ghoulies IV**, **976-Evil II**...). Susan Cabot cède la tête d'affiche à Jennifer Rubin, une comédienne inclassable qui passe du film d'auteur (**Saints and Sinners**) à la série B (**Red Scorpion 2**) après avoir été l'égérie de quelques films fantastiques (**Freddy III**, **Panics**). A elle d'incarner Janice Startlin, directrice d'une société de cosmétique à qui elle sert également de mannequin-vedette. Vieillissante, trompée par son petit ami qui lui préfère la nouvelle de la boîte, elle accepte qu'un curieux scientifique, le Dr. Zinthrop, essaie sur elle un sérum de jouvence, d'éternelle jeunesse, fabriqué à partir d'hormones de guêpes. Si la formule marche au-delà de toute espérance dans un premier temps, elle produit ensuite des effets secondaires désastreux ; Janice se métamorphose en grosse guêpe meurtrière ! Ce scénario, c'est exactement celui du premier **Wasp Woman**. Reste que le nouveau maquillage s'avère un tantinet plus sophistiqué que le masque rigide (de gros yeux saillants, deux antennes à la Maya et une trompe molle) d'antan.



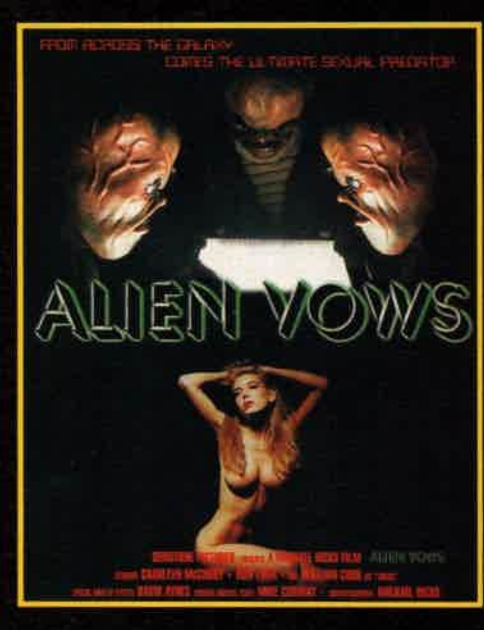
THE WASP WOMAN. Pas folle, la guêpe...

■ Le CyberSex du **Cobaye** titille les imaginaires. Deux programmes de fiction pour la télévision se chargent de lui emboîter le pas dans le domaine des galipettes en réalité virtuelle. Après qu'Emmanuelle elle-même se soit essayée aux plaisirs synthétiques dans la septième de ses aventures (de Francis Leroi, avec toujours Sylvia Kristel), *Warner Television* et *Penthouse* se liguent pour les besoins de **CyberScape**, une série de 13 épisodes de 30 minutes chacun. La science-fiction n'est ici qu'un prétexte à des parties de jambes en l'air. Même topo pour **The Twilight Series**, produit par *Elipse Entertainment*. Cette série se compose de six films destinés aux programmes les plus chauds de la télévision, style *M6* en fin de soirée dominicale. De **Intimate Secrets : Alien Abduction** à **Cyberella** en passant par **Stardolls** et **The Rituals**, rien que du safe sex pour les familles !



■ On parlait déjà beaucoup de lui pour tenir la vedette du **Hook** de Steven Spielberg. C'est désormais officiel : Michael Jackson sera effectivement Peter Pan dans une méga-production de John Hugues (**Breakfast Club** et producteur de **Maman, J'ai Raté l'Avion**). Tourné en live, le film serait si ambitieux qu'un seul studio risquerait la ruine en le produisant. *Disney* et *Tri-Star* travaillent donc de concert pour mener à bien ce qui constitue le rêve ultime du chanteur-compositeur de l'album «HIStory». Heureusement, Peter Pan était blanc, ça tombe bien !

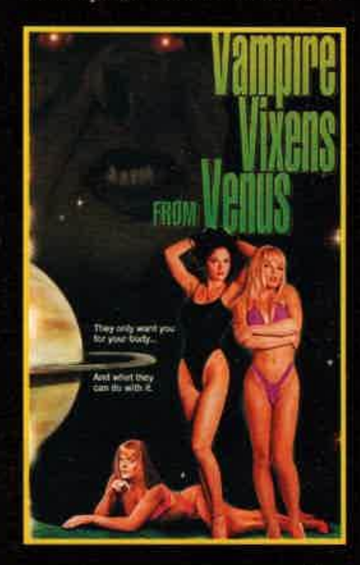
■ Les extraterrestres poursuivent leur invasion sur nos écrans. Barry Levinson (**Toys**, **Rain Man**) travaille à **Sphere** d'après un roman de Michael Crichton dont il est l'adaptateur du livre *Harcèlement*. **Sphere** présente un groupe de savants et militaires envoyés au fond de l'océan étudier et explorer un gigantesque vaisseau spatial d'origine inconnue. Le scénariste David H. Twohy (**Le Fugitif**, **Waterworld**, **Alien 3**) prépare son deuxième film en tant que réalisateur (le premier étant **TimeScape**), **Shockwave** dans lequel Charlie Sheen incarne un scientifique qui, en écoutant les ondes radio émises dans l'univers, découvre la préparation d'une attaque de la planète par une intelligence extraterrestre. Toujours en matière d'invasion extraterrestre, *Fox Television* prépare un téléfilm prolongeant la série ***Les Envahisseurs***. Trop tôt pour dire si Roy Thinnes y reprendra le rôle de David Vincent.



■ Des extraterrestres encore, mais d'un type radicalement différent dans **Alien Vows**, une série B écrite et réalisée par Michael Ricks. Des aliens qui prennent l'apparence des hommes pour féconder leurs femelles ! En pleine lune de miel, la jolie Cindy suspecte son mari de ne pas être de ce monde ; sous les draps, il y a des signes qui ne trompent pas. Comme David Vincent dans ***Les Envahisseurs***, elle tente de prévenir ses concitoyens. En vain. L'aide qu'elle attend lui arrive du "tracker" Lucas, chargé par une autorité suprême de protéger toutes les espèces vivantes menacées par les aliens fornicateurs. Voisin de palier d'**Alien Vows**, **Vampire Vixens from Venus** de Ted A. Bohus se la joue invasion sexy. Trois extraterrestres hideux prennent l'apparence de sublimes jeunes femmes afin de canaliser les flux énergétiques des hommes. Michelle Bauer, Charlie Callas et Leslie Glass prêtent leurs généreuses formes au trio. Des envahisseuses comme ça, on les reçoit les bras ouverts ! Du même gabarit, **Video Pirates**, une série B en pré-production signée Richard McEnroe, expose une attaque extraterrestre classée démente. Après avoir anéanti leur environnement naturel, des aliens s'intéressent à la Terre, mis en appétit par les clips musicaux et les spots publicitaires (ils sont pas dégoûtés, les copains !). Ils infiltrent une station de télévision locale, enlèvent notamment Evila (Brinke Stevens), la présentatrice d'un show nocturne à la Elvira. De cette jolie plante, les envahisseurs font une chaude émissaire, la tête de pont d'une invasion pas sérieuse du tout. Ici, la morphologie des héroïnes tient la vedette au détriment des effets spéciaux !

■ Malheureux que sa **Momie** ait disparu dans les sarcophages d'*Universal*, Mick Garris (**Le Fléau**, **La Nuit Déchirée**) se console sur un projet d'envergure développé par *DreamWorks*. Il s'agit de **Disconnector**, l'histoire d'un médecin inventeur d'un médicament qui permet à l'âme de se défaire du corps et d'évoluer dans une autre dimension. *DreamWorks* mitonne également dans le plus grand secret **Jurassic World**, suite de **Jurassic Park**, dont Michael Crichton vient de terminer l'écriture. Richard Attenborough y reprendra le rôle du milliardaire John Hammond. Le scénario tournera autour du personnage de scientifique Rock'n Roll incarné par Jeff Goldblum. Le livre, *The Lost World*, sortira fin septembre aux USA.

■ **Pin Cushion** refait surface. Ce **Mad Max** au féminin semblait bel et bien abandonné par ses interprètes possibles (Cher, Sharon Stone...) et ses réalisateurs virtuels (John Carpenter, John Woo), mais voilà que le très doué Carlo Carlei (on dit grand bien de **Fluke**, une histoire de réincarnation canine avec Matthew Modine) s'y attaque, avec Demi Moore. A Madame Bruce Willis donc de convoyer un vaccin indispensable à la survie de l'espèce humaine à travers des Etats-Unis ravagés et hantés par des hordes de barbares.



■ Malgré les scores moyens de **L'Antre de la Folie** et du **Village des Damnés** au box-office américain, John Carpenter embraye sur une suite attendue depuis longtemps, celle de **New York 1997**. Produit par *Paramount* pour cinquante millions de dollars, **Escape from Los Angeles** se déroule dans la fameuse mégalopole californienne ravagée par un tremblement de terre. Pour corser un tableau déjà apocalyptique, les radiations trop intenses du soleil interdisent aux habitants de sortir en plein jour. Kurt Russell reprend dans cette séquelle le rôle du mercenaire borgne Snake Plissken. Rayon suites, une nouvelle moins réjouissante. Deux navets ne suffisant pas, les producteurs Davis/Panzer poursuivent leur travail de démolition d'un mythe avec **Highlander IV : The Immortals** avec l'inévitable complicité de Christophe Lambert dont dire qu'il a perdu toute crédibilité en défendant **Highlander 3** est un doux euphémisme. Longtemps ajournée, la suite du **Loup-Garou de Londres**, **An American Werewolf in Paris**, verra très prochainement le jour. C'est non plus Marco Brambilla qui mettra en images les déboires parisiens du lycanthrope, mais le jeune Anthony Weller dont le thriller horrifique **Mute Witness** (sortie prévue pour février prochain) impressionna les pontes de *PolyGram*. Les effets spéciaux incombent à Rick Baker actuellement très pris par les androïdes de **A.I.**, le prochain Stanley Kubrick. Plus attendue est la suite du **Silence des Agneaux**. Peu de détails pour l'instant sinon que Hannibal Lecter (toujours et heureusement Anthony Hopkins) protège Clarice Starling (Jodie Foster) des attaques d'un autre serial killer. Non moins attendu est **Total Recall 2 : Minority Report** co-produit par le français Paul Rassam. Jan de Bont pourrait s'y atteler après avoir bouclé **Speed 2**. Bref, ce n'est pas demain la veille ! Inspiré comme **Total Recall** d'un récit de Philip K. Dick, **Blade Runner 2 : Edge of Human** devrait prolonger le mythique **Blade Runner**. On murmure que Ridley Scott le tournerait dans les studios londoniens de Shepperton qu'il vient de racheter avec son frère Tony. Jim Wynorski produit **Sorceress II** dirigé par Steve Latshaw, avec l'ex-playmate Julie Strain dans le rôle de Victoria, une épouse usant de la magie noire pour aider son mari à progresser socialement. Un énième **Amityville** pointe à l'horizon. C'est **Amityville - Dollhouse** dans lequel une petite fille libère l'esprit diabolique de la bâtisse maudite contenue dans sa maison de poupée.



■ Stephen King annonce sous forme de mini-série une adaptation très fidèle de *Shining*, un livre qui inspira déjà Stanley Kubrick et dont le romancier n'a jamais osé dire le mal qu'il en pensait.

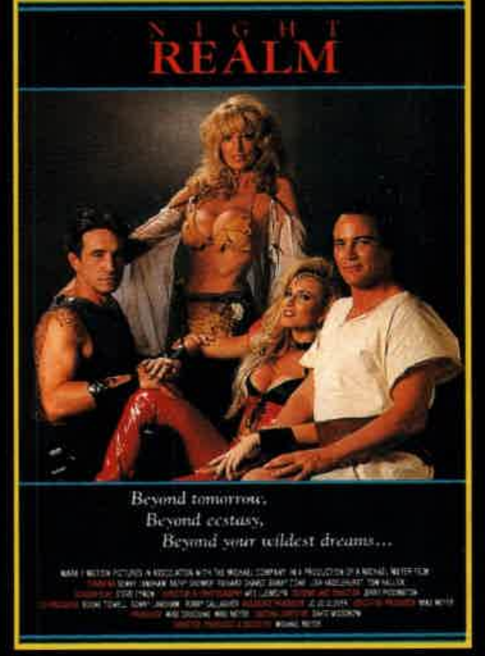
■ Elle est belle Gabrielle Anwar. Très belle dans le **Body Snatchers** d'Abel Ferrara, dans le thriller pourtant mou **Péchés Mortels**, dans **Thinks to Do in Denver when you're Dead** (un polar avec Andy Garcia, Christopher Walken et Treat Williams). Cette beauté diaphane entre Uma Thurman et Jennifer Connelly est au centre de **The Secret**, ex-**The Grave**, du débutant Jonas Pate. Le film s'articule autour de deux détenus enfermés dans une sombre prison du sud des Etats-Unis. L'un des deux raconte à l'autre l'aventure qui l'amène là, à savoir une chasse au trésor dans les marais, les cimetières, les mausolées à l'abandon. Sur sa route, et celle de ses complices, une énigmatique jeune femme (Gabrielle Anwar) qui pourrait bien être un fantôme.



■ Réalisateur d'un excellent petit polar avec Patricia Arquette et Michael Madsen (l'inédit **Trouble Bound**), le réalisateur Jeffrey Reiner travaille à **The Nesting**, une histoire de possession diabolique comme on les apprécie. Un couple au-dessus de tout soupçon tombe sous la coupe de Satan qui adopte la forme d'une horde de chats particulièrement envahissants. Pendant que les matous rôdent, une certaine Virginia, d'origine tout aussi diabolique, se charge de séduire le mari (Jeff Fahey) et d'acculer le ménage à la folie meurtrière.

■ Abandonné voici cinq ans, le projet **Princess of Mars** d'après l'une des aventures de John Carter, un héros dont le père se nomme Edgar "Tarzan" Rice Burroughs, est remis à flot. Si le film capota alors, c'est du fait de l'impossibilité de concrétiser à l'écran une armée de guerriers insectoïdes dotés de six pattes et quatre bras armés, entre autres séquences anthologiques. Grâce aux techniques développées sur **Jurassic Park**, c'est aujourd'hui possible. John McTiernan, remis en selle par le succès d'**Une Journée en Enfer**, reprend donc du service sur ce **Princess of Mars**. Pas évident que Tom Cruise, occupé sur **The Vampire Lestat** (la suite d'**Entretien avec un Vampire**), puisse le suivre. Soit Keanu Reeves soit Arnold Schwarzenegger pourraient lui emboîter le pas. Arnold vient de manifester son intérêt pour incarner le terrible Docteur Octopus auprès de James Cameron dans le toujours lointain **Spiderman**. Edward Furlong (le gamin de **Terminator 2**) se tient prêt pour interpréter Peter Parker, l'homme-araignée dans le civil. Il semble que le contentieux qui n'a cessé de retarder le film (quatre sociétés se disputent la possession des droits de la bande dessinée de Stan Lee) pourrait bientôt s'éclaircir. Arnold s'intéresse également au **Watchmen** produit par Joel Silver dont le scénario de Terry Gilliam et Sam Hamm vient de sortir du placard.

■ Producteur de quelques films de kickboxing (**Bloodsport II**, **Death Match**), Michael Meyer brasse allégrement science-fiction post **Mad Max 2** et mythologie celtique dans **Night Realm**, une très ambitieuse série Z. Fréquenté par Sonny Landham, Robert Z'Dar, Kathy Shower et Shane Black (scénariste de **Predator** et autre **Arme Fatale** !) , **Night Realm** se déroule après que la civilisation actuelle ait sombré dans le chaos. La perfide de Morgana vole au gentil sorcier Viereck le diamant qui contient son âme, source d'un pouvoir immense. Voilà pour le début des réjouissances de ce film-foutoir où se bousculent guerrières en string et body, combats de gladiateurs... Du kitsch comme l'apprécient les amateurs de ce type de spectacle.

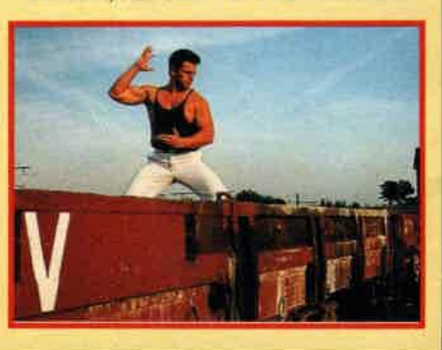


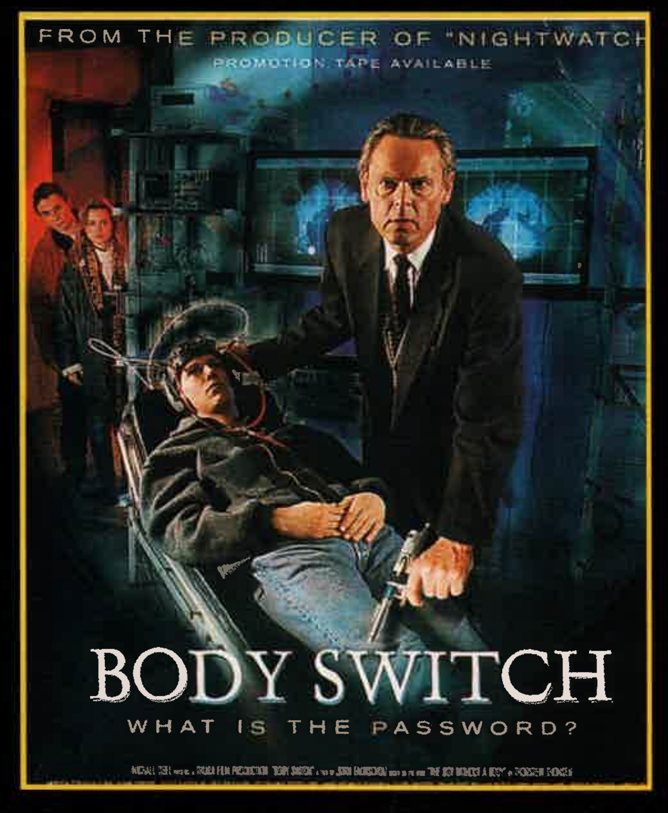
QUAND LA FRANCE CRIE BIS !

Richard J. Thomson est décidément un réalisateur bien atypique. Après des titres comme **Night of Vampyrmania**, **Attack of Serial Killers from Outer Space**, il sort en ce moment **Roboflash Warriors**, narrant les déboires d'un mercenaire du futur aux prises avec une tribu d'amazones et un robot destructeur. Il termine actuellement **Time Démon, Retour vers le Fuehrer** avec Laurent Dallias, déjà interprète du rôle principal de **Roboflash Warrior**, Elodie, la cruelle prêtresse satanique, Channone, Zabou, Charlie Spark, plus connues pour leurs productions X. Un film dans lequel serait également compromis notre vénéré chef, qui... (*oui, mon petit San, vas-y !*) Euh... un film, en fait, dans lequel ne serait pas compromis du tout notre chef vénéré. De la non compromission à l'état pur serait même la position du chef dans cette affaire-là. (*bon, ben ça va, amène les autres notules...*).



Laurent Dallias et Elodie dans TIME DEMON, RETOUR VERS LE FUEHRER.





■ Rare que les Scandinaves s'intéressent au fantastique. Déjà producteur d'un **Veilleur de Nuit/Nightwatch** remarqué à la Semaine de la Critique du Festival de Cannes, Michael Obel lance **Body Switch** réalisé par Jorn Faurschou. **Body Switch** fonctionne sur le bon vieux principe du transfert d'esprit. Là, c'est un scientifique mourant âgé d'une soixantaine d'années qui "injecte" son propre intellect dans le corps d'un adolescent de 17 ans.

■ Des aliens, il y en a beaucoup dans le bien titré **Invader**, une série B très respectable de Mark H. Baker. Après un tour du côté de Mars, la sonde Viking s'écrase sur terre. Elle renferme un alien, le genre pas pacifique du tout. Après qu'un premier extraterrestre ait été abattu par des militaires, un autre naît de son ADN. Particularisme de ce bébé ; il vient au monde, fort de la mémoire, de l'expérience de tous ses ancêtres, parents. Un sacré cursus ! Spontanément, le nouveau né reprend donc le flambeau, sachant que l'homme est l'ennemi. Rapidement, l'invasion menace de s'étendre au-delà des portes du laboratoires. Logique donc que les autorités veuillent éliminer la menace en larguant une bombe atomique.



■ Peter Hyams (**TimeCop**, **Outland**) prépare **Relic** produit par Frank Marshall et Steven Spielberg, concernant un monstre antédiluvien rôdant dans le Musée d'Histoire Naturelle de New York. Après **Crash**, David Cronenberg enchaînera sur **Existenz**, un thriller cyberpunk futuriste produit par la *Metro Goldwyn Mayer*. Prochain film de Michele Soavi (**Dellamorte Dellamore**) : **The Last Rose**, un thriller gothique évidemment ! Ce n'est plus Phillip Noyce, mais Chris Columbus (**Maman, J'Ai Raté l'Avion**) qui planche sur le remake de **La Planète des Singes**. Satisfait que **Lord of Illusions** sorte enfin aux Etats-Unis, Clive Barker se lance dans l'aventure de **Ecophere**. Le prolifique Albert Pyun (**Cyborg, Nemesis, Captain America**) prend du grade en dirigeant Christophe Lambert dans le thriller futuriste **Adrenalin : Fear the Rush**. Patrick MacGoohan travaille actuellement à l'écriture d'une version cinéma du ***Prisonnier***, série légendaire dont il est la pierre angulaire. Enfin, chez *ITC/Polygram*, quelques téméraires travaillent à une version live, à savoir interprétée par des comédiens de chair et d'os, des ***Sentinelles de l'Air***.

■ Tobe Hooper broie du noir. Suite à la faillite de la société *Cinefin International*, trois semaines avant le début des prises de vues, le réalisateur de **Massacre à la Tronçonneuse** voit son **The Dentist** péricliter. Dommage car cette histoire de dentiste greffant des prothèses à base de météorites extraterrestre dans les machoîres de ses patients ne manquait pas de piquant. Par contre, **The Dentist** de Brian Yuzna se porte comme un charme. Plus terre à terre, l'auteur de **Ré-Animator II** décrit là les débordements sanglants d'un aimable pionnier de la dent creuse qui pète les plombs, dégoûté par ses contemporains atteints par "des caries au cerveau" selon lui.

LE VAMPIRE DE L'ESPACE

Sacré Roger va ! En 1956, il tourne **Not of this Earth**, parcours terrestre d'un alien humanoïde pompeur de sang. En 1988, il demande à son poulain Jim Wynorski d'en réaliser le remake sobrement titré **Not of this Earth (Le Vampire de l'Espace** pour la vidéo). Comme si cela ne suffisait pas, Roger Corman produit aujourd'hui un deuxième remake évidemment baptisé **Not of this Earth**. C'est cette fois Michael York (**L'Ile du Dr. Moreau, Cabaret**) qui reprend le rôle de Paul Johnson, émissaire d'une planète dont les habitants agonisent d'une incurable maladie du sang. Sous son emprise, le Dr. Frederick Rochelle et son infirmière l'aident dans sa recherche d'un antidote... Ils ignorent qu'en cas de succès la Terre servira de véritable banque du sang aux extraterrestres. Mais le temps presse car, physiquement, Paul Johnson se détériore malgré les prélèvements qu'il effectue dans les rues de Los Angeles.
Ce troisième **Not of the Earth** bénéficie des maquillages de John Carl Buechler et d'une mise en scène de Terence H. Winkless (**Bloodfist, The Nest**), deux familiers des productions Roger Corman.



NOT OF THIS EARTH, troisième...
A la prise de sang : Michael York.

■ Arnold Schwarzenegger s'intéresse sérieusement à un nouveau héros de bande dessinée, Prophet, imaginé il y a un an tout juste par Rob Liefeld. Combinant des éléments de sources diverses (**Alien, Universal Soldier**...), Prophet se réveille de cinquante ans de sommeil cryogénique dans un monde totalement différent de celui qu'il connaissait. Connecté à un satellite dont il constitue la principale source d'informations et faisant équipe avec les Berzerkers, le colosse a pour mission d'éradiquer dans ce futur un complot militaire visant à la domination du monde. Très violente, la bande dessinée devrait, au passage, souffrir de l'adoucissement d'usage. Deux autres comics de Rob Liefeld connaissent actuellement les faveurs d'Hollywood. Ce sont *Doom IV* dont Steven Spielberg a acquis les droits et *The Mark Five* actuellement en développement dans la compagnie de production de Tom Cruise.

San HELVING



THE MEDLYCOTT CENTRE, MILBORNE PORT, SHERBORNE, DORSET DT9 5BA ENGLAND

Ci-dessous, une petite sélection de notre vaste collection. Nombre de poses différentes disponibles après le nom.

25.4x20.3 cm couleur ff 25.00 par tirage

ISABELLE ADJANI 18	JANET JACKSON 8
GINGER LYNN ALLEN 5	PATSY KENSIT 14
MADCHEN AMICK 10	NICOLE KIDMAN 14
GILLIAN ANDERSON 12	VAL KILMER 8
PAMELA ANDERSON 30	LORENZO LAMAS 8
RICHARD DEAN ANDERSON 35	LAND OF GIANTS 20
PATRICIA ARQUETTE 5	JOEY LAWRENCE 5
BABYLON 5 12	BRANDON LEE 8
SCOTT BAKULA 22	BRUCE LEE 19
DREW BARRYMORE 20	HEATHER LOCKLEAR 40
BAYWATCH 22	TRACI LORDS 32
HALLE BERRY 12	SOPHIA LOREN 12
JULIETTE BINOCHE 7	SOPHIE MARCEAU 6
BJORK 3	JANE MARCH 16
PIERCE BROSNAN 8	STEVE MCQUEEN 21
SANDRA BULLOCK 11	MELROSE PLACE 17
DEAN CAIN 4	ALYSSA MILANO 20
MARIAH CAREY 10	KYLIE MINOGUE 5
JIM CARREY 15	MARILYN MONROE 40
JENNIFER CONNELLY 24	DEMI MOORE 30
SEAN CONNERY 50	NYPD BLUE 10
KEVIN COSTNER 70	GARY OLDMAN 10
COURTNEY COX 5	VANESSA PARADIS 5
CINDY CRAWFORD 40	ADRIAN PAUL 5
TOM CRUISE 40	LUKE PERRY 11
JULIE DELPY 3	MICHELLE PFEIFFER 65
CATHERINE DENEUVE 10	RIVER PHOENIX 30
GERARD DEPARDIEU 4	BRAD PITT 30
JOHNNY DEPP 25	NATALIE PORTMAN 3
LEONARDO DICAPRIO 7	KEANU REEVES 40
CAMERON DIAZ 5	RESERVOIR DOGS 8
DAVID DUCHOVNY 8	JULIA ROBERTS 35
CLINT EASTWOOD 55	MEG RYAN 25
ERIKA ELENIAK 34	WINONA RYDER 40
E.R. 3	GRETA SCACCHI 13
SHERILYN FENN 20	CLAUDIA SCHIFFER 30
RALPH FIENNES 4	ARNOLD SCHWARZENEGGER 50
BRIDGET FONDA 22	STEVEN SEAGAL 17
HARRISON FORD 40	JANE SEYMOUR 25
JODIE FOSTER 50	ANDREW SHUE 7
EDWARD FURLONG 7	ALICIA SILVERSTONE 5
MEL GIBSON 60	CHRISTIAN SLATER 40
HUGH GRANT 10	ANNA NICOLE SMITH 8
GUNS N' ROSES 20	SYLVESTER STALLONE 30
TOM HANKS 8	STAR WARS 20
WOODY HARRELSON 10	SHARON STONE 50
TERI HATCHER 10	SUPERMAN (T.V) 17
AUDREY HEPBURN 8	UMA THURMAN 10
EVA HERZIGOVA 3	JOHN TRAVOLTA 6
LAUREN HOLLY 4	JEAN CLAUDE VAN DAMME 50
ANTHONY HOPKINS 23	JOHN WAYNE 45
ELIZABETH HURLEY 6	BRUCE WILLIS 20

25.4x20.3 cm noir et blanc ff 17.50 par tirage

PAULA ABDUL 9	GLORIA ESTEFAN 18
BRYAN ADAMS 3	SHERILYN FENN 20
GILLIAN ANDERSON 4	ERROL FLYNN 30
PAMELA ANDERSON 13	BRIDGET FONDA 17
ANN-MARGRET 14	HARRISON FORD 50
GABRIELLE ANWAR 6	JODIE FOSTER 50
CHRISTINA APPLEGATE 28	MEL GIBSON 40
KEVIN BACON 8	GONE WITH THE WIND 15
ALEC BALDWIN 20	MARK GOSSELAAR 5
WILLIAM BALDWIN 8	CARY GRANT 20
ANTONIO BANDERAS 2	HUGH GRANT 5
DREW BARRYMORE 13	LINDA HAMILTON 25
KIM BASINGER 22	DARRYL HANNAH 15
BLAKE'S 7 25	DEBORAH HARRY 20
YASMIN BLEETH 3	TERI HATCHER 5
HUMPHREY BOGART 25	GOLDIE HAWN 20
BON-JOVI 5	WHITNEY HOUSTON 12
KENNETH BRANAGH 12	VAL KILMER 10
MARLON BRANDO 20	LAUREL AND HARDY 75
LOUISE BROOKS 15	BRANDON LEE 6
PIERCE BROSNAN 10	TOMMY LEE JONES 12
SANDRA BULLOCK 2	LOST IN SPACE 45
JAMES CAGNEY 17	MADONNA 57
DEAN CAIN 5	MARY STUART MASTERSON 28
TIA CARRERE 10	PATRICK MCGOOHAN 30
JIM CARREY 10	MARILYN MONROE 80
LYNDA CARTER 10	ELIZABETH MONTGOMERY 13
CHARLIE'S ANGELS 15	DEMI MOORE 22
CHER 28	CAROLINE MUNRO 35
JENNIFER CONNELLY 15	ORNELLA MUTI 4
KEVIN COSTNER 45	JACK NICHOLSON 20
CINDY CRAWFORD 20	AL PACINO 25
TOM CRUISE 22	ANNE PARILLAUD 4
JAMIE LEE CURTIS 15	BRAD PITT 22
BEATRICE DALLE 13	JASON PRIESTLEY 12
BETTE DAVIS 24	QUANTUM LEAP 15
GEENA DAVIS 13	KEANU REEVES 20
DORIS DAY 25	JULIA ROBERTS 25
DANIEL DAY LEWIS 15	TIM ROTH 5
ROBERT DE NIRO 25	MEG RYAN 25
JAMES DEAN 33	WINONA RYDER 30
LEONARDO DICAPRIO 6	CLAUDIA SCHIFFER 16
CAMERON DIAZ 3	FRANK SINATRA 20
MICHAEL DOUGLAS 12	ANNA NICOLE SMITH 5
DR. QUINN 4	SYLVESTER STALLONE 25
DR. WHO 40	JAMES STEWART 28
DAVID DUCHOVNY 6	SHARON STONE 36
KIRSTEN DUNST 3	MADELINE STOWE 7
CLINT EASTWOOD 65	BARBRA STREISAND 12
NICOLE EGGERT 7	PATRICK SWAYZE 25
ERIKA ELENIAK 14	ELIZABETH TAYLOR 15
ELVIRA 20	MARISA TOMEI 8

CATALOGUES GRATUITS

Envoyés avec chaque commande de cette annonce. Si vous désirez simplement recevoir notre catalogue de 128 pages entièrement illustré, veuillez nous envoyer vos NOMS ET ADRESSE EN CAPITALE ou téléphonez-nous au (19) 44 1963 251008.

Comment passer votre commande-Nous acceptons les règlements par chèque bancaire (en francs), mandats, espèces ou cartes de crédit. Commande par carte de crédit au (19) 44 1963 251008. Commande par FAX au (19) 44 1963 250202, envoyez votre numéro de carte de crédit et la date d'expiration. Frais d'envoi ff 15.00 par commande de photos. DEMANDE DE VENTE EN GROS BIENVENUE










• MAQUETTES STAR WARS® • JUDGE DREDD® • LIVRES • FIGURINES •

- ☐ Slave 1 (Vaisseau de Boba Fett) 180F
- ☐ Bataille sur Hoth (Diorama) 195F
- ☐ Chasseur B-Wing (Edit. limitée dorée)..169F
- ☐ Chasseur X-Wing (Edit. limitée dorée) .169F
- ☐ Ch. Tie Interceptor (Edit. limitée dorée).169F
- ☐ Star Destroyer (Syst. Fibres Optiques) .499F
- ☐ Darth Vader taille 30 cm............149F
- ☐ Navette Impériale, Long.20 cm...189F
- ☐ AT-ST, Ht 15 cm.......................110F
- ☐ Rebel Base, Dim.30 X 45 cm.....170F
- ☐ Snowspeeder, Long. 20 cm.........123F
- ☐ Star Destroyer, Long. 38 cm 170F
- ☐ Tie Fighter, Long. 17cm larg. 19 cm 125F
- ☐ SNAP Tie Interceptor, Long. 15cm ...110F
- ☐ SNAP X-Wing, Long. 20cm 110F
- ☐ Judge Dredd, kit vinyl, 30 cm 299F
- ☐ Judge Death, kit vinyl, 30 m.........299F
- ☐ Judge Dredd, kit Plastique 30 cm.250F
- ☐ Mean Machine, kit Plast. 30 cm ...250F
- ☐ Fig. STAR WARS métal, peintes, HT 6 cm R2D2, C3PO, Dark Vador, Luke, Stormtrooper. La Fig 69F
- ☐ Fig. STAR TREK NG, Ht 12 cm . La Fig 90F

• LIVRES EN ANGLAIS •

- ☐ Where none..., couleur, sur STAR TREK, NG, DS9..350F
- ☐ Star Wars GALAXY, 128 p, illustrations des cartes.....199F
- ☐ Guide to Star Wars Universe, 495 p, poche..........89F
- ☐ Art Of Star Wars, 176 pages 175F
- ☐ Art Of Empire Strikes Back, 176 pages .175F
- ☐ Art Of Return Of The Jedi, 176 pages...175F
- ☐ Trading Cards E S B Widevision, le paquet.26F

Dépôt-vente jouets STAR WARS renseignez vous par tél.

NOM/PRENOM ....

N°/RUE ....

CP/VILLE ....

FRAIS DE PORT: 1 article 30F - 2 articles ou plus 50F - TOTAL..............F

Envoyez votre commande et votre règlement (chèque ou mandat) libellés à : FANTASTIC TOYS - 57, Cours Alsace et Lorraine - 33000 Bordeaux.

☐ Recevez le Catalogue contre 2 timbres à 2F80. (Tél. 56 79 70 98)

LA LIBRAIRIE DU CINEMA



MOVIES 2000

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS
Métro St-Georges
Tél.: 42 81 02 65

Photos de films - portraits d'acteurs - affiches - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - revues étrangères (Fangoria, Gorezone, Cinefantastique, Starlog...), plus les anciens numéros de Mad Movies et Impact.
En ce moment, tout sur les Batman, Alien, Mad Max, Freddy, Guerre des Etoiles, Robocop, Terminator, etc...

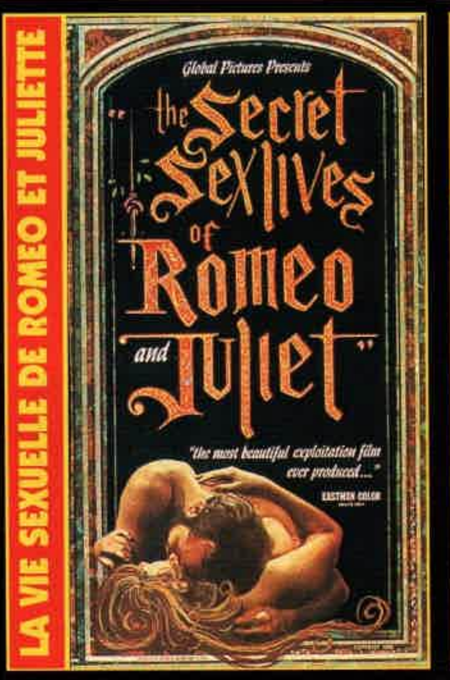
MOVIES 2000 achète revues de cinéma, photos, fanzines, ektas...

NOUVEAU ! RAYON de K7 VIDEO à prix réduits. Divers et fantastique. Neuf et occasion.
MOVIES 2000 rachète également vos K7 vidéo.



COLLECTION
DRIVE-IN :
LES SEXPLOITATIONS
D'HARRY NOVAK





LA PLANTE QUI AIMAIT LES FEMMES

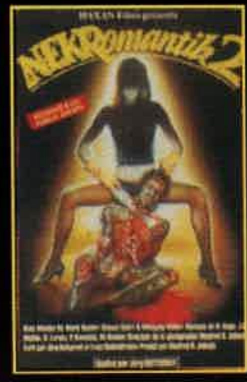




Après la «Nekromania», découvrez le nouveau chef-d'œuvre morbide de Jorg Buttgereit :

LE ROI DES MORTS





* interdit aux moins de 16 ans ** interdit aux moins de 18 ans

Bon de commande à renvoyer à HAXAN FILMS - 18 rue des Peupliers - 92100 Boulogne-Billancourt - Tél.: (1) 46 21 23 93 - Fax : (1) 46 20 31 16

● Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS/Secam)
❑ LA PLANTE QUI AIMAIT LES FEMMES - 129 F * ❑ LA VIE SEXUELLE DE ROMEO ET JULIETTE (VF) - 129 F *
❑ GÉNÉRATION Z - 169 F ** ❑ HARDCORE - 169 F ** ❑ NEKROMANTIK - 169 F *
❑ LE ROI DES MORTS - 169 F * ❑ HARDCORE 2 - 169 F ** ❑ NEKROMANTIK 2 - 169 F *
❑ SANTA SANGRE - 169 F * ❑ BLOODLUST - 169 F ** ❑ LE ROI DES SINGES (VF) - 169 F
❑ INCREDIBLE TORTURE SHOW - 169 F * ❑ ROCK'N'ROLL OVERDOSE - 169 F * ❑ CAMP 731 - 169 F *
● 1 K7 = + 30 F de frais de port ● 2 K7 = port gratuit ● À partir de 4 K7 = port gratuit et - 10% de remise
Ci-joint mon règlement de ________ F en ❑ chèque ❑ mandat à l'ordre de Haxan Films
Nom ________________ Prénom ________________
Adresse ________________
Code Postal ________ Ville ________________
❑ L'HAXAN TIMES, la newsletter d'Haxan Films gratuite sur simple demande

FANZINOSCOPE

■ *Kabbale* n°4 est de sortie avec un dossier sur Sam Raimi et une superbe interview de Brian Yuzna. Le n°5 le suivra de près. Commandez-les pour 15 F (port compris) en chèque à l'ordre de Michaël Espinosa, 9 B Plants Verts, 95000 Cergy.

■ «Fantastic Make-up», l'unique ouvrage en français qui vous apprend les techniques de maquillage en effets spéciaux. En vente à 65 F port compris. Gaëtan Laloge, 9 rue Bénigne Derey, 21300 Chenôve.

■ *Medusa* 9 est sorti. Au sommaire : Nostalgia (vieux films), Gerardmer 95 (interview J.P. Dionnet), rubriques habituelles et passion du cinéma bis. 82 pages et 2 couvertures couleur pour 30 F port compris à Didier Lefèvre, Résidence America 2 B, Apt 56, 10 rue d'Alsace, 59370 Mons en Barœul.

■ On annonce la sortie imminente de l'opus 3 de *Leitmotiv* (Association Musique et Cinéma) avec, au sommaire, un entretien avec Eric Serra, un article spécial fantastique sur les 7 **Freddy**, un récapitulatif des BO de films d'horreur et fantastiques et un dossier sur John Carpenter. 25 F l'opus à Christophe Olivo, 23 rue Léo Lagrange, 69200 Venissieux.

■ *Frissons* n°3 sera disponible début septembre. Au sommaire : Dario Argento, la trilogie **Alien**, Judge Dredd BD, et les nombreuses rubriques habituelles. 20 F port compris à Jérôme Spenlehauer, 10 rue des Alouettes, 68320 Bischwir.

MANIFESTATIONS

■ Du 13 septembre au 11 octobre se tiendra au Grand Action Rive Gauche le 3ème édition de l'Étrange Festival. Au programme : «Les iconoclastes du cinéma belge» avec notamment **Le Diabolique Dr Flak** de Jean-Jacques Rousseau (l'un des films les plus zarbis de l'histoire du cinéma) et une «carte blanche» à Noël Godin, alias Le Gloupier, alias l'Entarteur ! ; «Panorama du cinéma australien et néo-zéanlandais contemporain» avec **Bad Boy Buddy** et **Heavenly Creatures** ; «Nuits théma» avec "Drogues et hallucinogènes au cinéma","Pleins feux sur une jeunesse en marge" et "Déviances sexuelles à l'écran" ; «Les inédits de l'étrange» avec **River's Edge**, **La Pasion Turac**, **Nadja**, **Tras el Cristal**...
Pour tout rens., téléphonez au (16-1) 48 33 28 90.

■ Cinéma BIS à la Cinémathèque, 18 Fbg du Temple, Paris 12°. 15 septembre : «SCI-FI IV» avec **Space Master X-7** et **Les Créatures de Kolos**. 29 septembre : «BLAXPLOITATION 2» avec **Les Démolisseurs** et **Foxy Brown**. 6 octobre : «YAKUZA» avec **Kamikaze X-27** et **Kendo Connection**. 20 octobre : «VAMPIRES» avec **Le Massacre des Vampires** et **Les Nuits de Dracula**.

ABONNEMENT



SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !



Soyez parmi les 100 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **2001, L'ODYSSÉE DE L'ESPACE**, une bonne petite série B de Stanley Kubrik avec plein de vaisseaux et de rayons laser (ah, on me dit dans l'oreillette que je confonds avec **Star Crash**...), ou l'affichette 40 x 60 de **JUDGE DREDD**, ou encore le t-shirt complètement magique de **DIE HARD 3 - UNE JOURNÉE EN ENFER** (vous l'enfilez, et hop, vous êtes John McClane !).



Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort (ou que vous l'écriviez très gros), nous vous enverrons, au choix, un numéro de *MAD MOVIES* ou d'*IMPACT* qui manque cruellement à votre collection (et arrêtez un peu de nous réclamer le 26 d'IMPACT avec plein de filles nues, vous aviez qu'à avoir le courage de l'acheter en kiosque !).



BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________

PRÉNOM ______________________

ADRESSE ______________________

____

____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.



Le Mariner (Kevin Costner), un mutant héros malgré lui.

RWORLD

L'histoire secrète d'une méga-production

Que d'eau ! De l'eau à perte de vue et des débris de ferraille qui y flottent, des pirates qui y sévissent. Une eau chèrement acquise. De la sueur et des larmes à remplir le bassin des océans ! Des océans capricieux. Moins tumultueuse que la houle permanente qui secoue cependant le navire WATERWORLD, une vague qui naît très modestement dans les bureaux du plus pingre des producteurs américains pour, au fil des années, se transformer en immense déferlante. En rouleau. Compresseur il va sans dire. Et dans le creux des vagues, des hommes nagent. À contre-courant parfois. Dans des directions opposées, quitte à boire la tasse, essayant vaille que vaille de garder la tête hors de l'eau.

En 1986, Roger Corman jette un œil envieux sur le box-office international de **Mad Max 2**. Fidèle à lui-même, le pape de la série B siffle aussitôt un jeunot chargé sur le champ de gribouiller un script mettant en scène un héros taciturne dans un monde ravagé par des hordes de barbares. Sur la ligne de départ : Peter Rader, un débutant à peine sorti de brillantes études artistiques à Harvard. Des études qui le mènent tout droit en Californie, à œuvrer anonymement sur des productions obscures. *«Qualitativement, ces films étaient loin de me satisfaire. Tous les projets que je pouvais envisager à l'époque étaient de modeste envergure. On en arrivait toujours à des restrictions du genre : «Bon, voyons à quel décor nous pouvons accéder en dépensant le moins possible !», ou «L'histoire doit impérativement se situer dans une maison et ne pas la quitter». J'ai raisonné en ces termes des années durant. C'était comme une ceinture de contraintes artistiques dont j'étais prêt à me débarrasser. Ironiquement, la rencontre de Roger Corman marqua la rupture avec le passé. Il stimula en moi l'envie de passer à la vitesse supérieure. Lui et son bras droit du moment, Brad Krevoy - qui n'était pas encore le producteur de* ***Dumb and Dumber****, m'ont offert une petite somme pour que j'écrive un ersatz de* ***Mad Max 2****»*. De ces remakes qui fleurissaient alors en Italie et aux Philippines. Pas aussi servile que beaucoup d'autres, Peter Rader prend le problème à rebrousse-poils. Dans **Mad Max 2**, l'eau constitue l'enjeu de guerres tribales. Une denrée rare... Dans l'histoire qui germe entre ses deux oreilles, l'eau constitue a contrario un cauchemar permanent. *«J'ai alors commencé à réfléchir à des visions du futur qui ne seraient pas forcément celles que l'on attendait de moi. Je me suis dit : «Qu'est-ce qu'il adviendrait de la Terre si les eaux la recouvraient entièrement ?». Je suis arrivé triomphalement dans le bureau de Brad Krevoy : «Eh Brad, et si le film se déroulait entièrement en mer ?» lui ai-je demandé»*. La réponse ne se fait pas longtemps attendre. Corman et son homme de confiance lisent le script commandité. *«Brad Krevoy m'a envoyé : «Mais tu as perdu la tête ! Un film pareil nous coûterait au moins cinq millions de dollars !»*. La collaboration avec Roger Corman s'arrête là. Pas découragé pour autant, Peter Rader travaille son manuscrit, le bichonne, oublie les sévères restrictions économiques imposées par la clique Corman. *«Je me suis orienté dans une direction radicalement opposée. J'ai mis noir sur blanc tout ce que je désirais voir sur un écran, de manière à obtenir le film le plus stupéfiant, le plus incroyable de toute l'histoire du cinéma. Un film comme personne n'en avait vu jusqu'alors»*. **Waterworld** quitte dès lors le bassin pour le grand large, toutes voiles au vent. Mais l'arrivée à bon port ne se produit pas dans l'immédiat. Peter Rader ramera un moment encore.

Le Grand Bleu au Placard

Peter Rader écrit, révise son script dans la plus grande incertitude. Pas de producteur sur la ligne d'horizon. Et ses finances l'obligent à manger de la vache enragée. *«J'étais si fauché que je n'avais pas les moyens de m'offrir un ordinateur. Une cousine m'a tiré de l'embarras non seulement en m'encourageant, mais également en me prêtant son Macintosh. Introduite dans les milieux de la production, elle pouvait entrer en contact avec Larry Gordon, un producteur très influent»*. Si la cousine émet un avis favorable sur **Waterworld** au moment de transmettre le manuscrit, son petit ami tire à boulets rouges sur la fresque nautique et futuriste. *«Scénariste de profession, il l'a littéralement descendu en flammes. Il haïssait* ***Waterworld****. Sa réaction m'a à ce point mortifié que j'ai relégué le scénario dans un tiroir trois années durant»*. Trop influençable, Peter Rader doit faire bouillir la marmite, manger. Jusqu'à présent, **Waterworld** aurait plutôt eu tendance à l'affamer. Il travaille donc pour le producteur d'origine grecque Nico Mastorakis, un nabab aux petits pieds guère plus généreux que Roger Corman. Les clous de cette collaboration : **Hired to Kill**, une série B d'action dont le tournage vire au cauchemar après qu'un hélicoptère se crashe sur le plateau et tue un figurant, ainsi qu'un film d'épouvante, **Grandmother's House**, dans lequel la «scream queen» Brinke Stevens joue les mères folles avec conviction. **Hired to Kill** et **Grandmother's House** convainquent Peter Rader de changer son fusil d'épaule. De la série B, il n'en veut plus. Il se rabat aussi sec sur **Waterworld**, consacre un mois de travail à une énième réécriture, de plus en plus confiant dans le potentiel de ce qui est encore un **Mad Max** marin branquignolesque.

L'enjeu de ***Waterworld*** *: une carte tatouée sur le dos d'Enola (Tina Majorino).*

Le Gros Poisson Mord à l'Hameçon

Satisfait du résultat, Peter Rader envoie un manuscrit de **Waterworld** à plusieurs compagnies de production. Andy Licht et Jeff Mueller se jettent sur l'opportunité, heureux de se dévouer à autre chose que des comédies stupides style **License to Drive** et **Little Monsters**. **Waterworld**, ils l'aiment. *«Nous ne connaissions aucun film à cette image.* ***Waterworld*** *nous donnait la possibilité de créer un monde neuf. De plus, il offrait la possibilité de tourner un western qui n'en est pas vraiment un selon un point de vue proche de Sergio Leone, avec ce mystérieux étranger qui devient, malgré lui, un héros»* évoque Jeff Mueller. Reste que ce dernier et son partenaire tiquent sur un détail, un très gros détail : le super-tanker sur lequel croupissent aujourd'hui le cruel Deacon et sa colonie de loups de mer. Situer le final sur un pétrolier aussi ■■■

■■■ gigantesque que rouillé coûterait la peau des fesses. *«Jeff Mueller et Andy Licht cherchaient à réduire le budget de* ***Waterworld****. Ils m'ont ainsi demandé de le supprimer purement et simplement. Il n'en était pas question. Le super-tanker constituait depuis toujours le décor majeur du projet, le point d'orgue. Et lorsque vous décrivez des hommes naviguant sur de petits bateaux durant tout un film, vous vous devez de boucler l'aventure par quelque chose de beaucoup plus spectaculaire, de réellement impressionnant».* Peter Rader refuse de couler le pétrolier dans les eaux saumâtres du compromis. Ambitieux, le projet pèse trop lourd sur les frêles épaules de Jeff Mueller et Andy Licht qui s'associent pour le mettre à flot à Larry Gordon qui, lui-même, sent la nécessité du patronage d'une major company hollywoodienne. **Waterworld**, tel qu'on le connaît, commence enfin à prendre forme. En décembre 1992, Peter Rader souffle de soulagement ; *Universal* signe le contrat. Les événements se précipitent alors. Le scénario circule et suscite l'intérêt de Kevin Costner après que les noms de Tom Cruise, Harrison Ford et Mel Gibson aient été évoqués. Lorsqu'il se manifeste, le réalisateur pressenti, le norvégien Nils Gaup (**Le Passeur**) quitte le navire. *«Je tournerai* ***Waterworld*** *si, et seulement si, Kevin Reynolds réalise le film».* Ce que Costner exige, Costner l'obtient. Kevin Reynolds se défait des parachutes de **Terminal Velocity** sur lesquels il peinait en vain, pour renouer avec son «ami de longue date». Une amitié aussi tumultueuse qu'une croisière au large du Cap Horn. Kevin Costner ignorait encore que Kevin Reynolds, lui aussi impliqué dans le projet, ne souhaitait guère ces retrouvailles. Il avait même envisagé d'autres comédiens lors de réunions de travail avec Larry Gordon. Quant à la star consacrée par **Danse avec les Loups**, elle refuse catégoriquement les cinéastes que *Universal* espère le voir accepter au gouvernail de **Waterworld**, Robert Zemeckis notamment.

L'Odyssée de Noé

«Lorsque Kevin Costner et Kevin Reynolds embarquèrent sur le projet, j'en étais déjà à ma sixième ou septième version du scénario. Ils ont immédiatement décidé de quelques changements, de modifier sensiblement mon concept. Y étant trop intimement impliqué, on m'a écarté. Une expérience frustrante mais c'est toujours ainsi que les choses se passent» regrette Peter Rader qui assiste, impuissant, à la reprise en main de son bébé. Son héros, Noé, un solitaire qui écume les océans sur une sorte de radeau, où un cheval blanc et des oiseaux (détecteurs d'embarcations ou d'îles) prennent aussi place, se métamorphose progressivement

Le feu, l'acier, la mer : les trois constantes de l'enfer de ***Waterworld****.*



Le Mariner et Deacon (Dennis Hopper), le pirate borgne : un œil les oppose !

en homme sans nom, le Mariner, pilote d'un trimaran équipé comme l'Aston Martin de James Bond. Le méchant est un pirate du nom de Neptune, entouré d'une horde de flibustiers-mutants allant de Orca (un vilain découvrant des dents de requin) à Lobster (un compromis entre l'homme et le crustacé !). Autant de protagonistes en rappel de la période Roger Corman du projet. *«Je dois avouer que mon scénario intégrait des tas d'éléments loufoques, cartoonesques, surréalistes même. Neptune, par exemple, ne se séparait jamais de son trident. Il portait une grande barbe et commandait depuis un trône en forme de coquillage !».* Une imagerie qui renvoie directement à la mythologie grecque dont Peter Rader est un passionné. Ainsi, la Terre Promise, Dryland, se nommait Ararat, en référence au Mont Ararat, plus haute montagne de Turquie où auraient été retrouvées quelques planches de l'Arche de Noé. De même, la petite Enola n'était qu'une réplique à peine dissimulée de Moïse, découverte par Helen (pour Hélène de Troie), portée sur les courants dans un berceau de branchages. Les raisons de la submersion de la planète sous les eaux changent aussi à la demande de Kevin Reynolds et Kevin Costner. Plus question d'expliquer ce désastre par un lointain conflit nucléaire ; les nouveaux maîtres de **Waterworld**

ATOLL ET À TRAVERS

«Je possède une copie du design original de l'atoll sur mon bureau : il s'agit de huit embarcations reliées entre elles et formant un cercle. À l'époque, je le regardais amoureusement, émerveillé par la simplicité du concept» se souvient, ému, le producteur Charles Gordon. Une simplicité qui s'évanouit progressivement au fur et à mesure que le projet devient Kolossal. Car avec l'arrivée de Dennis Gassner au design, l'atoll devient une véritable forteresse des mers qui ne tarde pas à faire exploser le budget avant même le premier tour de manivelle. La dimension même du décor - impossible de le reproduire en studio, apporte sur un plateau l'évidence : l'atoll devra être construit grandeur nature. *«Nous avons rapidement compris qu'il serait impossible d'utiliser des répliques miniatures : le trimaran du Mariner devait franchir les énormes portes de l'atoll, s'engager à l'intérieur, faire demi-tour et accoster. De plus, Kevin Reynolds tenait absolument à donner un peu de vie au décor en y situant une gigantesque séquence de bataille entre les Smokers et les habitants de l'atoll. Nous n'avions pas d'autre alternative pour réussir le film que de construire le décor grandeur nature. Et nous avons pris cette décision, effrayante, excitante, irrévocable»* ajoute Gordon. Ou comment un joli dessin, œuvre d'un designer, devient un gouffre financier et le cauchemar d'une équipe technique...

Car les premières questions angoissantes ne tardent pas à se poser : comment bouger l'atoll, comment l'ancrer, comment réunir sur l'eau les huit portions du décor construites séparément, comment, simplement, le faire flotter ? *«La construction de l'atoll»*, explique Dennis Glassner, *«après avoir été une affaire de design, est devenue une affaire de poids. Chaque pièce de métal prévue pour le décor devait être pesée avant d'être posée sur le chaland, et nous travaillions comme si nous devions bâtir un bateau, en tenant compte des centres de gravité, des lignes de flottaison et des mesures de sécurité. La question se posait également de savoir comment le décor, construit dans le port, allait se comporter à quelques centaines de mètres de là, en eaux profondes».*

Avec un tel monument, qui dépasse de loin tout ce qui a été entrepris dans le domaine, les problèmes surviennent quotidiennement. Si tout le monde était préparé à un tournage difficile, personne n'imaginait qu'il faudrait régler les problèmes au jour le jour. Ainsi, dès les premières prises de vues aériennes de l'atoll, il s'avère que l'ancrage, oblique, ne camoufle pas les chaînes, rendant les plans inutilisables et retardant le tournage. D'autre part, comme l'atoll est supposé être au milieu de l'océan, il faut que chaque prise présente un horizon dégagé. Avec un champ de vision limité à environ 100 degrés (au-delà, les côtes de Hawaii envahissent l'écran), il est nécessaire de faire tourner l'atoll sur lui-même en fonction des angles désirés. À chaque jour de travail correspond donc une rotation, décidée la veille et effectuée à l'aide de remorqueurs, qui repousse loin dans la matinée le début des prises de vues et complique considérablement le tournage de l'attaque des Smokers, où 154 techniciens des effets spéciaux sont réquisitionnés. Record battu !

C'est cette même scène qui nécessitera la création d'une équipe employée à temps complet pour inspecter le port et ses alentours, enlever les débris de métaux dus aux explosions et veiller à ce que le tournage ne détériore en aucune façon la nature : tous les matériaux utilisés sur l'atoll était biodégradables, la production ayant promis de laisser l'endroit aussi propre qu'elle l'avait trouvé en s'y installant ! Une mesure de sécurité qui n'envisageait pourtant pas le pire. À quelques semaines de la fin du tournage, un ouragan emporta une partie de l'atoll par le fond ! Il fallut partir à la pêche, puis reconstruire. À ce stade, **Waterworld** n'avait vraiment pas besoin de ça...

Une vraie cité lacustre : chère et éphémère !

Cyrille GIRAUD

préfèrent la catastrophe écologique de la fonte de la banquise des deux pôles. Plus crédible à l'heure actuelle. Comme pour rappeler ce que **Waterworld** aurait pu être, Enola résiste aux corrections, Enola Gay étant le nom de la bombe atomique larguée sur Hiroshima en 1945. Le hasard ne régit manifestement pas **Waterworld**. Tous ces éléments subsistent encore dans le **Waterworld** définitif, mais minorés pour que le film ne soit pas perçu comme un remake nautique des **Dix Commandements** ou une odyssée marine à la Homère.

Le Héros n'a pas Froid aux Oreilles

Si les frères ennemis, Kevin Reynolds et Kevin Costner, tiennent le gouvernail, ils délèguent le soin de niveler l'histoire selon leur bon vouloir à une poignée de scénaristes connus. L'un, David Twohy (que le réalisateur rencontre sur **Terminal Velocity**) figure au générique, les autres (R.J. Stewart, Joss Whedon et un certain Marc Normand pour quelques ré-aménagements de dernière minute) pas, du fait de l'autoritaire arbitrage de la Guilde des Scénaristes. David Twohy tempère les péripéties délirantes et outrancières développées par son prédécesseur (R.J. Stewart), se concentre sur le réalisme. Sous sa tutelle, Noé devient le Mariner sans nom, un trimaran succède à sa vedette rapide, sa ménagerie flottante se volatilise totalement. Apparaît sous la plume de David Twohy le Vieux Gregor, inventeur d'une mongolfière dont le Mariner fera usage en temps voulu. L'atoll, un temps conglomérat de bateaux sur le modèle de **Hook**, se transforme en mini-cité essentiellement bâtie à partir de métaux et matières plastiques recyclées.... L'influence de David Twohy tient une place majeure dans l'élaboration du projet. Toutefois, après que les prises de vues aient commencé, réalisateur et star estiment que le héros manque de charisme, que le final nécessite plus d'attention dans le grand spectacle. Joss Whedon adoucit donc la personnalité du Mariner. Une séquence plus particulièrement subit le changement de cap. Celle où Helen, pour ne pas, elle et sa petite fille, être jetées par dessus bord, s'offre à lui. Dans la version actuelle, le Mariner refuse ses avances forcées par les circonstances. Dans la précédente, il ne se posait aucun cas de conscience. Un héros vraiment ? *«Généreux, sans reproche et pur»* dixit Whedon, *«Kevin Costner tenait à donner une réelle stature mythique à son personnage, tout en refrénant, dans certains cas, son humanité»*. Le comédien se serait-il soustrait au dernier moment aux traits de caractère les moins nobles du Mariner ? Probable, quoi qu'il s'en défende dans les présentations officielles. *«Le Mariner est le héros hollywoodien type. Il est né avec le cinéma, et vivra aussi longtemps que lui. Il est un peu plus brave que nous tous, un peu plus aventureux. C'est un homme auquel nous pouvons nous identifier, un homme que nous aimerions être»*. Des propos qui détonnent chez quelqu'un qui s'interdisait pourtant à une sympathie trop facilement acquise à force de bonnes actions, d'héroïsme désintéressé. Dans les faits, le Mariner souffle plus le froid que le chaud, un «homme» que Kevin Costner n'idéalise pas. Comment le pourrait-il après l'avoir montré, dès les premières images, boire jusqu'à la dernière goutte son urine distillée ?

Façonné par un environnement hostile, dur, ce solitaire ne donne rien sans contre-partie. La fripouille qui lui dérobe quelques citrons, il la livre sans sourciller aux Smokers après avoir démâté son rafiot. Brutaliser une femme ou une enfant ne le tourmente pas. «Universal *attendait de moi une histoire d'amour à la* **Danse avec les Loups**, *à la* **Bodyguard**, *pour attirer le public féminin. Rien à faire dans* **Waterworld**. *Je me suis battu comme un chiffonnier pour garder la scène* ■ ■ ■

Une arme archaïque mais efficace pour un navigateur qui n'hésite jamais à tuer.

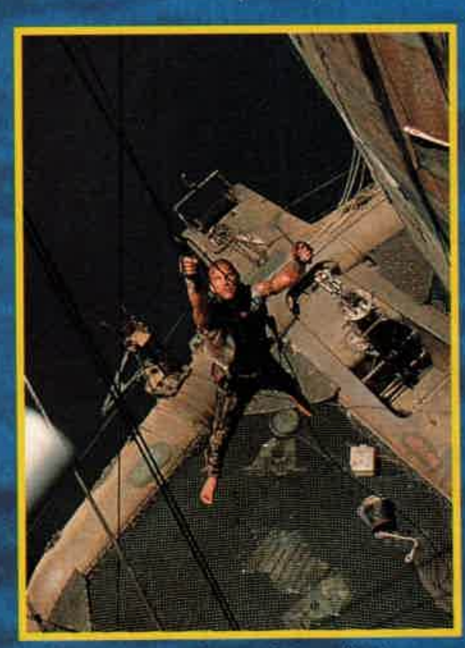
■■■ *où je frappe Jeanne Tripplehorn à la tête avec une rame. Les cadres du studio voulaient la supprimer. J'ai catégoriquement refusé».* Kevin Costner gagne cette bataille. *«Après tout, il ne faut pas perdre de vue que le Mariner est un poisson».* Sans écailles certes, mais un hybride, un mammifère marin d'une nouvelle espèce, un «Ichthyus sapien» comme le souligne Nord, le scientifique de l'atoll. Promu sauveur de l'humanité, le Mariner arrache la petite Enola des griffes des Smokers de Deacon car, sur son dos, se trouve tatouée une carte toute symbolique indiquant la direction de Dryland, la Terre Promise.

Le Bon et les Méchants

Le Mariner vit en autarcie sur son trimaran, commerce, troque, fuit les contacts trop longs avec ses concitoyens. Passer inaperçu sur l'atoll-marché lui importe plus que tout. C'est, du moins, le comportement que lui prête Kevin Costner au grand dam de Kevin Reynolds, partisan d'une attitude plus extravertie pour ne pas dire hystérique. Un point de vue déplacé. Pour cause : si les habitants de l'atoll découvrent les pieds palmés du Mariner et les petites branchies qui pointent derrière ses oreilles, il risque fort une condamnation au recyclage, enseveli dans une mélasse organique où se décomposent les cadavres de la colonie. Naturel donc que le Mariner n'appartienne pas à l'espèce des héros tout blancs dont se gargarisent Hollywood et ses stars. Ce mutant-là n'est pas un enfant de chœur, pas un justicier qui défend la veuve et l'orphelin des meutes de barbares. Des barbares loqueteux dirigés par le cruel Deacon, un rôle qui incombe à Dennis Hopper après que John Malkovich, Gary Busey et Gary Oldman aient décliné l'offre de la production : ils n'aimaient ni le personnage ni le scénario. Jack Nicholson aurait pu faire l'affaire, mais jugé trop onéreux pour un budget déjà inflationniste, son nom fut vite rayé des listes. *«Deacon est un personnage flamboyant, parfaitement immoral. Il est l'ultime représentant d'une vision archaïque du monde et de l'environnement»* présente Kevin Reynolds. Un personnage qui tue avec désinvolture, tente avec la même légèreté la greffe d'un œil de verre grossier, singe les grands leaders spirituels de notre temps en racontant bobard sur bobard à son peuple de rameurs. Une brillante composition de Dennis Hopper très sollicité pour nuire en ricanant depuis le triomphe de **Speed**. Un malfaisant de grande classe.



Helen (Jeanne Tripplehorn), une mère adoptive, une louve résignée au pire.



Hisse et haut : les acrobaties ordinaires d'un marin extraordinaire !

Deacon : chef des Smokers, leader spirituel et flibustier. Le digne héritier de Barbe Noire !

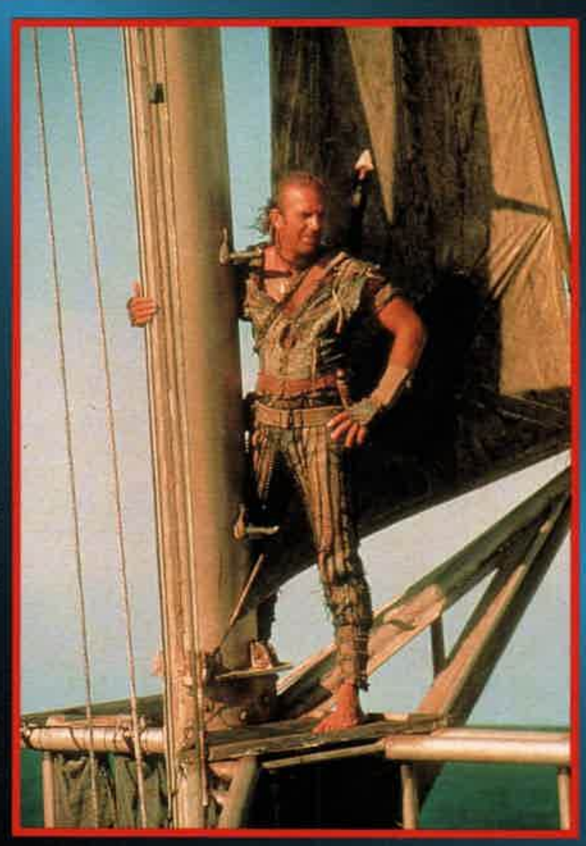
Je t'Aime, moi non plus

Si Kevin Reynolds assure la fonction de pacha sur **Waterworld**, c'est exclusivement dû à l'insistance de Kevin Costner. Mais son partenaire au sein de la société de production *Tig*, ne partage pas son enthousiasme. Jim Wilson, en effet, ne comprend pas l'entêtement de Costner à renouer après deux expériences douloureuses. *«Leur amitié devait être sacrément profonde pour résister à ça. Lorsque Kevin Reynolds est arrivé sur* ***Waterworld****, j'ai pensé que Kevin Costner avait perdu la tête».* Jim Wilson base surtout son mécontentement sur le flop, dans tous les sens du terme, de **Rapa Nui**, la fresque historique consacrée à l'Ile de Pâques. *«Kevin Reynolds est responsable de* ***Rapa Nui*** *de A à Z. Je n'y ai pas mis mon nez. Je n'en suis pas satisfait du tout, même si je ne fais pas grand cas du verdict du box-office. Il manque à ce film un scénario. Plusieurs personnes de chez nous ont essayé d'influer sur les décisions*

DEAN SEMLER : GONE WITH THE WIND !

Après Kevin Reynolds sur les épaules duquel reposait la réussite ou l'échec de **Waterworld**, le directeur de la photographie Dean Semler est sans aucun doute celui qui a le plus souffert des conditions de tournage. *«Nous sommes venues à Hawaii en mars 1994 pour tester les plate-formes, les grues et les steadicams. Nous ne pouvions pas être mieux préparés. Mais nous avons vite compris que quel que soit notre degré d'entraînement, tout le tournage dépendrait de l'état de la mer. Nous pouvions prévoir des conditions idéales, mais si le vent se levait ou si la mer devenait agitée, il n'y avait rien à faire».* Rien à faire sinon se résigner à continuer les prises de vues, en sachant que celles-ci trancheraient par rapport aux plans obtenus dans des conditions idéales, et qu'il faudrait les tourner à nouveau ou les utiliser tel quel, au risque de nuire à l'unité artistique du film. Parmi toutes les déclarations euphoriques ou catastrophiques qui ont accompagné le tournage de **Waterworld**, la voix de Dean Semler est d'une rare lucidité. *«Filmer entièrement sur l'eau était très difficile, très frustrant : nous n'avions qu'un contrôle minimum sur les éléments. Étant donné le plan de travail, il nous était impossible d'attendre la lumière parfaite ou de patienter jusqu'à ce que la mer se calme. En tant que chef opérateur, on n'a pas le droit sur un film comme* **Waterworld** *d'être trop exigeant. Tout le monde doit faire des compromis de façon à ce qu'on avance».*

Et des compromis, Semler en fait quotidiennement, confronté à des problèmes insolubles. *«Le design d'ensemble, très terne, sied merveilleusement bien au sujet, mais rendait l'éclairage du film cauchemardesque. Il n'y a pas de couleurs primaires, riches, dans* **Waterworld**. *Tout est kaki, couleur peau de poisson : les décors, les costumes, les bateaux... Il devenait très compliqué de faire ressortir les personnages. C'est facile de placer un héros sur une autoroute, sous un soleil éclatant et et un ciel bleu, pour obtenir une composition dynamique* (allusion à **Mad Max**, dont Semler a éclairé les épisodes 2 et 3, NDLR). *C'était impossible sur* **Waterworld**, *et notamment sur l'atoll où tous les éléments se mélangeaient. Nous avions des centaines de figurants dans le décor, et on ne les voyait pas. Ils disparaissaient, comme des as du camouflage. Nous avons fait ce que nous avons pu !»* s'excuse presque Semler, conscient d'avoir moins livré un travail artistique que sauvé les meubles...



Kevin Costner sur son trimaran : la croisière s'amuse ? Non, pas vraiment !

Mais le design du film n'est qu'une petite difficulté en comparaison des métamorphoses de la mer : *«La couleur de l'eau passe du vert pâle au noir quasi-opaque. L'intensité du soleil varie aussi considérablement. Le matin, le soleil était derrière nous, le ciel azur et la mer bleue de cobalt. Au fur et à mesure que les heures passaient, la mer s'assombrissait. À midi, quand le soleil était à la verticale et qu'il nous fallait notamment faire attention aux ombres des acteurs sous les yeux, la mer devenait noire. L'après-midi, nous avions énormément de réverbération, et l'eau était dorée, aveuglante».* Ayant déjà connu ce genre de problèmes sur **Calme Blanc**, Dean Semler s'inquiète : *«Il y avait trente ou quarante pages de script, truffées de dialogues, se déroulant sur le trimaran du Mariner. Je n'avais jamais vu ça... Pour placer la caméra, il y avait sur le trimaran des plate-formes partout, que l'on pouvait déplacer. Cela prenait certes du temps, mais nous permettait d'obtenir tous les angles désirés. Nous pouvions mettre la caméra à l'avant, à l'arrière, sur les côtés, à l'extrémité du mât même... Éclairer les acteurs sur le trimaran restait malgré tout un sacré défi. Sur terre, vous possédez un contrôle total, mais sur l'eau, vous êtes tributaire du vent. Le trimaran ne pouvait naviguer que dans une seule direction, ce qui influençait forcément nos prises de vues. Nous ne pouvions pas dire : «Hé, faisons demi-tour, la lumière est mieux dans ce sens !». Le trimaran navigue avec le vent, un point c'est tout !».* À coup sûr, Dean Semler ne signera jamais pour **Waterworld 2** !

Cyrille GIRAUD

de Kevin Reynolds. Il n'a accepté aucune suggestion, aucune idée, rien».

Les engueulades entre les deux Kevin remontent à **Robin des Bois**, attisées par un scénario écrit au fur et à mesure que se déroule un tournage parmi les plus chaotiques de la décennie. *«Kevin tenait à ce que je sois Errol Flynn dans le film et je ne pouvais pas l'être»* affirme le Mariner de **Waterworld** qui, maître à bord, interdit l'accès de la salle de montage à son réalisateur. Conséquence : les deux hommes ne se parlent plus pendant plusieurs mois. Le succès de **Robin de Bois** aidera plus tard à recoller les morceaux. Et Costner offre à Reynolds l'occasion de concrétiser un vieux rêve en produisant **Rapa Nui**. *«Franchement, après* **Robin des Bois**, *je n'étais pas très impatient de travailler de nouveau avec Kevin Costner. Il y avait de la rancune dans l'air, rien de très plaisant».* Une rancune qui s'exprime au grand jour lorsque le réalisateur de **La Bête de Guerre** quitte, dans des circonstances analogues, **Waterworld**. *«Lorsque vous êtes à bord d'un de ces gros films d'action destinés à battre tous les records d'entrées estivales, la notion d'auteur, vous pouvez la balancer par la fenêtre !».* Encore un créateur écrasé par le pouvoir de l'argent, limité par sa star dans ses prérogatives, ses décisions ? *«Kevin Costner est arrivé à un point où il doit en mettre toujours plus dans ses films, en rajouter encore et encore».*

Il est loin le temps, pas si lointain, où l'un et l'autre pédalaient dans la même direction pour réussir le plus beau fruit de leur collaboration, cette délicieuse comédie qui se titre **Fandango** (titre français à oublier : **Une Bringue d'Enfer**). Un bon souvenir pour une amitié a priori durable, blindée par le sérieux service que Kevin Reynolds rend à Kevin Costner en supervisant la charge des bisons de **Danse avec les Loups**. Des services comme ça, ça ne s'oublie pas.

LES KEVIN SE FÂCHENT

Qui est donc Kevin Reynolds ? Un cinéaste talentueux (**Fandango** et **La Bête de Guerre** l'attestent) qui rate deux films (**Robin des Bois** et **Rapa Nui**). Un personnage très susceptible, soupe-au-lait, qui se serait pas particulièrement porté vers la communication et le dialogue. Beaucoup l'affirment. *«Lorsque Kevin Costner et moi parlions des décors du film, nous nous engagions dans une direction bien précise. Le dialogue s'avérait facile. Les choses ont changé lorsque Kevin Reynolds est intervenu. Sa présence a jeté un trouble. Ce qu'il élabore, il ne vous le fait pas partager. Ainsi, nous ne savions pas exactement où nous allions»* se souvient Dennis Glassner, le directeur artistique. Dean Semler, le directeur de la photographie de **Waterworld**, le contredit par son témoignage. *«Kevin Reynolds est certainement le plus facile à vivre des réalisateurs avec qui j'ai travaillé, l'un des plus talentueux sûrement. Pour indiquer à Kevin Costner les détails d'une cascade, il s'est suspendu à un harnais à quinze mètres au-dessus du plateau, pour descendre vers le sol comme une fusée. Kevin Costner l'a regardé et lui a dit : «Hum, hum, maintenant je suppose que tu veux que je fasse la même chose». Jamais je ne me suis retrouvé au centre d'un conflit entre ces deux-là».* Mais leurs rapports s'envenimaient néanmoins au fil du tournage, des problèmes logistiques, scénaristiques, au fur et à mesure que le budget s'acheminait benoîtement vers les 170 millions de dollars.

Pour éviter le naufrage artistique de **Waterworld**, Kevin Costner se sacrifie. Au terme d'une visite sur le plateau, les huiles d'*Universal*, redoutant le pire, songent très sérieusement à alléger le ■ ■ ■



L'attaque de l'atoll par les Smokers : un siège épique à la **Mad Max 2**.

LA POMPE À DOLLARS

«*Waterworld ne coûtera pas plus de 65 millions de dollars*», déclarait sèchement le président d'*Universal* Tom Chairman pour faire taire les rumeurs circulant dans la presse américaine, comme quoi le film serait, avant même le premier tour de manivelle, un gouffre financier. Aujourd'hui achevé, **Waterworld** aura coûté entre 165 et 200 millions de dollars selon les estimations. Voici quelques raisons de cette incroyable crevaison de plafond :

- Après 36 versions, le scénario n'est toujours pas satisfaisant. Convaincu par son travail de réécriture (non crédité) sur **Speed**, la production engage le jeune Josh Whedon (29 ans) juste avant le début du tournage, à raison de 100.000 dollars la semaine. Sans doute pour s'assurer que le scénariste travaillera dans son sens, Kevin Costner l'installe dans un bungalow à 1.800 dollars la nuit (environ 10.000 francs).

- Lors d'une scène sous-marine, Norman Howell et Patty Walrod, les doublures de Kevin Costner et Jeanne Tripplehorn, remontent à la surface trop rapidement. Sérieusement touché, Howell doit décompresser pendant deux jours. Pour parer à toute éventualité, le studio décide qu'il y aura toujours une chambre de décompression à proximité des prises de vues.

- Les deux trimarans du Mariner, baptisés Manta et Quasimodo, (ils ne font qu'un dans le film) ont été construits en France et doivent être acheminés à Hawaii par jumbo-jet. Mais la piste d'atterrissage est trop courte pour l'avion gros-porteur. Quatre millions de dollars sont injectés (on dit que Costner a mis la main à la poche) pour allonger la piste.

- Les conditions climatiques, la logistique complexe, les alertes fréquentes d'ouragan, etc, entraînent un tournage à rallonge, passant des 96 jours initialement prévus à 154 !

- Près de 500 figurants, principalement des Smokers, doivent être maquillés tous les matins lors du tournage des scènes d'action. Ceux dont le script exige qu'ils aillent à l'eau sont couverts de produits waterproof, plus chers et beaucoup plus longs à poser. De plus, parce qu'il est interdit de polluer la mer, les figurants sont priés d'emprunter des navettes, spécialement affrétées, pour satisfaire aux besoins de la nature.

- Après plusieurs mois passés sur l'île, les techniciens commencent à se sentir seuls. La production, consciente qu'il faut remonter le moral de l'équipe, envoie les épouses à Hawaii. Les retrouvailles se prolongent tard dans la nuit, logique, et pendant quelques jours, le travail reprend tard le matin, logique aussi.

- On estime à 30 millions de dollars la somme globale que **Waterworld** a laissée dans les caisses des hôtels, restaurants et autres lieux de festivités d'Hawaii.

- L'eau de mer complique la construction des armes qui, non seulement sont dans l'obligation de fonctionner réellement, mais doivent résister au sel marin, dont l'effet abrasif sur le métal est particulièrement désastreux.

- Après 40 jours de prises de vues, le spécialiste des tournages en mer Pat Curtin est remplacé par Ransom Walrod, dont le titre de gloire est d'assurer la sécurité sur la série **Alerte à Malibu**. Détesté par toute l'équipe, Walrod décide de tout faire à sa manière, sans tenir compte des efforts fournis par son prédécesseur. Exemple : Pat Curtin avait trouvé une méthode pour repositionner le trimaran du Mariner suivant l'angle désiré en seulement 12 minutes. Avec l'arrivée de Ransom Walrod, l'opération prend 1 heure et demie. Ce qui fait dire à un technicien : «*Pendant un mois, on n'a rien fait...*».

- Sur un tournage de cette ampleur, le temps, c'est de l'argent. Comptant. Si un technicien ou un acteur arrivait un quart d'heure en retard pour manger, cela coûtait 30 dollars à la production. Un rapide calcul d'un assistant de production donne ceci : «*Chaque jour, pendant deux mois et demi, il y avait 300 ou 400 personnes en retard de trois quarts d'heure. 30 dollars par 15 minutes, cela fait 90 dollars pour 45 minutes, pour 400 personnes et pendant 75 jours... En amendes pour ces retards, et en se basant sur un retard par personne et par jour,* Universal *a bien dû perdre 2,7 millions de dollars !*». Soit près de 15 millions de francs !

■ ■ ■ scénario de quelques coûteuses séquences. Un sacrifice que la star veut éviter à tout prix, quitte à échanger ces pages de script contre son pourcentage de 15 % sur les recettes. Lui reste néanmoins un cachet respectable de 14 millions de dollars. Dans l'opération, Costner obtient aussi que Kevin Reynolds ne soit pas remplacé. «*Mieux que personne, je sais à quel point il peut se montrer brillant, à quelles merveilleuses choses il peut parvenir*». Le comédien croit encore, malgré tout, que le metteur en scène rêve du même film que lui. Il déchante amèrement lors de la projection du premier montage. «***Waterworld** durait alors deux heures quarante, un métrage qui n'incluait pas les séquences pour lesquelles le studio avait déboursé des sommes gigantesques. Et il en manquait même beaucoup ! Puis Kevin Reynolds a annoncé à* Universal *qu'il était nécessaire de réduire le film d'une bonne demi-heure, qu'il était tout aussi capital de le compléter par quelques semaines supplémentaires de tournage à Hawaï. Il avait une liste de quatre pages de scènes à revoir ! Après sept mois de tournage et un budget qui était le plus lourd de toute l'histoire du cinéma, les gens d'*Universal *n'avaient pas vraiment envie d'entendre ça !*». Le divorce est, dès lors, consommé. Ce qui s'exprimait jusque là par des silences s'étale désormais au grand jour ; la mutinerie gronde et c'est le capitaine qui quitte le navire. «*Je ne comprends pas pourquoi je lui ai fait confiance*» jette Kevin Reynolds au sujet de Kevin Costner qui lui répond : «*Sous pression, Kevin Reynolds se fabriquait des ennemis imaginaires. Il était en fait son propre ennemi. Kevin a du talent, mais il fallait que quelqu'un prenne les décisions les plus difficiles*». Des décisions bénéfiques à **Waterworld** ? Certainement. Le film impose le tableau réaliste d'un nouveau Moyen Age en cet an 2500. La rouille détruit à petit feu les vestiges métalliques du monde d'antan, vêtements et cheveux se raidissent sous l'action abrasive du sel marin. Ce sel marin qui brûle, parchemine les peaux. Un univers qui se tient pour un film qui délaisse l'odyssée biblique et mythologique autrefois écrite par Peter Rader au profit de l'étiquette «**Mad Max 2** nautique».

Marc TOULLEC

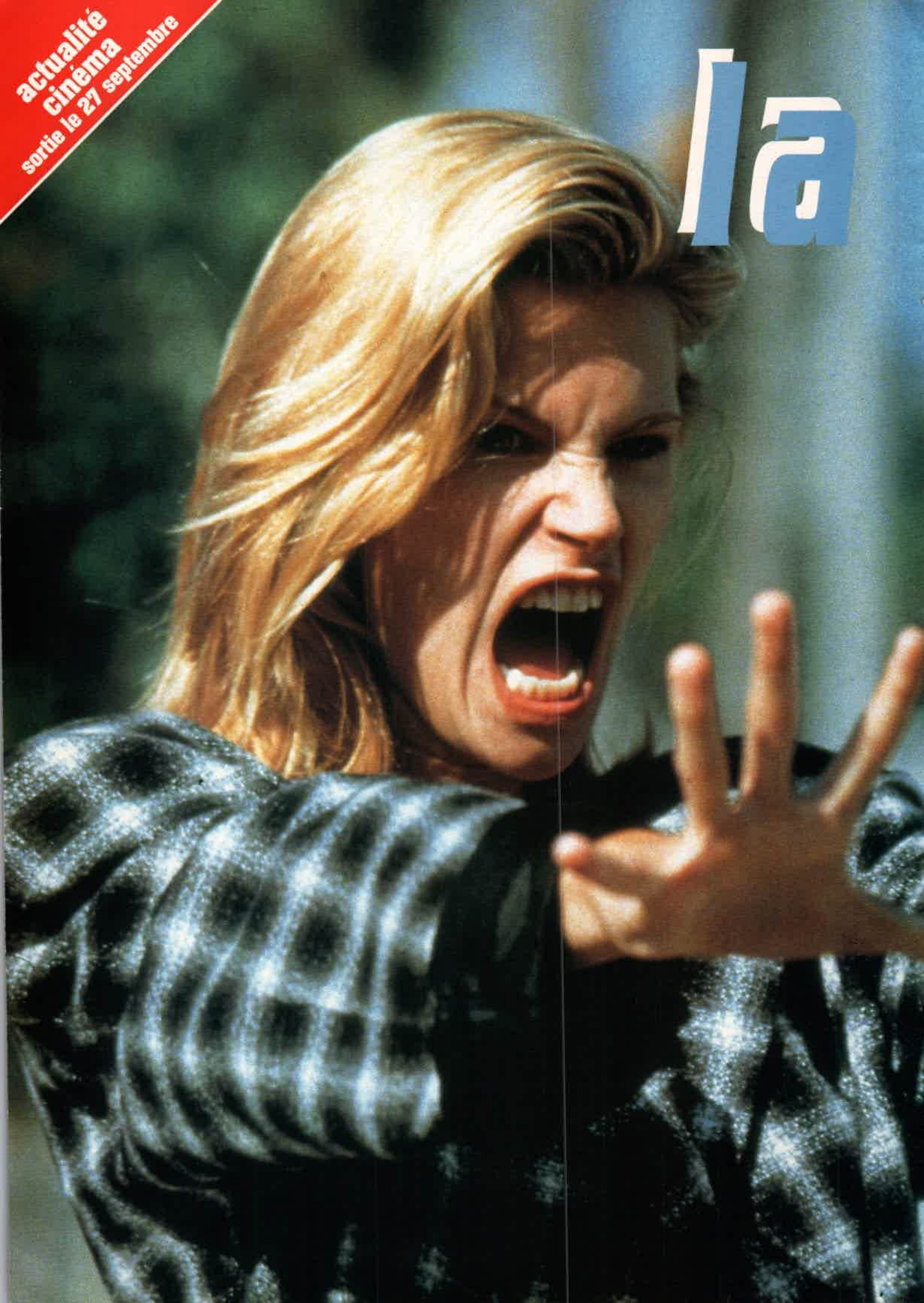


Deacon : il boit, il fume, il triche. Du tout bon pour un Dennis Hopper au meilleur de sa forme.

USA. 1994/95. Réal.: Kevin Reynolds. Scén.: Peter Rader, David Twohy, Joss Whedon, Marc Norman, R.J. Stewart. Dir. Phot.: Dean Semler. Mus.: James Newton Howard. Effets spéciaux visuels : Michael J. McAlister & Kimberly Nelson. Prod.: Gordon Company/ Davis Entertainment Company/Licht/ Mueller Film Corp/Universal Pictures. Int.: Kevin Costner, Dennis Hopper, Jeanne Tripplehorn, Tina Majorino, Michael Jeter, Zakes Mokae, Doug Spinuzza, Sean Whalen, Gerard Murphy, R.D. Call... Dur.: 2 h 15. Dist.: UIP. Sortie nationale prévue le 25 octobre 1995.



Le Mariner, en captivité, attend d'être recyclé dans une gadoue infâme !


actualité
cinéma
sortie le 27 septembre
la

MUTANTE

interview
ROGER DONALDSON
à perdre alien !

Né en Australie il y cinquante ans, Roger Donaldson se fait une solide réputation à la télévision néo-zélandaise comme réalisateur de spots publicitaires, téléfilms, documentaires et courts métrages. Il aurait pu y prospérer si son thriller de politique-fiction, SLEEPING DOGS avec Sam Neill, n'avait pas connu un certain retentissement dans les pays anglo-saxons. Hollywood, toujours en chasse de nouveaux talents, le harponne après son deuxième long métrage, SMASH PALACE. Et le voilà embarqué à bord du BOUNTY en compagnie de Mel Gibson et Anthony Hopkins. Embarqué aussi avec Tom Cruise sur COCKTAIL, avec Kevin Costner sur l'excellent SENS UNIQUE, avec Tim Robins dans CADILLAC MAN, avec Willem Dafoe dans SABLES MORTELS, avec le couple torride Kim Basinger-Alec Baldwin dans un remake qui ne s'imposait pas, celui de GUET-APENS de Sam Peckinpah. Solide technicien, il met aujourd'hui sa steadycam au service d'une invasion extraterrestre par ADN interposé...



Roger Donaldson, tout sourire...

Après des films d'aventure comme *Le Bounty*, des thrillers et polars comme le remake de *Guet-Apens*, *Sens Unique* et *Sables Mortels*, vous désiriez respirer l'oxygène d'un autre genre...

Depuis toujours, je m'intéresse à la science-fiction. Dans le genre, j'apprécie beaucoup les romans de John Wyndham, «Les Triffides», «Les Coucous de Midwich». J'adore **2001, L'Odyssée de l'Espace** et **Alien**. Je me souviens avoir remarqué, voici plusieurs années, un article sur Explorer, cette sonde envoyée dans l'espace. Que les scientifiques les plus responsables de cette planète se mettent sérieusement à la recherche de civilisations extraterrestres, que le gouvernement américain y consacre des fonds, m'a fasciné. J'ai conservé cet article. Bien plus tard, j'ai reçu le scénario de **La Mutante** et, immédiatement, j'ai fait le rapprochement avec la coupure de presse. Le sujet me motivait en fait bien avant que je me lance dans la préparation du film. De plus, je n'avais jamais travaillé sur un projet m'offrant la possibilité de me familiariser avec les toutes dernières innovations dans ce domaine. C'est justement parce que j'avais demandé à mon agent de repérer des films impliquant des effets spéciaux infographiques que le manuscrit de **La Mutante** est arrivé sur mon bureau. Autrement dit, je n'ai pas attendu très longtemps pour accepter la réalisation de **La Mutante**. Si j'ai demandé quelques modifications dans le script, elles sont vraiment mineures, de petits changements concernant les protagonistes et la cohérence générale. Rien de fondamental. Je dois également dire que le script de Dennis Feldman m'a plu car l'action se situait dans un cadre réaliste, les rues de Los Angeles. Un environnement original dans le genre.

En quoi, selon vous, *La Mutante* est-il différent des autres films de science-fiction ou d'horreur ? Croyez-vous vous être aligné sur les clichés du genre ?

J'aimais l'idée que Sil, le monstre, soit une femelle. Qu'elle constitue la plus grande menace extérieure que la Terre ait jamais connue en adoptant une apparence très attirante, séduisante. Cela me permettait de sortir **La Mutante** de la routine des films du genre, de lui donner une autre dimension. Les films de science-fiction, d'invasion extraterrestre, ne sont jamais drôles ou un tantinet érotiques. Par l'intermédiaire du personnage interprété par Natasha Henstridge, **La Mutante** l'est. Je tenais aussi à ce que Sil soit incarnée par une débutante, une inconnue. Si l'actrice avait été vue ou remarquée ailleurs, cela aurait brisé le charme. Il aurait été impossible de ■■■

■■■ croire dans cette créature qui connaît une croissance accélérée, qui, d'adolescente, passe immédiatement au stade de femme adulte. Ce n'est pas bien dur de trouver des talents pareils. Natasha m'a réellement impressionné par sa volonté, son désir d'apprendre au contact des autres comédiens, son endurance. Elle est encore très jeune, mais la profession de mannequin l'a formée. Les effets spéciaux lui imposaient des horaires d'enfer, notamment la séquence où elle tombe nue du cocon. N'importe quelle actrice célèbre aurait craqué. Elle a accepté de refaire la prise aussi souvent que nécessaire. Pas évident du tout lorsqu'on sait que nous avions inversé le plateau, à savoir que le plafond devenait le sol et vice-versa.

Pourquoi avoir demandé à Giger de concevoir le monstre ? Sil était si scrupuleusement décrit dans le script que son nom vous est immédiatement venu à l'esprit ?


Press (Michael Madsen), un tueur assermenté par la CIA.

Je n'arrive à me souvenir très précisément de l'apparence du monstre dans le scénario. Il devait être pour le moins vague, dépeint en quelques mots. Plus même que le script original, Sil est née de notre rencontre avec Giger. Avant que nous le contactions, nous avons rencontré des tas de spécialistes des effets spéciaux, des gens très connus. Mais tous nous proposaient des créatures bien conventionnelles, que nous avions l'impression d'avoir déjà vues. Nous avons songé à Giger un peu par hasard. J'accompagnais mon fils acheter des bandes dessinées dans son magasin spécialisé préféré, à Santa Monica. Pendant qu'il effectuait ses emplettes, je glanais. Ainsi, j'ai découvert le «Necronomicon» de Giger. Un flash instantané. Ses peintures étaient en parfaite communion avec la vision que j'avais du monstre de **La Mutante**. J'ai acheté le livre pour le montrer à Frank Mancuso Jr., patron de la *Metro Goldwyn Mayer*. Nous étions sur la même longueur d'ondes. Nous nous sommes envolés pour Zurich. Là, nous avons rencontré Giger qui n'a pas tardé à partager notre enthousiasme pour le film. Il était l'homme de la situation. Giger et moi avons beaucoup parlé, notamment pour éviter que notre créature ne rappelle trop l'extraterrestre d'**Alien**. Bien sûr, on n'a pas pu supprimer toutes les similitudes physiques tant la patte de Giger, son style inimitable sont immédiatement identifiables. Toute comparaison avec **Alien** s'arrête là. **Alien** et **La Mutante** sont d'ailleurs des films très différents sur le même thème ; l'un se déroule en huis-clos, l'autre au grand air, dans un espace non confiné.



Quand, dans les toilettes d'un night-club, Sil élimine sauvagement la rivale d'un instant...

Sil, dans la première partie du film du moins, est un monstre très inhabituel. Elle tue, mais demeure paradoxalement innocente...

Cette innocence m'a particulièrement séduit à la lecture du scénario. Dès qu'elle comprend la nature humaine, elle change, elle se pervertit. Toutefois, on ignore jusqu'au bout si elle agit instinctivement ou par perversité. Après tout, Sil est la première effrayée par ses pouvoirs et ses métamorphoses, surtout lorsqu'elle mue pour la première fois, dans le train.

***La Mutante* se distingue de bien des films fantastiques produits par les grands studios par quelques séquences généreusement arrosées de sang, et le fait que l'horreur soit intimement liée au sexe...**

Je ne tenais pas à ce que **La Mutante** soit perçu comme un film gore. S'il inclut quelques scènes très sanglantes, c'est avant tout pour secouer le spectateur, le frapper en une fraction de seconde, histoire de passer immédiatement à la séquence suivante. ■■■

opinion

ADN, LONG ISLAND ET PETITES PÉPÉES !

Dire que l'on attendait le nouveau film de Roger Donaldson serait tout de même fortement exagéré. Ah si ! Car après tout, qu'espérer d'un monsieur qui nous a donné des chefs-d'œuvre aussi impérissables que **Cocktail** (Tom Cruise renverse douze litres de *Martini* en jonglant derrière un comptoir), **Sables Mortels** (un thriller ensablé où Dafoe et Rourke cabotinent comme des scouts en bordée) et surtout **Guet-Apens**, honteux remake du chef-d'œuvre de Peckinpah, aussi absurde et inutile qu'une nouvelle version de **Brève Rencontre** avec Steven Seagal et Rosy Varte.

Heureuse surprise : **La Mutante** est un film totalement réjouissant, reposant sur un scénario certes simplissime mais franchement rigolo, où l'absurdité des rebondissements est compensée par les performances d'un casting aux petits oignons, apparemment très content de poursuivre à travers Los Angeles une mutante comme on aimerait en croiser un peu plus souvent. Donaldson, gagné par l'enthousiasme général, évite ses dérives «clipesques» habituelles et lance l'affaire tambour battant avec une première demi-heure franchement haletante, de très loin ce qu'il a fait de mieux à ce jour, un enchaînement de séquences glaçantes durant lesquelles des savants de comic book (ils froncent les sourcils et s'expriment dans un charabia pseudo-scientifique) laissent s'échapper une gamine «boostée» avec l'ADN de très méchants extraterrestres. Histoire de ne pas laisser retomber le soufflé, Donaldson, après une longue poursuite menée à un train d'enfer (c'est le cas de le dire), transforme illico la bambinette en une super top model destructrice : la renversante Natasha Henstridge (que j'accepterais éventuellement de rencontrer dès la semaine prochaine). Dès lors, tout est en place pour un vrai B-Movie à l'ancienne. La jolie jeune femme commence à muter d'une façon particulièrement dégoulinante, et sème la mort avec une candeur sympathique (elle déteste se faire draguer. Je la comprends). Pour stopper cette séduisante abomination - qui perd très régulièrement ses vêtements pour la plus grande joie des hommes de goût -, une seule solution s'impose alors : réunir un super «team» de spécialistes, les seuls capables d'enrayer la menace. Une équipe fonctionnant à merveille, avec Ben Kingsley dans le rôle du leader sévère mais un peu dépassé par les événements, Alfred Molina en psychologue un rien basique dans ses analyses, Marg Helgenberger en biologiste décorative, Michael Madsen en séduisant Killer des service secrets et surtout Forest Whitaker en gentil medium, qui anticipe sur les attaques de la créature avec toujours un bon métro de retard. Whitaker, comme toujours formidable, s'impose d'ailleurs comme le personnage essentiel de l'aventure, puisqu'au bout de cinquante minutes de film, les autres membres du team commencent enfin à le prendre au sérieux, ce qui lui permet de faire brutalement des prédictions valables, sauvant du même coup des scénaristes un rien enferrés dans l'intrigue. Et tranquillement, sans qu'on ait vu le temps passé entre les meurtres joliment orchestrés et les strips candides de la mutante, on se dirige donc vers le final tant attendu. Forest Whitaker boit un Long Island Ice Tea et se met à voir des monstres partout, et tout notre petit monde se retrouve soudainement face à la belle Natasha Henstridge, qui est alors devenue une créature cauchemardesque au design sublime (Giger tout de même). Un combat titanesque s'engage alors (en fait non, pas vraiment titanesque, mais sympathique tout de même) et après un épilogue comme il se doit fort convenu, on sort de **La Mutante** avec la satisfaction d'avoir vu un vrai divertissement à l'ancienne, un bon vieux film de monstre cousu de fil blanc mais indéniablement épatant. Ce qui, par les temps qui courent, n'est franchement pas si mal !

Julien CARBON

***Species**. USA. 1994. Réal.: Roger Donaldson. Scén.: Dennis Feldman. Dir. Phot.: Andrzej Bartkowiak. Mus.: Christopher Young. SFX.: Richard Edlund (effets visuels), Steve Johnson (maquillage), H.R. Giger (conception de la créature). Prod.: Franck Mancuso Jr. pour Metro-Goldwyn-Mayer. Int.: Natasha Henstridge, Ben Kingsley, Michael Madsen, Alfred Molina, Forest Whitaker, Marg Helgenberger... Dur.: 1 h 50. Dist.: UIP. Sortie le 27 septembre 1995.*

la belle est une bête !

NATASHA HENSTRIDGE

20 ans, de la même blondeur que les blés, 1 mètre 78, des formes à affoler le loup de Tex Avery, de l'humour et de la modestie à en revendre. Très belle, très sympathique, Natasha Henstrigde naît dans un bled paumé de Terre Neuve, une cambrousse où elle ne végète pas longtemps. À 14 ans, elle se lance dans la carrière de top-model. La «une» de Cosmopolitan pour commencer, puis d'autres couvertures, des défilés, des pubs pour Oil of Olaz, Lady Stetson... Et le droit de tuer des mâles dans LA MUTANTE ! Un premier pas au cinéma que suit ADRENALIN : FEAR THE RUSH, un thriller de science-fiction avec Christophe Lambert.

Fitch (Ben Kingsley), un scientifique promu chasseur en chef de sa propre création.

Hier, vous étiez mannequin. Aujourd'hui, vous êtes comédienne. Comment s'est effectuée la transition ?

Les producteurs de **La Mutante** se sont promenés à travers tous les États-Unis avec une paire de souliers de vair. J'ai eu de la chance, c'était ma pointure ! Trêve de plaisanterie, même si cette histoire est un conte de fées à la Cendrillon. Mon agent, grâce à qui j'ai tourné des dizaines de spots publicitaires, s'est lancé dans le cinéma. Il me décrochait de plus de plus d'engagements où je devais parler. Comme je ne m'en sortais pas trop mal, il m'a appelé pour une audition en vue de **La Mutante**. Le rôle m'a paru bizarre, intéressant néanmoins. J'avais jusque là l'habitude de jouer les Sainte Nitouche sur une esplanade en portant des vêtements très échancrés et on me demandait d'incarner cette nana, mélange d'ADN terrestre et extraterrestre ! Quel choc. Et quelle surprise que le monstre, pour une fois, ne soit pas un mâle, que les femmes ne passent pas leur temps à hurler de terreur !

Vous auriez, dans *La Mutante*, plutôt tendance à faire hurler les hommes. Et pas forcément dans le sens où on l'entend généralement !

En fait, je constitue une nouvelle version de Dr. Jekyll et Mr. Hyde. Lors d'une scène, vous me voyez à poil dans toute ma beauté blonde et suave et, l'instant d'après et en un mouvement de caméra, des tentacules sortent de mon corps, une carapace recouvre mon visage tout en l'étirant. Interpréter ce personnage qui passe d'un extrême à l'autre en quelques secondes m'a réellement fascinée. J'étais tout aussi heureuse d'abandonner ma fonction de mannequin pour un rôle aussi stimulant, pour un personnage non dénué d'humour noir. J'aime l'humour noir. Après tout, même si j'ai un beau cul, j'espère pouvoir présenter aux gens des facettes plus intéressantes de ma personne !



Sil : un design élégant et baroque de Giger.

Comment percevez-vous votre personnage ? Un monstre tout bête qui élimine un maximum de gens en une heure cinquante ?

Mon personnage, Sil, est très différent des monstres que vous avez l'habitude de voir à l'écran, dans les films de science-fiction. Elle subit une mutation très rapide. Elle est très naïve et ne comprend pas très bien ce qu'elle vient faire sur cette planète. Ce n'est que progressivement qu'elle réalise qu'elle n'est pas comme les autres. Pour plaisanter, les gens de l'équipe donnaient à **La Mutante** ce second titre : «Fatal Instinct» ! Ce n'est pas aussi déplacé que cela en a l'air car Sil suit constamment son instinct. Pour elle, tuer est on ne peut plus naturel. Procréer est une nécessité qui justifie sa quête d'hommes à qui elle pourrait faire l'amour. Elle se jette sur eux à 200 à l'heure et les massacre après l'étreinte ! J'aime ça. Sil possède deux visages : l'un angélique, l'autre maléfique, ce qui me ressemble un peu au quotidien. Mais n'avons-nous pas tous, à un niveau plus ou moins important, cette double personnalité ?



Sil jeune (Michelle Williams) : avant le gazage !

Selon vous, *La Mutante*, c'est de la science-fiction, de l'horreur à tendance féministe ?

Dans une scène, un homme m'attire brutalement vers lui pour me violer. J'essaie de m'enfuir sans le tuer, mais il m'en empêche ! Je perds alors patience. Je l'embrasse pour lui perforer le crâne d'un coup de langue. Lors d'une avant-première du film à Los Angeles, une femme dans le public a crié à la fin de cette séquence : «Bien joué, ma vieille ! J'ai connu ça et j'aurais aimé pouvoir faire la même chose !». **La Mutante** féministe ? Oui, parce que Sil est une «femme» forte, très forte. Le genre de femme que j'aimerais encore interpréter. Mais, attention, cela ne signifie pas que je souhaite me voir affublée de prothèses toute ma carrière. Les heures de maquillage sur **La Mutante**, c'était vraiment l'horreur. C'est sale, ça met un temps fou à partir et on s'ennuie ferme pendant que les maquilleurs s'activent sur vous. Franchement, les effets spéciaux, ce n'est pas ma tasse de thé bien que j'aie encore envie de botter quelques fesses d'hommes.



Au naturel : un ex-top-model qui n'a rien à envier à Cindy Crawford ou Claudia Schiffer...

Après avoir longtemps été un mannequin dont la consigne principale tient à être belle et de la mettre en veilleuse, je désire jouer de ma personnalité et oublier le mystère du milieu de la mode. De toute manière, lorsque des producteurs mettent des millions de dollars sur la table, ils ne veulent pas vraiment de mystère, mais du concret, du solide. Franchement, ne jamais prendre un gramme pour enfiler des mini-bikinis, j'en ai vraiment ma claque !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

■ ■ ■ Plus que le gore, le mélange entre sexe et horreur m'a particulièrement intéressé. Si Hollywood se montre particulièrement tolérant sur la violence, c'est une autre paire de manches pour le sexe, contrairement aux européens. Je n'ai pas subi de pression particulière pour adoucir cette facette du film. J'agissais dans le cadre très précis du contrat que j'avais signé avec *Metro Godlwyn Mayer*, à savoir que je devais tourner un film qui ne soit pas interdit aux moins de 17 ans, qu'il soit simplement interdit aux moins de 12 ans. Dans le respect de cette clause, j'ai pu agir à ma guise. Après, la censure m'a demandé de couper quelques images liées au sexe un peu trop explicites lorsque Sil viole littéralement ses proies. Rien de mortel. Le film que vous avez vu est vraiment celui que je voulais faire. Personne ne m'a rien imposé. J'ai connu des producteurs très contrariants, mais là, tout s'est déroulé comme sur des roulettes.

Comment avez-vous abordé les effets spéciaux si sophistiqués de *La Mutante* alors que vous n'y connaissiez rien avant de vous atteler au projet ?

Les effets spéciaux résultent d'un mariage entre le travail de Steve Johnson pour les maquillages et Richard Edlund pour les effets spéciaux optiques. La parfaite synchronisation entre les deux rend certaines séquences particulièrement spectaculaires et crédibles. Notamment lorsque les tentacules commencent à sortir du visage de Sil enfant. Un effet spécial éprouvant pour la comédienne, Michelle Williams. De petits câbles, des fils lui couraient sur le visage, couvert de latex, pour être ensuite effacés par l'ordinateur. Parce qu'elle en avait assez d'attendre que les effets soient prêts, parce qu'elle crevait de chaud, elle a éclaté en sanglots. On l'a consolée, la pauvre gosse... Au total, les effets spéciaux de **La Mutante** ont demandé dix mois de travail. Même si elle s'avère très impressionnante à l'écran, la séquence finale, où Sil saute sur les parois de son refuge souterrain, n'a pas pris un temps fou. Au contraire ! Plus on travaillait sur l'ordinateur, plus on engrangeait d'informations, moins les délais de programmation s'avéraient importants. Nous pouvions donc nous permettre de refaire le plan sachant qu'un autre essai demanderait deux fois moins de temps que le précédent. Mais cela demande néanmoins une grande patience car un film pareil avance toujours à une vitesse d'escargot. Je dois rendre hommage à Richard Edlund qui a supervisé tous les effets spéciaux de **La Mutante**. Il adore relever les défis. Jamais il ne m'a répondu «Je ne peux pas faire ça». Il se demande toujours comment il va y arriver ! Réaliser **La Mutante** m'a beaucoup appris sur les effets spéciaux optiques, sur leur coût exorbitant, sur la nécessité de réserver longtemps en amont une compagnie comme *Boss Films*, de ne jamais dépasser les délais prévus des mois à l'avance. J'ai eu la bonne surprise de constater que, pendant que nous travaillions sur nos logiciels, la technique des images de synthèse évoluait à une cadence ultra-rapide. Ce qui était impossible avant que nous préparions le film l'était devenu alors que nous étions au stade terminal de la post-production.

Maintenant que *La Mutante* obtient des résultats aussi jolis qu'inattendus au box-office, ne craignez-vous pas d'être étiqueté «spécialiste de l'horreur». Ces réalisateurs ne comptent pas parmi les plus considérés d'Hollywood !

Ces cinéastes sont de mieux en mieux considérés par les grandes compagnies car ils peuvent rapporter beaucoup d'argent. La preuve, pour **La Mutante**, j'ai bénéficié d'un budget élevé. Il y a quelques années seulement, seul un Roger Corman, un producteur de séries B, se serait risqué dans une telle aventure. Et les moyens investis n'auraient certainement pas été à la hauteur des ambitions du script. Les comédiens, comme les studios, changent de comportement vis-à-vis de la science-fiction et de l'horreur. J'ai été surpris que Ben Kingsley accepte de figurer dans **La Mutante**. Et c'est quelqu'un qui ne tourne jamais pour l'argent. Son enthousiasme, sa passion, m'ont transporté de bonheur. À son image, les autres acteurs du film ne sont pas les acteurs d'un genre en particulier. Alfred Molina vient notamment de **Prick Up your Ears** de Stephen Frears. Je connaissais Michael Madsen via **Reservoir Dogs** et je l'avais déjà engagé pour **Guet-Apens**... Inutile de dire que Forest Whitaker est un interprète formidable. La seule que je n'avais pas visualisée, Marg Helgenberger, s'est imposée lors des auditions. Avant même de revoir la vidéo de son casting, je l'avais déjà embauchée ! Quant à être désormais fiché comme nouveau réalisateur de fantastique, je ne me fais pas trop de mouron là-dessus. Mon prochain film s'inspire du premier documentaire que j'ai tourné en Nouvelle-Zélande, l'histoire d'un vieux monsieur qui retape une vieille moto pour battre un record de vitesse. Entre deux films, j'essaie depuis des années de placer ce scénario. Le succès de **La Mutante** contribuera pour beaucoup à son montage financier. Peut-être reviendrai-je après à la science-fiction, avec une sorte de **Guerre des Mondes**, un film dont je rêve aussi depuis longtemps.

Propos recueillis au festival de Deauville par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)



Première étape d'une métamorphose aussi spectaculaire qu'éprouvante !



les nouveaux monstres

RICHARD EDLUND

À la tête de Boss Films, Richard Edlund tient la dragée haute à Industrial Light and Magic dont il fut l'un des plus illustres piliers. Véritable pacha des effets spéciaux optiques et lauréat de deux Oscars, d'une kyrielle de nominations au même titre, il débute avec des moyens artisanaux sur le bon vieux STAR TREK télé des sixties. Passé à la vitesse supérieure sur LA GUERRE DES ÉTOILES, il contribue fortement à ses deux suites, aux AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE, à POLTERGEIST... En 1982, il fonde Boss Films où se trament, entre autres, SOS FANTÔMES, 2010, LES MAÎTRES DE L'UNIVERS, PIÈGE DE CRISTAL, GHOST, BATMAN LE DÉFI, CLIFFHANGER, ALIEN 3, LAST ACTION HERO, ALERTE ! et WATERWORLD.



Sil selon Richard Edlund : une créature intégralement synthétique et d'un réalisme sidérant !

Après *Poltergeist II* et *Alien 3*, *La Mutante* marque votre troisième collaboration avec le peintre suisse H.R. Giger...

En imaginant l'extraterrestre d'**Alien**, Giger a mis au monde le monstre mâle, le plus fascinant, le plus terrifiant qui soit. **La Mutante** lui a donné l'opportunité de créer un monstre féminin. D'ailleurs, toute son inspiration se fonde sur des références féminines, sur l'image de la femme. Depuis trente ans, ces œuvres reflètent une sexualité étrange, un grand érotisme, perçus d'un point de vue qui n'est pas d'essence machiste. **La Mutante** lui donne la possibilité de compléter son œuvre en somme, de créer un authentique monstre femelle à la hauteur de l'Alien. Depuis **La Fiancée de Frankenstein**, on n'avait pas vu ça, encore que cette créature ne soit pas une franche réussite, plastiquement parlant du moins. L'expérience **La Mutante** lui a été profitable ; il aime le travail des responsables des effets spéciaux. Généralement, Giger se plaint des réalisateurs qui ont malmené ses croquis, ses dessins. L'extraterrestre d'**Alien 3**, par exemple, il le hait ! Je suis bien placé pour le savoir.

Des dessins de Giger au monstre à l'écran, n'y-a-t-il pas une perte, un pourcentage de détails, d'éléments qui disparaissent et, par conséquent, nuisent un peu à la beauté de la bête ?

Giger travaille à l'aérographe, un outil qui donne à ses toiles un aspect transparent, translucide. On en arrive à voir au-delà de la surface elle-même, à inspecter toute l'infrastructure de la créature, à examiner le squelette, les organes internes. Atteindre un tel objectif est, au cinéma, quasi-impossible car les surfaces des combinaisons adaptées de ses peintures paraissent vraiment trop opaques, trop sombres. Ce ne sont que des costumes, y compris dans le cas de l'Alien, aussi beau soit-il. Nous avons justement voulu éviter cela dans **La Mutante**. Vous n'y trouvez que trois prises où la comédienne porte une combinaison intégrale. Et ce sont des plans très rapides qui ne durent guère plus d'une seconde ! En fait, les maquillages traditionnels ne rendent pas justice à Giger. Seules les images de synthèse permettent d'offrir au monstre cette carapace translucide, quasi-transparente. Grâce à l'ordinateur, la créature n'a plus seulement l'apparence d'une créature de Giger, mais aussi la fluidité, la gestuelle, l'agilité extraordinaire qui rejaillissent dans ses tableaux.

Si le monstre de *La Mutante* n'est pas obtenu grâce à une personne dans un costume, comment, très exactement, l'avez-vous élaboré ?

À la base, nous avions une marionnette articulée de 60 centimètres de hauteur bardée de capteurs électroniques répartis aux endroits stratégiques pour les mouvements. Ces capteurs envoyaient des signaux à l'ordinateur, des signaux de position très précis. Ainsi, nous avions immédiatement le résultat de ce que nous demandions au logiciel ; il s'affichait sur l'écran, en direct. Sous la tutelle de Roger Donaldson, nous pouvions intervenir immédiatement, modifier à loisir les mouvements. Cette technique est d'un usage si facile qu'en un après-midi nous avons pu tourner 130 prises d'un plan particulièrement difficile où Sil doit bondir, escalader la paroi d'une caverne. Désormais, vous pouvez agir en temps réel sur vos effets spéciaux, choisir le plan où votre monstre semble le plus convaincant. Cela revient à sélectionner au montage la scène où les comédiens sont au top.

En dehors de quelques maquillages classiques orchestrés par Steve Johnson, les effets spéciaux optiques de Boss Films **se taillent donc la part du lion dans *La Mutante* !**

Beaucoup de séquences du film intègrent les nouvelles techniques. Elles n'auraient pas été possibles sans les nouveaux logiciels. Je suis particulièrement satisfait de la séquence où Sil fait l'amour avec Arden/Alfred Molina. La caméra tourne autour du couple pour s'attarder sur le dos de Natasha Henstridge où poussent des aiguilles en forme de collerette. Il n'y aucun effet de montage pour casser le rythme de la séquence. Il nous suffit de prendre l'image désignée et d'y ajouter ce qu'on désire, de la déformer selon les nécessités du scénario. Dans le genre, vous avez aussi ce gamin nu dont un bras, puis une jambe, s'allonge. Une image étrange. À un gamin de trois ans, vous pouvez uniquement demander d'ouvrir la bouche. Limité comme répertoire. Quoi qu'il en soit, l'ordinateur nous a permis de lui donner l'expression de méchanceté recherchée. Nous lui avons même donné une langue de caméléon ! Incroyable que ce petit garçon se soit transformé en monstre horrible alors qu'il n'a pas levé le petit doigt ! Nous avons travaillé en parfaite complémentarité avec l'équipe de Steve Johnson. Il n'y a pas de compétition entre nous. Nous collaborons car certains effets spéciaux rendent mieux en maquillage, d'autres nécessitent de nouvelles images. L'emploi conjugué de nos deux techniques va dans le sens de la réussite de **La Mutante**.

Comment un réalisateur aussi novice dans les effets spéciaux que Roger Donaldson a-t-il surmonté le défi technique de *La Mutante* ?

La personnalité de Roger Donaldson aurait été un problème insurmontable voici deux ou trois ans sur un projet identique. Roger n'appartient pas à la race des réalisateurs qui planifient tout à l'avance, qui story-boardent la moindre séquence dans les moindres détails, qui anticipent sur tout. Avant même de donner le premier coup de manivelle, ces gens-là savent très exactement de quoi le film aura l'air. Et c'est justement ce type de cinéaste qui correspondait le mieux, jusqu'à aujourd'hui, aux projets bourrés d'effets spéciaux. Roger Donaldson, n'ayant jamais touché au genre, improvise énormément. Improviser avec les effets spéciaux relevait il y a peu de la folie. Grâce aux nouveaux logiciels, aux nouvelles techniques, Roger Donaldson a pu travailler comme avant. L'outil s'adapte désormais à l'homme et nous donne davantage d'autonomie, de liberté. On oublie l'écran bleu, tous les vieux problèmes techniques, les délais interminables.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Erwan SORIN**)



Les Power Rangers au grand complet : aussi colorés qu'une boîte de crayons !

POWER RANGERS

Ils sévissaient à la télévision, ils sévissent aujourd'hui sur grand écran, fidèles à eux-mêmes, prompts à prôner les valeurs du politiquement correct, l'hygiène morale et le respect des institutions. Quoi de neuf chez ces justiciers en collants fluorescents ? Rien, sinon le bénéfice du succès TV, à savoir des moyens colossaux qui permettent de repeindre quelques murs, de s'offrir quelques effets spéciaux autrement plus perfectionnés que des figurants suant sang et eau dans des combinaisons plissées aux articulations...

En 1992, le producteur de télévision Haim Saban voyage au Japon. À la télévision, il voit un épisode d'une série comme tant d'autres, *Zyu Rangers*, remplie de super-héros bondissants et de monstres désopilants. Rien qui ne se distingue d'***Ultraman*** et autre ***Bioman***. Pourtant, Haim Saban flaire la Corne d'Abondance. Il contacte la compagnie *Toei*, rachète les droits mondiaux de leur rejeton. Les pontes de *Toei* se félicitent d'avoir fourgué une camelote à priori invendable à l'étranger. Mais ce n'est pas *Toei* qui effectue la meilleure opération dans l'histoire. De retour aux États-Unis, Haim Saban engage une poignée de réalisateurs, monteurs et scénaristes. Ce qu'il leur demande est simple : garder toutes les séquences d'action, d'effets spéciaux, et occidentaliser le reste. Le reste, ce sont les images où les héros japonais montrent effectivement qu'ils sont japonais. Une présence synonyme de petite audience. Haim Saban contourne l'obstacle en les remplaçant, dès qu'ils cessent de s'activer contre des monstres, par des comédiens américains porteurs des mêmes costumes. Très très malin, mais pas très original puisque dans les années 50, des distributeurs yankees guère scrupuleux sur l'intégrité des œuvres avaient caviardé deux films d'Inoshiro Honda (**Half Human** et **Godzilla**) de scènes interprétées par des acteurs du cru. Pour parfaire son œuvre, Haim Saban demande à ce que les scènes principales et d'exposition se situent, à l'instar des sitcoms qui font des ravages commerciaux, dans la salle de détente d'un lycée ! Si, sous forme originelle, les ***Zyu Rangers*** n'auraient attiré que quelques têtes blondes, ils recueillent désormais sous leur nouveau nom, les *Mighty Morphy Power Rangers*, un succès sidérant sur la chaîne de la *20th Century Fox*, brassant des centaines de millions de dollars. Le «dégraissage» de Haim Saban se révèle étonnamment rentable. Quatorze millions de cassettes vendues, un milliard de dollars engrangé par les jouets et produits dérivés... Une véritable pompe à thunes, une pompe qu'il faut toutefois relancer. Et quoi de mieux qu'un vrai film de cinéma pour cela ? Conforté par le triomphe des **Tortues Ninja** (même Q.I., même public, même politique commerciale), Haim Saban ne tarde pas à donner le feu vert à **Power Rangers le Film**.

«*Nous avons ré-interprété les personnages, les décors et les costumes. Nous ne changeons pas la série, nous l'améliorons. Mais nous avons conservé tout ce que le public aime dans les Power Rangers*» rassure la productrice Suzanne Todd. Elle dit vrai. Ces Power Rangers-là ressemblent aux précédents, même si les comédiens de la première saison ont passé la main. Un changement mineur, mais le principe de leur sélection reste le même : cosmopolite. Des caucasiens en majorité, une Noire, une Asiatique... Et des combinaisons flashy qui feraient fureur dans une amicale de drag queens, conçues d'après les moulages en fibres de verre du corps des acteurs par le chevronné Joseph Porro (**Universal Soldier, Super Mario Bros, Stargate**). On ne se refuse rien. «*Nous voulions vraiment quelque chose d'encore plus unique que les vieux costumes. Nous les avons modifiés pour qu'ils ressemblent à des armures*» poursuit Suzanne Todd. Des fringues à rendre verts de jalousie les Zyu Rangers ! Il y a de quoi car les moyens investis, autour de 25 millions de dollars, rehaussent le niveau plastique des Power Rangers passablement à l'étroit sur leur minuscule plateau télé. «*Dans* ***Power Rangers le Film****, on transforme une petite production en une grande. Sinon, c'est la même chose ! Nous avons essayé d'élever tout ce qui a été fait dans la série. Tout est ici plus imposant, plus grand et plus impressionnant. La différence équivaut à celle entre le* **Batman** *télé des sixties et les films de Tim Burton*» avoue Bryan Spicer, un réalisateur formé à la télévision sur des séries comme **The Adventures of Brisco County Jr**. Il a malheureusement raison en ce qui concerne la présence de ces deux crétins de Bulk et Skull, les comparses «comiques». Que les amateurs

de plaisanteries stupides et de gros gaffeurs bénissent le film : ils sont bien là, s'attribuant même, au passage, le mérite des exploits des Power Rangers. Ceux-ci, citoyens et étudiants d'Angel Grove, protègent la planète des invasions extraterrestres. Ces six jeunes gens tiennent leurs fameux pouvoirs de Zordone, ancien chevalier de l'Ordre de Mélédane, une force de paix intergalactique. Les choses se gâtent lorsque des ouvriers découvrent sur un chantier un sarcophage d'origine inconnue. Malgré eux, ils libèrent Ivan Ooze, un méchant enfermé là depuis des millénaires. Immédiatement, celui-ci prend le contrôle de toutes les forces maléfiques avoisinantes, Lord Zedd, la mégère Rita Repulsa et quelques autres affreux. Son objectif : conquérir l'univers. Il commence par mettre Zordone hors d'état de lui nuire, prive les Power Rangers de leurs pouvoirs. Ceux-ci, pour les retrouver, partent pour la planète Caldron où une prêtresse-guerrière en mini-bikini, Dulcea, les initie au Ninjetti, un art martial qui leur confère une quasi-invincibilité. De retour sur le plancher des vaches, ils doivent empêcher qu'Ivan Ooze, grâce à une substance gluante, envoie tous les habitants hypnotisés d'Angel Grove dans un gigantesque puits. Détenteurs de nouveaux pouvoirs et d'autres Zords (tyranosaure, ptérodactyle, tigre à dents de sabre, mastodonte & cie), ils flanquent une raclée magistrale au despote cabotineur au terme d'une bataille à la ***Goldorak***, mais en live.

«Les effets spéciaux du film sont beaucoup plus sophistiqués que ceux de la série. Ils bénéficient des dernières innovations en animation par ordinateur. Quand le robot géant des Power Rangers se forme pièce après pièce, ce n'est pas un comédien dans une combinaison que vous avez au finish !» témoigne Bryan Spicer. Non, il s'agit de magnifiques images de synthèse, parfaitement fluides. Le clou de ces effets spéciaux : un titanesque scorpion

le film

chromé. Plus que dans les accoutrements, les gesticulations du méchant et la superficie des décors, la plus spectaculaire différence entre le film et la série se situe dans les séquences de baston spatiale et les maquillages d'une ménagerie aussi hétéroclite que bruyante.



Lord Zedd (Mark Ginther), l'emminence grise de Ooze.



Un membre à plumes des troupes de choc d'Ivan Ooze.



«La série a été montrée du doigt par de nombreuses associations de parents pour sa violence. J'ai donc fait en sorte que l'on ne trouve pas la moindre arme à feu dans le film. Les protagonistes se battent il est vrai, mais à la Jackie Chan, en bondissant très haut dans les airs, en effectuant d'incroyables pirouettes. Les arts martiaux décrits dans le film sont avant tout comiques et spectaculaires. J'ai évacué toute violence de l'histoire». Bryan Spicer veille au grain, à la santé morale des bambins et à la susceptibilité des parents. Les combats succèdent aux combats, tous plus fantaisistes les uns que les autres. En comparaison, **Les Tortues Ninja** c'est de l'ultra-violence, du gore ! Au rayon de la violence, Bryan Spicer ne prend cependant pas en compte les massues hérissées de pointes d'acier et autres instruments archaïques utilisés par quelques méchants. Allez le lui reprocher et les Power Rangers se battront à coup d'édredons ou de bananes dans leur prochaine aventure ! Cet homme-là tient décidément à ne pas se mettre à dos la moindre ligue parentale, la moins regardante des mamans. Pas de risque que les suppôts les plus intransigeants de la morale soient choqués par le comportement des adolescents des Power Rangers. Tommy, qui habite chez sa tante, est anti-drogue. Kimberly revendique le titre de cheftaine scout, de leader des majorettes, et pratique intensément la gymnastique. Le timide Rocky enseigne les arts martiaux aux petits enfants. Aisha ne «sort jamais avec les Rangers garçons» dixit le dossier de presse. Contre la violence, Adam prend son pied dans la méditation. Quant à l'intellectuel (!!!) Billy, il collectionne les A sur ses bulletins de note et ne dit jamais non à une bonne partie d'échecs. Tous, évidemment, sont beaux, polis, respectueux de leurs parents et des professeurs. Ils ne consomment pas la moindre goutte d'alcool, ne fument pas, ne forniquent pas, ne prononcent pas le moindre gros mot. Exemplaire, non ? Les Power Rangers ou le triomphe du «politiquement correct» dans le spectacle pour enfants ! Des gosses qui apprécient semble-t-il. *«Steven Spielberg m'a confié que **Power Rangers** était le film préféré de ses enfants cet été».* Un compliment que Bryan Spicer ne prend pas à la légère. *«J'ai voulu y développer un univers à la **Guerre des Étoiles** ou à la **Indiana Jones**, avec de l'action, de l'aventure et beaucoup d'humour».* Si la progéniture du réalisateur des **Aventuriers de l'Arche Perdue** aime, tout baigne. La cible est atteinte. Reste à savoir si Steven Spielberg émet le même jugement favorable à l'encontre de ces super-héros multicolores et tellement sauteurs qu'ils semblent montés sur ressorts !

Marc TOULLEC



Ivan Ooze (Paul Freeman) : un vilain d'opérette à la conquête de l'univers !

***Mighty Morphin Power Rangers : the Movie**, USA. 1995. Réal.: Bryan Spicer. Scén.: Arne Olsen d'après une histoire de John Kamps & Arne Olsen. Dir. Phot.: Paul Murphy. Mus.: Graeme Revell. Effets spéciaux digitaux : Rick Thorne, Rodney Montague & Jeff Pierce. Maquillages : Optic Nerve Studios, Studio Kite, Criswell Productions. Prod.: Haim Saban & Shuki Levy & Suzanne Levy pour Saban Entertainment & Toei Company. Int.: Karan Ashley, Johnny Yong Bosch, Jason David Frank, Amy Jo Johnson, David Yost, Paul Schrier, Paul Freeman, Jason Narvy... Dur.: 1 h 36. Dist.: UFD. Sortie nationale prévue le 18 octobre.*


actualité
cinéma
sortie le 25 octobre

MORTAL KOMBAT

À fond les manettes !

interview PAUL ANDERSON

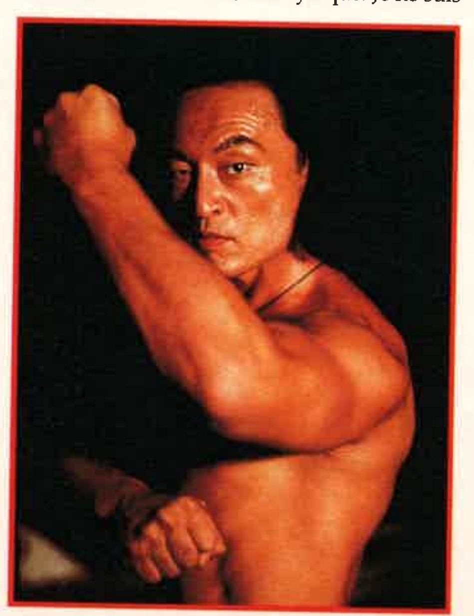
Très remarqué avec son premier film, SHOPPING, Paul Anderson se retrouve aux commandes de MORTAL KOMBAT, le premier long métrage adapté d'un jeu vidéo qui ne trahit pas ses origines. Une aubaine pour ce jeune Anglais d'à peine 30 ans qui passe des après-midi entières à essayer de terrasser Goro ou Shang Tsung dans les salles de jeux de son quartier. Paul Anderson a une vraie passion pour le jeu d'arcade. On la retrouve intacte dans l'adaptation cinéma qu'il en tire. Le succès éclatant de MORTAL KOMBAT laisse augurer une brillante carrière pour ce metteur en scène qui rêve de réaliser sa propre version de LA GUERRE DES ÉTOILES !



Un homme de goût : Paul Anderson aime VRAIMENT les jeux vidéo !

Votre premier film, *Shopping*, est une vision très réaliste de la dérive de jeunes adolescents dans la banlieue londonienne. Pas grand chose à voir avec le tournoi fatal de *Mortal Kombat*...

En fait, si les deux films sont évidemment très différents, ils concernent le même public, les jeunes, et surtout ils ont le même rythme. Pour moi, **Mortal Kombat** et **Shopping** sont deux films «rock'n roll». Non pas à cause de leur musique, mais parce qu'ils adoptent la même attitude. *New Line* a adoré **Shopping**. J'étais à Los Angeles pour la sortie du film quand Larry Kasanoff m'a appelé pour me proposer, tout simplement, de réaliser **Mortal Kombat**. Je crois que Kasanoff a pensé, en m'embauchant, que je pouvais entraîner le projet dans une direction que personne n'attendait. Cela dit, quand j'ai commencé à définir le look de **Mortal Kombat**, je tenais à tout prix à m'éloigner de tout ce que j'avais pu faire auparavant. Il ne fallait pas laisser une once de réalisme. La réalité n'avait tout simplement pas sa place dans un tel projet. **Shopping** avait un look glauque : les décors étaient sales, la photo d'une blancheur éclatante, le concept même de couleur était interdit... Je voulais m'éloigner de cela et faire quelque chose de plus baroque, de plus coloré. Avec John Leonetti, le directeur de la photo, nous avons parcouru une sorte de catalogue de teintes diverses, dans lequel nous avons choisi les mélanges les plus bizarres. En fait, je cherchais surtout à obtenir visuellement le contraire absolu de **Shopping**. D'autre part, si **Shopping** est une sorte de témoignage d'une situation réelle aujourd'hui en Grande-Bretagne, **Mortal Kombat** m'offrait l'opportunité de réaliser un film comme ceux qui m'excitaient vraiment quand j'étais gosse. Pour moi, **Mortal Kombat** est complètement imprégné de la culture **Star Wars**. Quand j'étais gamin, j'ai vu **La Guerre des Étoiles** des dizaines de fois. Avec mes copains de classe, on tenait de véritables débats pendant des mois dans la cour de récréation sur la trilogie : Combien de fois tu l'as vu toi ? Est-ce que tu as vu ce décor ? Quel est ton monstre préféré ? Ton personnage favori ?... Cela durait des heures. On s'autoproclamait spécialistes ès-**Star Wars** et la discussion prenait sans cesse de l'ampleur. Le moindre détail était analysé et on devenait de vrais pinailleurs ! Je voulais vraiment retrouver cet engouement. Personnellement, je considère que le cinéma d'action américain est en passe de devenir très sombre, très cynique. Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne chose. Ce qui a permis à **Star Wars** de devenir un tel phénomène, c'est en partie son innocence. Je voulais retrouver ce sens de l'innocence dans **Mortal Kombat**. **Star Wars** ouvrait les portes d'un nouvel univers devant nos yeux ébahis : on passait d'une planète fabuleuse à une autre, d'une station spatiale à de formidables combats sur fond de ciel étoilé... C'était merveilleux, et j'ai essayé de faire la même chose dans **Mortal Kombat**, où l'on voyage d'un beau décor en extérieur à une île mystérieuse pour finir dans plusieurs dimensions parallèles. D'autre part, les personnages de **Mortal Kombat** fonctionnent de la même manière que ceux de **Star Wars**. Johnny Cage est notre Han Solo, l'aventurier bagarreur et rigolo ; Liu Kang est Luke Skywalker, il doit affronter sa destinée ; Sonya Blade est notre Princesse Leïa et Shang Tsung notre Dark Vador.



Shang Tsung (Cary-Hiroyuki Tagawa) : un magicien surpuissant doublé d'un combattant hors-pair.

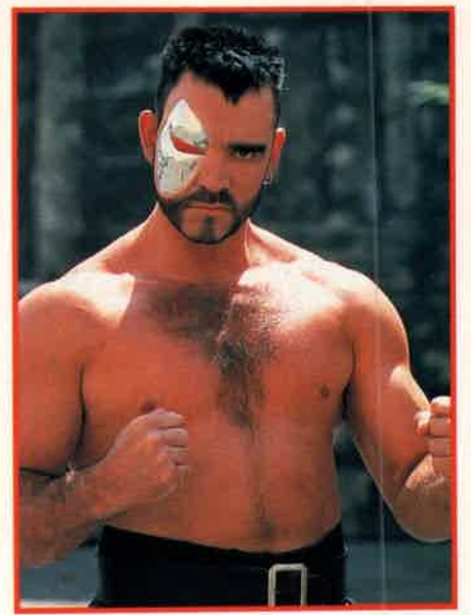
En ayant comme point de départ un jeu vidéo, cette recherche du «merveilleux» ne butait-elle pas sur certaines restrictions ?

Pas vraiment. En fait, on est parti d'un principe très simple : on a adapté de façon quasi-littérale l'histoire du jeu. C'est sans doute la raison pour laquelle le film connaît autant de succès aux États-Unis. Nous avions donc certes un point de départ, un univers imposé, mais cet univers nous laissait cependant une grande liberté d'imagination. **Mortal Kombat** le film se devait de respecter l'univers du jeu. Les autres films inspirés d'un jeu vidéo ont connu des échecs plus ou moins importants, souvent dus à un irrespect total à la base du projet. Jusque-là, les cinéastes prenaient les jeux vidéo de haut : ils se contentaient d'acheter les droits du titre - **Super Mario Bros**, **Streetfighter** ou encore **Double Dragon**, de pomper les noms des personnages, et de se débarrasser de tout le reste. Ils considéraient le jeu ■ ■ ■

■ ■ ■ comme stupide et voulaient imposer leur propre histoire. Une grosse erreur. Ceux qui font de ces jeux de tels succès aiment aussi leurs personnages et leur histoire. Si on essaie de leur imposer une histoire qui n'a rien à voir avec le jeu, ça ne peut pas marcher. C'est un peu comme si on achetait les droits d'un best-seller pour en extraire le titre et le nom des protagonistes, et qu'on balançait l'intrigue au panier pour en construire une autre à l'écran. Avec **Mortal Kombat**, nous avons vraiment essayé de rester fidèle à l'histoire et à l'esprit du jeu. Les gamins qui préfèrent Scorpion, Sub-Zero ou Goro retrouveront leur héros exactement comme dans la cartouche, notre job ayant simplement consisté à développer le personnage sans jamais le trahir. *Mortal Kombat*, le jeu, est doté d'une histoire formidable, sans doute la meilleure que l'on puisse trouver dans un jeu d'arcade aujourd'hui. En cela, nous étions dès le départ très chanceux.

Vous connaissiez le jeu ?

Oh oui ! J'ai un bureau dans Soho à Londres. Dans ce quartier, il y a une salle de jeux à tous les coins de rue. Autant vous dire que j'y traînais pas mal. Je passais des après-midis entières de «travail» à m'escrimer sur *Mortal Kombat* ! Les gamins adorent le jeu, son histoire. Ils connaissent les personnages par cœur et leur inventent à l'occasion un passé. Chaque gosse a sa propre idée de la façon dont les personnages se situent les uns par rapport aux autres. Ils s'engagent dans le jeu comme on rentrerait dans un bon livre ou un bon film. Dans la plupart des autres jeux vidéo, les personnages n'existent pas : ce ne sont que des images qui sautent, donnent des coups de pied, balancent des boules de feu... Un enfant a besoin de s'identifier à un personnage, et en jouant à *Mortal Kombat*, il peut réellement devenir Sub-Zero, si c'est son préféré, comme il deviendrait Indiana Jones en voyant **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**.



Kano (Trevor Goddard), un meurtrier redoutable recherché dans 35 pays.



Scorpion (Chris Casamassa), un soldat de Shang Tsung doté de pouvoirs surnaturels dévastateurs.

Autre particularité du jeu, les personnages ne sont pas dessinés, comme dans *Streetfighter* par exemple. Ce sont des acteurs filmés préalablement qui deviennent des combattants digitaux...

Absolument. D'ailleurs, la logique m'a poussé dans un premier temps à reprendre pour le film les acteurs qui avaient servi à la conception du jeu. Si Kano, par exemple, a déjà un visage familier de tous les joueurs, pourquoi ne pas utiliser le même acteur ? Seulement voilà, une fois digitalisé, le visage prend une forme complètement différente. De plus, les personnes employées pour le jeu sont toutes très petites. Je ne sais pas pourquoi, je ne sais même pas si c'était une décision consciente des concepteurs ou un

opinion

LE JEU DE LA MORT !

Après trois essais peu fructueux, on commençait à sérieusement douter des possibilités d'adaptation d'un jeu vidéo au cinéma. Le très mauvais **Super Mario Bros** a connu un bide retentissant. **Streetfighter** n'était qu'une grotesque «vandamerie» boursouflée et incohérente. Quant à **Double Dragon**, sa nullité lui interdit pour l'heure une sortie française. Heureusement, **Mortal Kombat** arrive à temps pour rassurer sur les capacités d'une telle entreprise. Les chiffres du box-office américain prouvent que le passage d'un divertissement d'arcade à l'écran peut susciter un engouement de la part du public. Il suffit juste que le film soit aussi excitant que le jeu. Le réalisateur Paul Anderson et son scénariste, Kevin Droney, l'ont parfaitement compris. À tel point qu'ils ont opté pour ce qu'attendaient depuis longtemps tous les maniaques du joypad : la (presque) non-adaptation. *Mortal Kombat*, le jeu, est une succession de combats entre plusieurs guerriers aux pouvoirs surhumains. **Mortal Kombat**, le film, use du même principe avec un scénario quasiment identique à celui qui sert de prétexte au déroulement du jeu.
Liu Kang, spécialiste des arts martiaux, est réveillé en sursaut par un cauchemar étrange. Dans son sommeil, il a vu son frère se faire massacrer par Shang Tsung, un sorcier aux pouvoirs terrifiants qui règne sur les terres d'Outremonde, contrée sinistre située dans une autre dimension. Bien entendu, le songe s'avère réalité. Liu rentre au pays bien décidé à venger son frangin, et tombe dans le piège tendu par le maléfique Shang. Celui-ci est depuis toujours l'organisateur du tournoi ultime, le Mortal Kombat, une rencontre entre les meilleurs combattants de tout l'univers, planètes, systèmes solaires et dimensions parallèles inclus. Depuis neuf générations, le protégé de Shang, le prince Goro, une créature gigantesque et monstrueuse dotée de quatre bras et d'une force herculéenne, remporte le tournoi en mettant en charpie ses adversaires. Si le géant triomphe une dixième fois, en battant les meilleurs combattants humains, la Terre serait alors remise aux mains de l'Empereur, le maître de Shang Tsung, qui y répandrait chaos et désolation. L'espoir de l'humanité repose sur Liu Kang, Johnny Cage, une vedette de cinéma d'action qui tient à prouver ses véritables capacités de guerrier, et Sonya Blade, leader d'un commando des forces spéciales de Hong Kong, attirée bien malgré elle dans ce tournoi. Les trois humains reçoivent l'aide appréciable de Rayden, Dieu du Tonnerre et des Éclairs et protecteur de notre bonne vieille planète bleue. Les forces sont en présence. En avant pour la baston !

Et ça n'arrête pas. Plus de treize combats dans un film qu'il est assez difficile de juger comme tel. Si on devait vraiment faire la part des choses et oublier le jeu d'origine, alors on se plaindrait du manque de présentation des personnages et de la pauvreté d'un scénario réduit au strict minimum. Mais voilà, **Mortal Kombat** n'est pas un film comme les autres. Pourquoi perdre du temps à introduire les protagonistes ou à approfondir l'intrigue alors que tout le monde a au moins une fois dans sa vie glissé une pièce dans une machine *Mortal Kombat*, que des dizaines de millions d'affolés de la manette connaissent mieux cette histoire que leur catéchisme ? Et puis, de toute façon, le temps manque. Il faut caser plus de treize longs combats en 1 h 30. Des affrontements menés à un rythme d'enfer sur fond de house music (une bonne idée), qui puisent leur inspiration visuelle directement dans les programmes du jeu. Ainsi, les combats bénéficient tous, sans exception, d'au moins un plan large où les adversaires sont face à face, comme sur le moniteur de la salle de jeu. Quant aux personnages surnaturels qu'il semblait impossible de montrer sur un écran, Goro, Sub-Zero, Scorpion, Reptile et compagnie, la réussite est totale. Surtout pour Goro. Une créature qui nous ramène au bon vieux temps des films de monstres des sixties. De plus, chaque décor de ces duels à mort est inspiré des arrière-plans du jeu (leur chorégraphie en est également très proche) et chaque acteur se bat comme son équivalent digital. Paul Anderson pousse même le vice jusqu'à faire dire plusieurs fois par Shang Tsung le fameux «Finish him !» qui résonne dans toutes les salles de jeux du monde et annonce la fin du face à face et la mort brutale du perdant. Plus qu'une adaptation, **Mortal Kombat** est donc une illustration, le prolongement direct d'un univers électronique. Un film ultra-jouissif qui a le mérite de ne jamais se prendre au sérieux et de laisser la place à un humour salvateur. Un peu comme le **Flash Gordon** du début des années 80. En restant fidèle au jeu, Anderson a trouvé le truc. Son **Mortal Kombat** annonce une flopée de films de ce genre. Les cinéphiles coincés s'en désolent. Personnellement, je trouve la perspective très excitante.

Didier ALLOUCH

USA. 1995. Réal.: Paul Anderson. Scén.: Kevin Droney. Dir. Phot.: John R. Leonetti. Mus.: George S. Clinton. SFX.: Alec Gillis & Tom Woodruff Jr. (création de Goro), Alison Savitch (effets visuels). Prod.: Lawrence Kasanoff pour New Line. Int.: Christophe Lambert, Robin Shou, Linden Ashby, Cary-Hiroyuki Tagawa, Bridgette Wilson, Talisa Soto... Dist.: Metropolitan. Dur.: 1 h 30. Sortie le 25 octobre 1995.

impératif technique. Le fait est que si j'avais embauché les combattants du jeu, on aurait pensé que **Mortal Kombat** était une version film d'action de **Blanche Neige et les Sept Nains** ! Nous avons donc passé beaucoup de temps pour le casting, pendant la pré-production. Ce n'était pas gênant puisque le film est bourré d'effets spéciaux et qu'il demandait par conséquent énormément de préparation. Je me suis donc renseigné sur les jeunes acteurs actuellement en vue aux États-Unis, et j'ai commencé les auditions. Au total, j'ai vu plusieurs centaines d'acteurs et d'actrices ! Mais le choix a été en définitive plutôt simple puisqu'il me fallait tenir compte du personnage d'origine. Physiquement, l'acteur ne devait pas en être trop éloigné. Par exemple, Rayden est un Blanc. Pas question donc d'embaucher Danny Glover ! Rayden devait être blanc, d'un certain âge et, comme il déclenche la foudre et le tonnerre, avoir un corps athlétique. Mais la chose la plus importante à mes yeux était de trouver de bons acteurs. Il est facile de dénicher de super-combattants, mais la plupart du temps, dès qu'ils ouvrent la bouche, c'est la catastrophe. Je voulais donc de bons acteurs, ressemblant un minimum aux personnages du jeu et capables de supporter un entraînement physique conséquent. On peut toujours entraîner un bon acteur à combattre, alors qu'il est beaucoup plus difficile d'apprendre à un bon combattant à jouer !



Lord Rayden (Christophe Lambert) : un Dieu qui sait faire parler la foudre !

La popularité du jeu a sans doute facilité votre tâche dans le sens où vous n'aviez pas à trop vous attarder sur la présentation des personnages...

C'est d'autant plus vrai que nous avons décidé d'inclure dans le film exclusivement les personnages les plus choisis par les joueurs. De toute façon, il n'était pas possible d'en mettre davantage, alors autant prendre les plus populaires. On mesure la popularité de personnages comme Johnny Cage, Liu Kang ou Sub-Zero en voyant le film devant un public de gosses. Dès que leur combattant préféré apparaît à l'écran, on entend des hurlements. La première fois qu'on a projeté **Mortal Kombat** devant un public, il était constitué de 500 gamins californiens. Quand Christophe Lambert apparaît pour la première fois à l'écran, en Lord Rayden et avec son large chapeau qui lui cache le visage, les enfants ont hurlé «Rayden ! Rayden !». Et quand Lambert enlève son chapeau et que les gosses le reconnaissent, ils se sont tous mis à crier «Highlander ! Highlander !». J'adore voir des films à Los Angeles ou à New York. Ce sont les deux villes américaines où le public participe le plus au film. Je suis heureux quand j'entends les gamins donner des conseils au héros - «Bats-toi comme ça !», «Envoie-lui un coup de pied !», ou hurler de joie quand le méchant se fait avoir. Il se passe la même chose dans une salle de jeux. Deux enfants s'affrontent, et autour d'eux une douzaine de gamins regardent la partie en donnant des conseils, en s'exclamant. Nous avons conçu les combats du film pour provoquer les mêmes réactions. Je suis très content des combats. La caméra s'immisce dans la baston, et en même temps, nous avons toujours fait attention de nous éloigner de l'action, de choisir des angles identiques au jeu, de respecter le cadre, le but étant de retrouver le look du jeu et de familiariser l'amateur au format cinéma.



Liu Kang (Robin Shou) affronte son premier adversaire, le redoutable Yahik Noa.

En fait, les treize combats du film sont tous différents les uns des autres...

Oui, il fallait éviter les répétitions. Avec John Leonetti et Pat Johnson, le chorégraphe des combats, nous avons beaucoup revu **Raging Bull**, où Martin Scorsese filme chaque affrontement de façon complètement différente : une fois, il adopte le point de vue de Jake La Motta, une autre celui de son adversaire ; une fois, on est sur le ring, une autre en dehors. Scorsese a même fait construire des rings spéciaux pour obtenir des effets de perspective. Dans le film, à chaque combat de Jake, le feeling est différent. C'était le but que nous nous étions fixé avec **Mortal Kombat**, où en plus des partis pris visuels, certains combats sont humoristiques, d'autres très violents...

Le combat entre Goro et Rayden est particulièrement drôle...

C'est une de mes scènes préférées. L'effet comique, qu'on va bien se garder de révéler, est renforcé par la grimace que fait Goro. Goro est une des créatures en animatronique les plus complexes jamais conçues : tout est animé, même les yeux. C'est assez incroyable. Goro utilise également quelques effets digitaux pour certains mouvements du visage et la coordination des lèvres avec les dialogues. Il y a aussi le final du combat entre Goro et Cage où il est entièrement en images de synthèse. Beaucoup d'effets spéciaux du film générés par ordinateur sont une démonstration des meilleures techniques disponibles en ce moment. Dans le passé, on installait les éléments composés de façon digitale dans un décor réel, ce qui donnait environ 20% de digital pour l'ensemble du plan. Dans **Mortal Kombat**, on a inversé le processus : certains plans utilisent 95% d'effets digitaux. Des décors entiers, comme la tour sombre de l'Empereur, sont traités en CGI (*Computer Graphic Image, NDLR*). C'est quelque chose qui n'avait encore jamais été fait jusque-là !

Reptile est-il également une créature entièrement générée par ordinateur ?

Tout à fait. Nous sommes partis de la statue que l'on voit dans le jardin au début du film. Cette statue a été scannée dans l'ordinateur. Les informaticiens avaient ainsi un modèle tridimentionnel qu'ils ont animé selon le même principe que les dinosaures de **Jurassic Park**. Dans le jeu, Reptile est l'espion de Shang, il a le pouvoir de se cacher partout. On a essayé de donner l'impression qu'il peut se fondre dans le décor s'il reste complètement immobile, qu'il n'est visible que s'il bouge, comme un caméléon. On ne voit donc que de faibles distorsions du décor. Une fois que cela est admis, on a la sensation que Reptile peut être n'importe où. On a d'ailleurs délibérément filmé des mouvements dans le décor pour des scènes où Reptile n'était pas présent, afin de renforcer le sentiment d'insécurité. Notre plus grande inquiétude pour le face à face entre Liu et Reptile était que l'image digitale et l'image réelle ne se marient pas bien. Du coup, on a utilisé quelques petits truc. On peut voir par exemple des morceaux de pierres tomber du mur quand Liu en arrache Reptile, ou ses muscles gonfler sous la pression des coups. Pour y arriver, on a construit un sac de la taille et du volume de Reptile avec lequel Liu fait mine de se battre. Ensuite, le sac est remplacé ■ ■ ■

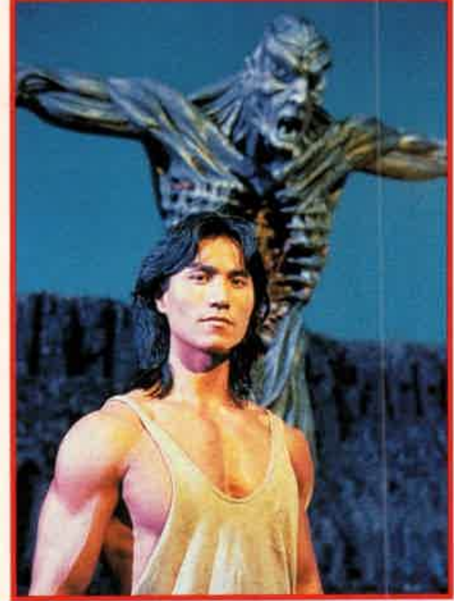
■ ■ ■ digitalement par l'image synthétique de Reptile. Le plus embêtant dans l'affaire, c'est que je suis sûr que 99 % des spectateurs ne remarqueront même pas les quelques graviers qui se détachent du mur et qui nous ont donné tant de mal. Mais, de façon subliminale, ce genre de détail est primordial.

Avez-vous eu l'intention d'utiliser tous les coups spéciaux du jeu ?

On en a utilisé autant que possible. Mais on a laissé tomber les trucs trop improbables. Par exemple, Liu Kang se transforme dans le jeu en dragon et arrache la tête de ses adversaires. À mon sens, les seuls qui pouvaient être affublés de pouvoirs surnaturels sont ceux qui, comme Sub-Zero ou Scorpion, ne sont pas des humains. Mais ces derniers se doivent d'être comme nous, de réaliser des coups au moins crédibles. Johnny Cage utilise donc son «shadow kick» et Liu son «bycicle kick», qui sont extrêmement difficiles à faire mais pas impossibles. Quand Liu fait son «bycicle kick» et arrache Reptile du mur, les gosses reconnaissent le coup, mais Liu ne reste pas assez longtemps dans les airs pour que l'effet paraisse impossible et déconcerte ceux qui ne connaissent pas le jeu. C'est un peu comme dans les films de John Woo quand Chow Yun Fat reste une minute en l'air en déchargeant son flingue sur les méchants. C'est impossible, tout le monde le sait bien, mais c'est tellement beau, mis en scène avec une telle précision et une telle dextérité, que tout le monde y croit sans se poser la moindre question. John Woo est absolument génial. À mon tout petit niveau, j'ai essayé d'en faire autant avec les affrontements de **Mortal Kombat**, où les gars peuvent donner six coups de pieds en apesanteur !

L'un des aspects les plus surprenants du film est son humour...

Une grosse partie de cet humour n'était pas prévue au départ. Il est en fait né sur le plateau, où les comédiens improvisaient souvent des dialogues qui étaient naturellement drôles. Je me suis aperçu au fur et à mesure du tournage que cela collait parfaitement au film, et j'ai gardé dans le montage final nombre de ces réparties. Par exemple, le rôle de Rayden a été écrit de façon très sérieuse, tellement que le personnage en devenait peu crédible. Dès qu'on lui a ajouté un sens de l'humour, Rayden a pris une autre dimension : il peut se lancer dans des discours très sentencieux, puis s'en moquer d'un jeu de mot ou d'un rire cynique. Christophe Lambert a fait de Rayden un personnage merveilleux. Quand on demande aux gosses quel est leur personnage préféré du film, Rayden arrive dans les tout premiers.



Liu Kang devant ce qui reste d'un participant au Mortal Kombat !

D'où vous est venue l'idée d'utiliser de la house music sur les séquences de combats ?

C'est une extension directe de ce que j'ai fait sur **Shopping**. Comme je l'ai dit plus haut, pour moi les deux films sont «rock'n roll». Je m'explique : le but pour **Shopping** et **Mortal Kombat** était de prendre de la musique en phase avec ce que les jeunes écoutent. Même si la musique des deux films est très différente, le principe reste le même. Je suis très heureux de la musique de **Mortal Kombat**, je crois qu'elle donne un rythme jamais vu aux combats. Traditionnellement, on termine un film et, ensuite, le producteur acquiert les droits d'un ou deux tubes de Phil Collins et les place à la va-vite dans la bande-son. Ma vision est complètement différente de ces recettes pré-digérées. J'essaie d'obtenir la musique le plus tôt possible, et de la monter en même temps que le film. C'est le meilleur moyen pour faire marcher les deux à l'unisson et renforcer l'impact des images par la bande-son.

Le jeu est surtout réputé pour être monstrueusement gore, un aspect qu'on ne retrouve pas dans le film...

Le public de **Mortal Kombat** est jeune. Beaucoup de gosses iront voir le film, je ne pouvais donc pas dépasser certaines limites. En gardant les effets sanglants du jeu, j'aurais peut-être gagné de l'audience d'un côté, mais j'en aurais perdu bien davantage de l'autre. Dans le jeu vidéo, le gore sert surtout à renforcer l'impact des coups. Sur un écran animé, le seul moyen de faire admettre qu'un coup fait mal, c'est de montrer un maximum de sang. Au cinéma, l'impact peut être montré autrement, par un mouvement superbe et inédit, par un effet sonore ou un truc d'acteur. Le coup «fatal» sur Goro fait mal à tout le monde. Il suffit d'entendre les cris dans la salle pour s'en convaincre. Et cela n'a rien de sanglant.

Quel est selon vous l'avenir des films inspirés de jeux vidéo ?

Prometteur. Les jeux vidéo font aujourd'hui complètement partie de la culture populaire et auront donc leur place sur les écrans. Les jeux peuvent constituer d'aussi bonnes sources de films que les livres. Peut-être même meilleures puisque leur conception tient déjà compte d'un facteur visuel. Maintenant, le succès, ou l'échec, de ces films dépendra uniquement de la façon dont ils sont conçus. Pendant la production de **Mortal Kombat**, on s'est beaucoup demandé pourquoi les autres films inspirés de jeux n'avaient pas marché. Certains de ces films étaient de mauvaises idées dès le départ, **Super Mario Bros** particulièrement. **Mortal Kombat**, avant d'être un film-jeu est un film de genre. Les films de baston existent depuis toujours. **Super Mario** est un film sur des plombiers. Et, que je sache, les films de plombiers n'ont jamais vraiment remporté de gros succès en salle. Dans les drogueries, je ne dis pas, mais au cinéma, bon... Quant à **Streetfighter**, je crois surtout que c'est un mauvais film, dont l'échec n'a rien à voir avec le jeu vidéo qui est excellent. Je suis certain qu'on verra d'autres films adaptés de jeux vidéo. Je crois qu'un **Doom** est en préparation, ainsi qu'un **Myst** d'après le CD-Rom. Je crois aussi qu'il y aura... un **Mortal Kombat 2** ! J'étais dans les bureaux de *New Line* le lundi d'après la sortie. Le premier week-end du film a été excellent en terme de recette : 23 millions de dollars, le deuxième meilleur score d'un film sorti au mois d'août en Amérique, juste derrière **Le Fugitif**. Les gens du studio étaient aux anges. Ils me tapaient sur l'épaule, me parlaient déjà d'une suite, que le dénouement très ouvert du film laisse présager. Avec la sortie du jeu *Mortal Kombat 3*, qui se déroule sur la Terre envahie par l'Empereur, complètement dévastée, on pourrait faire un film fabuleux. Tout le monde venait donc me voir pour les félicitations d'usage et pour me pousser à m'engager dans la séquelle. Mais après avoir passé un an et demi sur ce film, je me vois mal m'y remettre tout de suite. J'ai envie d'autre chose. En tout cas, une chose est sûre : Hollywood est tellement prévisible qu'avec le succès de **Mortal Kombat**, on va voir de plus en plus de patrons de studios en costard-cravate dans les salles de jeux, se demandant si on pourrait faire un bon film avec cette grosse boule jaune avalant des points blancs !



L'un des treize affrontements du film : une arène marquée du sceau du Mortal Kombat.

Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH**

Goro, une créature en animatronique conçue par les duettistes Alec Gillis et Tom Woodruff.

Le spécialiste de la mandale réfrigérante Sub-Zero (François Petit, au centre) se prépare au combat...



Ghost in the Machine

Interview BRAD SILBERLING

À 30 ans, Brad Silberling est déjà un vétéran de la télévision, un réalisateur à qui des séries de prestige comme La Loi de Los Angeles et New York Police Blues doivent beaucoup. Un palmarès éloquent côté flics. Côté comédie, la série inédite Brooklyn Bridge titille la curiosité de Steven Spielberg. Un coup de fil, quelques réunions, une vision commune, et le voilà gérant de maison hantée. Un rêve devenu réalité et une collaboration idyllique avec le Grand Homme, une entente qui se poursuit aujourd'hui avec la production de BODY LANGUAGE, comédie romantique dont l'héroïne est une hôtesse rondelette d'un réseau de téléphone rose tombant amoureuse de la voix d'un de ses clients...


Kat Harvey (Christina Ricci), une adolescente aux portes de l'au-delà...


Les trois oncles (Bouffi, Crado et Teigneux) : des farceurs doués d'une imagination aussi cruelle que débordante.

On présume que si vous vous êtes retrouvé aux commandes d'un film comme *Casper*, c'est parce que, étant enfant, vous étiez un adorateur du «gentil petit fantôme»...

Gosse, je connaissais Casper sous forme de dessin animé pour la télévision. Honnêtement, il ne m'a jamais particulièrement frappé. Pour un gamin de douze/treize ans, Casper se montrait trop mièvre, trop gentil. Il manquait surtout de virilité, une qualité que l'on attend des héros. Les dessins animés de Tex Avery me motivaient davantage. À l'époque, je rêvais d'être le loup déjanté qui siffle les femmes. J'étais un vrai petit diable et Casper était vraiment naïf, trop bon. Si je suis arrivé sur le projet, c'est uniquement parce que Steven Spielberg me l'a demandé. De moi-même, je n'aurais jamais frappé à la porte de la production. J'étais d'autant plus intrigué par le film que Spielberg cherchait à donner un nouveau visage à Casper, un aspect qui allait dans le sens de ma sensibilité. Il voulait abandonner cette tendance molle et candide. C'est justement pour en limiter les effets que nous avons imaginé ces trois fantômes potaches, farceurs et iconoclastes. Pour les créer, nous nous sommes naturellement référé au loup de Tex Avery ! Nous reprochions aussi au dessin animé originel de tomber dans des péripéties répétitives. En fait, nous avons gardé l'image de Casper pour tout remodeler autour de lui.

Puisque *Casper* est votre premier long métrage, avez-vous plus particulièrement subi l'influence de votre célèbre producteur, Steven Spielberg ?

Tout à fait. Je me suis surtout inspiré des films de Steven Spielberg et George Lucas. Pas de **Howard the Duck** cependant. Je pense qu'il s'agit là de la pire de leurs productions. Vous ne croyez pas une seconde à ce type dans un déguisement de canard. N'importe quoi ! Il fallait contourner ce piège pour réussir **Casper** ! Au niveau de l'émotion, je voulais parvenir à une sorte de combinaison explosive de **Gremlins** et **E.T.** Quant au choc visuel, il m'importait surtout d'emprunter la voie de **Jurassic Park**. Je tenais impérativement à des fantômes plus vrais que nature. Je ne voulais pas que l'on puisse douter de leur existence dans le cadre du film.


Caspet & Kat : une ghost story qui tourne à la love story !

Plus que tout autre film, *Casper* nécessite des efforts très particuliers de votre part et de celle des acteurs. Filmer du vide, donner la réplique à des fantômes absents du cadre, et ceci pendant plusieurs semaines, ne doit pas être facile...

Un vrai cauchemar. Nous avons tourné cinq mois durant avec les comédiens. Cinq mois de travail très étrange qui ont demandé chez eux une concentration phénoménale. Je me devais d'obtenir de mes interprètes une confiance aveugle. Plus que tous les autres, Christina Ricci s'est immédiatement adaptée à la situation. La séquence du petit déjeuner des trois fantômes est l'une des premières séquences que nous avons tournées. Si Bill Pullman a perdu le nord pendant quelques jours, Christina, quant à elle, est immédiatement rentrée dans le jeu en imaginant des partenaires alors fictifs. Elle ne s'est posée aucune question. Christina Ricci est une adolescente cérébrale. Dialoguer avec des personnages invisibles ne lui a posé aucun problème car, en quelques heures, elle a plongé dans son monde intérieur, faisant abstraction du

opinion

FANTOMES, SWEET HOME

Producteur, Steven Spielberg joue les valeurs sûres et va au devant du succès. L'opération **Les Flintstones**, porter un dessin animé télé familial au cinéma, il la renouvelle avec **Casper**. Casper, ce gentil petit fantôme né au milieu des années 40 sous les crayons de Joe Oriolo dans un livre pour enfants, puis passé à la postérité sous forme de comics et de cartoon télé dont Spielberg garde la profonde nostalgie. Pas évident de faire de Casper le héros d'un film live. Il y a quelques années encore, avant **Jurassic Park**, il aurait été soit une marionnette à la **SOS Fantômes**, soit un toon à la **Roger Rabbit**. Des options techniquement peu satisfaisantes en regard des performances actuelles, des nouveaux logiciels en images de synthèse. Ces ordinateurs donnent vie à Casper. Une existence translucide, en deux dimensions, tout en rondeurs, en regards expressifs. Sous l'impulsion d'*Industrial Light and Magic*, Casper vit comme jamais il n'a vécu, malléable au point de se transformer en oreiller mœlleux. Un miracle technique. Il s'intègre si bien dans le cadre que les comédiens semblent réellement lui parler, le côtoyer, débarrassé de ce décalage, de cette différence de pigmentation dans les images qui nuisent souvent aux effets spéciaux, y compris les plus sophistiqués. Une voix en parfaite synchronisation avec les mouvements de la bouche. Des effets spéciaux réussis au-delà de toute espérance, mis au service d'une jolie histoire. Celle de Kat Harvey et de son père James, psy pour fantômes depuis le décès de sa femme. Nomade au grand désespoir de sa fille, James Harvey répond à l'invitation de l'odieuse Carrigan Crittenden, héritière du manoir Whipstaff dont elle souhaite s'approprier le trésor. Encore faut-il pour cela que les fantômes déguerpissent des murs ! Si Casper n'abuse pas de sa condition, ses trois oncles (Bouffi, Crado et Teigneux), inlassables et cruels chahuteurs, découragent les initiatives des exorcistes et chasseurs d'ectoplasmes, le Dan Aykroyd de **SOS Fantômes** dans le lot. Après des présentations quelque peu tumultueuses, les fantômes et les nouveaux locataires se prennent d'affection les uns pour les autres. Mais la machiavélique Carrigan Crittenden et son fidèle Dibs rôdent toujours...

Si l'on exclut un final lacrymal qui marie **Cendrillon** à **La Boum**, **Casper** constitue une réussite qui doit beaucoup au trio turbulent des tontons farceurs, source inépuisable de gags cartoonesques et d'effets spéciaux loufoques. Mené avec entrain, flatteur pour l'œil (le manoir Whipstaff perché sur la falaise est une merveille de bric-à-brac rococo), drôle et rarement niais, **Casper** doit également beaucoup à la conviction de Christina Ricci, ex-Mercredi Addams, grande comédienne en devenir. Cerise sur le gâteau : Mel Gibson et Clint Eastwood sont aussi de la fête pour des apparitions aussi saugrenues que désopilantes.

M.T.

USA. 1994. Réal.: Brad Silberling. Scén.: Sherri Stoner & Deanna Oliver. Dir. Phot.: Dean Cundey. Mus.: James Horner. Effets spéciaux : Dennis Muren pour Industrial Light and Magic. Prod.: Colin Wilson pour Amblin Entertainment/Universal Pictures & The Harvey Entertainment Company. Int.: Christina Ricci, Bill Pullman, Cathy Moriarty, Eric Idle, Garette Ratliff Henson et la voix de Malachi Person pour la version originale. Dur.: 1 h 40. Dist.: UIP Sortie nationale prévue le 5 octobre 1995.



James Harvey (Bill Pullman) et deux tontons farceurs : quand les bourreaux deviennent des anges gardiens...

tumulte d'un tournage, des mouvements de caméra, des techniciens qui vont et viennent, de la prise de son... À 16 ans, elle possède une incroyable présence d'esprit et une maturité comparables à une femme de 25-30 ans. Elle sera très prochainement une comédienne de la stature de Michelle Pfeiffer !

Comment avez-vous abordé les effets spéciaux de *Casper* ? En néophyte ou en spécialiste chevronné ?

Les effets spéciaux ont constitué pour moi un sacré défi car, dans ce domaine, je n'avais aucune expérience. Devant un ordinateur, en compagnie des petits génies d'*Industrial Light and Magic*, j'avais donc à diriger un objet, un être inanimé. C'est exactement comme actionner une marionnette, un automate qui ne fait rien tant que vous ne lui faites rien faire. Sur **Casper**, le défi consistait à rendre les fantômes naturels, fluides, vivants. Ce travail joue essentiellement sur les émotions transmises par les voix préalablement enregistrées et sur des aspects très spécifiques de l'animation infographique. Si Casper et ses oncles n'avaient pas gagné leur crédibilité en quelques secondes, le film aurait lamentablement échoué. **Casper** aurait été un autre **Howard the Duck**. Présents à l'écran pendant quarante minutes, les fantômes ont nécessité 350 plans contre 52 moins complexes pour **Jurassic Park**.

N'est-ce pas tentant d'accentuer les éléments un peu morbides, embryonnaires dans le scénario de *Casper*, et de toucher par conséquent un public plus adulte ?

Une tentation qui a valu à Alex Proyas, le réalisateur de **The Crow**, d'être renvoyé du film ! Il s'acheminait dans une direction trop pessimiste, trop sombre, à une époque où Steven Spielberg ne savait pas très bien quelle tonalité donner à **Casper**. C'est évidemment tentant d'aller dans ce sens et, dans le final, il est impossible de ne pas évoquer la mort, l'au-delà, les parents disparus, la peine endurée... Pas question de trop forcer le trait car **Casper** s'adresse tout de même à un public essentiellement composé d'enfants. Mais le film ne se voile pas la face pour autant. Kat Harvey se pose des questions sur la mort de sa mère, sur la présence de Casper et des oncles, sur le processus même de la mort... Nous aurions facilement pu l'éviter, édulcorer le propos. Je suis assez satisfait d'avoir pu préserver cette facette plus adulte sans pour autant traumatiser les enfants.

Autant que la présence de Christina Ricci, la maison hantée que vous décrivez renvoie directement à *La Famille Addams* !

Elles sont très différentes si vous les observez dans les détails ! Le manoir de **La Famille Addams** est très classique au niveau architecture, plein de lignes droites, d'angles marqués en parfaite communion avec le côté froid, sérieux de ses locataires. Nos fantômes étant des farceurs, nous devions refléter leur personnalité à travers des décors plus fantaisistes. Whipstaff regorge donc de courbes, de recoins, de spirales, de bibelots... C'est un endroit tordu et amusant. Rien à voir avec la sinistre maison de la famille Addams ! Nous nous sommes considérablement inspirés des travaux de l'architecte espagnol Antonio Gaudi.

Il y a un je ne sais quoi qui rapproche *Casper* de *L'Aventure de Madame Muir* que Joseph Mankiewicz tourna en 1947. En êtes-vous conscient ?

Drôle que vous fassiez ce rapprochement. Il y a deux mois, mon agent m'a présenté le scénario du remake de **L'Aventure de Madame Muir**, qui m'a fait beaucoup rire ! Sean Connery interprètera le fantôme et produira le film. Oui, je pense qu'il y a des similitudes dans les rapports entre les personnages mortels et surnaturels de **Casper** et **L'Aventure de Madame Muir**.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC & **Emmanuel ITIER**
(Traduction : **Erwan SORIN**)



Tonitruants, voraces, bruyants, blagueurs : un trio de fantômes guère discrets !

actualité télévision

aux frontières RÉEL

L'HOMME QUI EN SAVAIT TROP

Interview

CHRIS CARTER

Les séries TV propres à déchaîner les enthousiasmes se font rares par les temps qui courent. AUX FRONTIÈRES DU RÉEL appartient à cette race en voie de disparition. AUX FRONTIÈRES DU RÉEL, c'est enquête dans l'impossible, deux Sherlock Holmes dans la quatrième dimension, le FBI aux trousses de créatures surnaturelles... Véritable «Brigade des Maléfices», les agents Dana Scully et Fox Mulder traquent l'irrationnel là où les cartésiens perdent pied, débusquent le fantastique dans des dossiers que la police préfère abandonner à la poussière des archives.

À qui le mérite de la constitution de ce duo de flics ne répondant pas aux clichés en vigueur à Miami ? À Chris Carter. Un inconnu farouchement indépendant et à la trajectoire pour le moins tortueuse. Journaliste, il se spécialise dans le surf treize ans durant, dont cinq comme rédacteur en chef du magazine «Surfer». Des vagues du pacifique à Walt Disney, il n'y a même pas un bras de mer. Et voilà Chris Carter, après un petit séjour chez le producteur Jeffrey Katzenberg, au service de l'Oncle Walt, produisant, écrivant des programmes aussi familiaux que RAGS TO RICHES, BRAND NEW LIFE... Rien qui ne mérite de rester dans les annales.

Et, en 1992, vient à Chris Carter l'idée de sa carrière, THE X-FILES, alias AUX FRONTIÈRES DU RÉEL, le premier grand phénomène de la série TV depuis TWIN PEAKS. Un concept pas si novateur (le vieux feuilleton français LA BRIGADE DES MALÉFICES remontant au milieu des seventies part du même principe) mais dont Carter exploite à merveille un potentiel aussi riche que le Koweit l'est en pétrole. Pour la diffusion de la deuxième saison sur M6, le producteur-scénariste et parfois réalisateur d'AUX FRONTIÈRES DU RÉEL s'explique...

***Aux Frontières du Réel* n'a pas grand chose à voir avec vos expériences précédentes en matière de télévision...**

Pas vraiment, non. Avant de créer ***Aux Frontières du Réel***, j'ai travaillé pendant sept ans comme scénariste et producteur sur des séries familiales pour *Disney* et *NBC*. Durant cette période, j'avais constamment en tête l'idée d'une série traitant du surnaturel. Enfant, j'adorais ***Kolchack : The Night Stalker***, une série où un journaliste enquête sur des phénomènes paranormaux, et il m'aura fallu attendre 25 ans pour pouvoir plancher sur un projet se rapprochant de cette série. Je voulais cependant qu'***Aux Frontières du Réel*** dure plus longtemps que les 18 épisodes de ***Kolchack***, et dans ce but, il ne fallait pas répéter les erreurs du passé. Pour ***Kolchak***, chaque semaine voyait l'arrivée d'un nouveau monstre, et on comprend que la source s'est rapidement tarie. De plus, le personnage du journaliste, un solitaire désirant persuader un monde incrédule, n'était pas assez approfondi. J'ai donc trouvé l'idée de mettre en scène des agents du FBI qui enquêtent sur des affaires ayant toutes une base véridique, aussi infime soit-elle, et mettant chacune en cause un phénomène inexpliqué.

Il est parfois dur de croire que les affaires sur lesquelles enquêtent Mulder et Scully ont un fond de vérité !

Cela est né d'une confusion. On a cru que j'avais déclaré que les «affaires non classées» étaient toutes réelles. En fait, seul le premier épisode, **Nous ne Sommes pas Seuls**, s'inspire de «faits réels», d'enlèvements d'humains par des aliens, qui font sensation dans les revues d'ufologie. Mais pour la suite, disons que chaque histoire est issue à 99 % de notre imagination. Pour le 1% restant...

Comment se déroule exactement l'écriture d'un épisode ?

Il est assez difficile d'être précis, chaque épisode ayant sa propre histoire. Généralement, un scénariste, parfois moi-même, propose une idée au groupe de travail. Si elle est bonne et qu'elle plaît à tout le monde, on s'assoit devant trois tableaux représentant les trois sommets dramatiques de l'épisode, et contituant une base de travail pour élaborer étape par étape le script. Mais le véritable point de départ de chaque épisode est toujours une image bizarre, ou un fait scientifique, ou encore une phobie personnelle.. Cela peut venir de n'importe où. Par exemple, pour le dernier épisode de la première saison, **Les Hybrides**, l'image des corps extraterrestres dans les réservoirs transparents vient d'une expérience agricole que j'ai vue à la télévision : une vache en lévitation dans un énorme bocal, un peu comme un poisson dans un aquarium. J'avais déjà une idée du scénario et cette image m'a permis de le développer. On imagine des choses étranges, et parfois on trouve des correspondances dans le monde réel qui permettent à l'histoire de prendre forme.



Mulder (David Duchovny) et Scully (Gillian Anderson) : une brigade des maléfices à eux deux !

La série est également truffée de références au fantastique, non ?

C'est exact, même si on essaie justement de ne pas trop être référentiel. ***Aux Frontières du Réel*** n'est pas vraiment une série fantastique, ni de SF, ni d'horreur, et n'appartient pas vraiment non plus au thriller. En fait, c'est tout cela en même temps. Chaque histoire exige un certain style de mise en scène. Lorsque vous pensez déceler un hommage ■■■


du
L

Tous les Épisodes de la Deuxième Saison

1 - LITTLE GREEN MEN (Les Petits Hommes Verts)

Réal. : David Nutter. Scén.: Glen Morgan & James Wong.

Le bureau des «affaires non classées» est officiellement fermé, et Mulder et Scully sont mutés à des postes peu passionnants. Mais Mulder ne perd pas la foi. Quand il entend parler d'une manifestation extraterrestre à Porto Rico, il part enquêter avant même que le bureau ne donne son avis. Scully l'aide à échapper à la colère de ses supérieurs et se lance à sa recherche...

Chris Carter : *«Dans cet épisode, on réalise que Mulder n'abandonnera jamais sa quête même si on lui a enlevé les «affaires non classées». On assiste également à une nouvelle version de l'enlèvement de sa sœur* (Dans un épisode de la première saison, un flash-back détaillait un point de vue complètement différent, NDLR). *Cette nouvelle vision, je l'explique par le fait que Mulder n'a plus de souvenir précis du kidnapping. Il ne s'en est souvenu que lors de séances d'hypnose régressive. Du coup, sa mémoire de l'événement peut évoluer».*



2 - THE HOST (L'Hôte)

Réal.: Daniel Sackheim. Scén.: Chris Carter.

Plusieurs hommes sont retrouvés morts, une étrange morsure sur le corps, dans le New Jersey. Présent sur les lieux pour l'enquête, Mulder découvre une créature issue d'une mutation génétique qui sévit dans les égoûts de Newark.

«Le premier épisode avec un vrai monstre. J'ai toujours hésité à montrer une créature ou un extraterrestre. Nous avons pensé que le début de la saison était le moment approprié pour tenter le coup. Ça a tellement bien marché qu'on n'a pas hésité à recommencer».

3 - BLOOD (Mauvais Sang)

Réal.: David Nutter. Scén.: Darin Morgan, Glen Morgan & James Wong.

Les citoyens d'une petite ville de Virginie deviennent subitement violents et dangereux. Mulder ne croit pas à une simple coïncidence, d'autant plus que tous les habitants déclarent avoir reçu des messages écrits sur leur meuble les incitant à tuer.

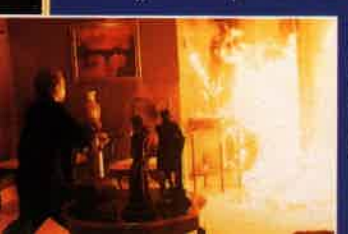
«Une conspiration gouvernementale pour conduire des tests secrets sur la paranoïa et la peur dans une petite cité. Exactement le genre d'histoire que j'affectionne !».

4 - SLEEPLESS (Insomnies)

Réal.: Rob Bowman. Scén.: Howard Gordon.

Mulder est affublé d'un nouveau partenaire pour résoudre la mort mystérieuse de deux hommes. Aidé par un étrange informateur, il découvre que ces meurtres ne sont pas étrangers à des expériences de l'armée américaine pendant la guerre du Vietnam où l'on privait les soldats de sommeil pour accroître leur férocité.

«Le sommeil est tellement essentiel que montrer les effets de sa privation sur l'homme me semblait un excellent sujet. D'autant plus que l'armée américaine a effectivement procédé à ce genre d'expériences».





Une lumière bleue annonçant la venue des petits hommes verts dans l'épisode du même nom.

■ ■ ■ ou une référence, pour nous, c'est souvent le meilleur moyen de servir le scénario. Ceci dit, il est bien sûr impossible de regarder un épisode comme **Projet Arctique** sans penser à **The Thing** de John Carpenter. Dès qu'on aperçoit la neige, on pense à ce film, la référence en la matière. Mais ce qui prime dans nos choix, c'est l'efficacité avant tout.

D'après vous, est-ce pour cette raison qu'*Aux Frontières du Réel* a autant de succès ?

Peut-être, mais je pense que cela tient surtout à notre volonté permanente de faire peur. Comme nos terreurs sont souvent universelles, il suffit de les cerner, de les décrire, de les insérer dans une histoire et de jouer avec. Le public adore ça. En la matière, l'équipe des scénaristes d'***Aux Frontières du Réel*** remplit, je crois, parfaitement sa mission.

Connaissez-vous les réactions face à la série des fans de fantastique et des personnalités du genre ?

Ils aiment beaucoup, je pense. Ce n'est peut-être pas ce que les fans purs et durs de SF préfèrent, mais jusque-là je n'ai eu que des réactions positives. Je touche du bois pour qu'***Aux Frontières du Réel*** reste une série populaire. Quant aux grands noms du fantastique, je pense que les réactions sont identiques. Je sais par exemple que Richard Matheson a été flatté que le sénateur qui remet Mulder dans le bain dans le premier épisode de la seconde saison porte son nom !

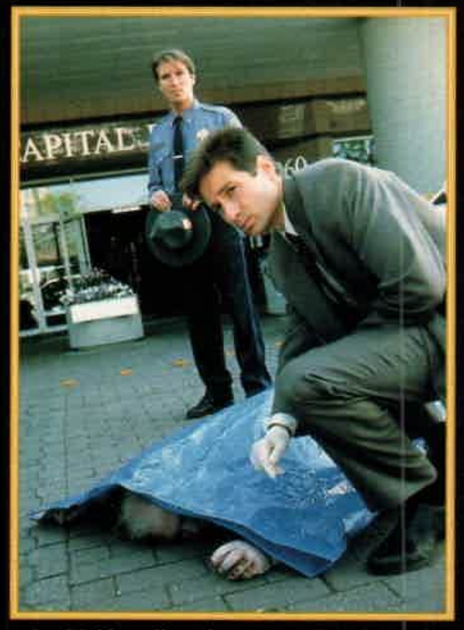
Au niveau scénario, vous vous réservez les épisodes à base de secrets militaires, impliquant le gouvernement, montrant les alcôves terribles du pouvoir. Vous ne seriez pas un peu paranoïaque, par hasard ?

En fait, si je me suis en quelque sorte spécialisé dans ce genre de scénario, c'est plutôt par défaut. Comme je me réserve les épisodes cruciaux, les derniers des saisons, ceux qui font avancer la quête de Mulder dans la découverte de la vérité sur la mort de sa sœur, bref ceux qui influent vraiment sur la continuité de la série, il est quasiment obligatoire d'y accentuer cette atmosphère parano qui imprègne toute la série.

Est-il vrai qu'il n'y a aucune «bible des épisodes», aucune prévision sur chaque épisode de la saison ?

Je tiens absolument à ce que tout soit possible dans la série, à ce que le spectateur soit constamment surpris. Du coup, il devient difficile de trop prévoir à l'avance les histoires, et carrément impossible de se tenir à une ligne tracée en début de saison. Si quelqu'un s'assoit à une table et détermine de A à Z les contours d'un personnage, il ne subsistera plus de paramètres pour suivre l'évolution du protagoniste à l'intérieur de l'épisode. J'ai en tête une idée assez claire de qui sont vraiment les personnages, d'où ils viennent, comment ils réagissent, quel est leur statut social, etc. Je n'ai pas besoin de l'écrire noir sur blanc, ce qui constituerait pour moi une restriction. De toute façon, il est de plus en plus rare que les chaînes ou les studios exigent une «bible». Pour présenter la série à la *Fox*, je leur ai juste expliqué que ce serait l'histoire de deux agents du FBI enquêtant sur des affaires liées aux phénomènes paranormaux. Pour être honnête, cela n'a pas suffi et ils ont catégoriquement refusé ! Pas grave. J'y suis retourné plus déterminé encore et avec quelques précisions supplémentaires, comme l'implication personnelle du personnage masculin à cause de la disparition de sa sœur due, d'après lui, à une intervention extraterrestre. Et là, les gens de la *Fox* ont signé. Sur la base de ces quelques idées, ils ont accepté de me donner un budget de 1,1 million de dollars par épisode pour la première saison et 1,2 pour la seconde.

Un budget confortable qui n'explique pas pourquoi vous vous êtes exilé à Vancouver pour tourner les épisodes...



*Fox Mulder et l'une des victimes d'une bourgade aux citoyens vraiment dangereux (**Mauvais Sang**).*



*Une créature hantant les égoûts de Newark dans **L'Hôte** : le premier vrai monstre de la série.*



Une victime du parasite, forme de vie millénaire et meurtrière de ***Intra-terrestre.***



Un homme-puzzle, personnage bizarre parmi tant d'autres de l'épisode aux accents comiques ***Faux Frères Siamois.***

Le choix de Vancouver n'est pas purement économique. Bien sûr, le rapport entre le dollar canadien et le dollar américain est toujours en notre faveur et cela nous permet d'utiliser au maximum le budget, d'avoir un meilleur rendu à l'écran que si nous tournions à Los Angeles pour la même somme. Mais en fait nous avons tourné le pilote au Canada parce que nous avions besoin d'une belle forêt et celle à côté de Vancouver est magnifique. Sur place, j'ai découvert une région au look si spécial, à la lumière si particulière, qu'elle pouvait ressembler à n'importe quel endroit des États-Unis. De fil en aiguille, nous avons décidé de tourner toute la série au Canada. Nous ne prévoyons pas de déménager pour le moment, même si nous aimerions tourner un épisode en Europe ou dans l'Asie du sud-est.

Quelle sera l'évolution de la série entre la seconde et la troisième saison ?

En fait, j'ai recommencé le coup de la fin de la première saison. Le «cliffhanger» (*épisode final de la saison laissant plein de questions en suspens, NDLR*) de la deuxième saison va déterminer plusieurs épisodes de la troisième : la vie de Mulder est en danger, et il faudra trois épisodes pour rétablir une certaine stabilité dans le déroulement du récit. C'est peut-être un peu long, mais on s'amuse bien, non ?

Dans la première saison, la question d'une possible histoire d'amour entre Mulder et Scully est toujours présente. Elle l'est déjà moins au début de la seconde saison et carrément plus à la fin...

Il n'y aura jamais de romance entre les deux agents. Ce serait une erreur fatale. Au début de l'aventure, la question de l'histoire d'amour permettait de créer un intérêt supplémentaire, mais aujourd'hui la série a tellement évolué que si l'affection entre les deux agents est incontestable, elle est suffisante à un niveau tacite et balaie toute ambiguïté.

En montrant lors du pré-générique de chaque épisode une séquence impliquant un événement paranormal, vous rangez tout de suite le spectateur du côté de Mulder. Ceux qui l'entourent ont le droit d'être sceptiques, mais pas nous puisqu'on a assisté au dit événement. En somme, vous faites du spectateur un témoin. N'est-ce pas un peu malhonnête ?

Malhonnête, c'est peut-être exagéré ! En fait, quand j'ai créé la série, je voulais laisser sa chance aux thèses de la sceptique Scully. Mais je me suis vite rendu compte que l'incroyable est bien plus intéressant que le crédible. Pourtant, dans **Le Fétichiste,** ■ ■ ■

5 - DUANE BARRY (Duane Barry - 1ère partie)

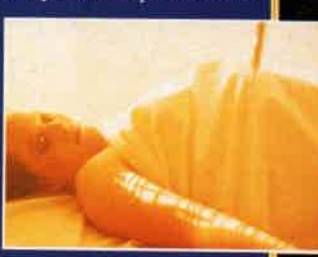
Réal. & scén.: Chris Carter.

Mulder négocie avec un preneur d'otages, Duane Barry. Cet ancien agent du FBI prétend avoir été enlevé par des extraterrestres et avoir servi de cobaye pour leurs ignobles expériences. Arrêté et incarcéré dans un asile d'aliénés, Barry s'évade rapidement et prend Scully en otage...

6 - ASCENSION (Duane Barry - 2ème partie)

Réal.: Michael Lange. Scén.: Paul Brown.

Mulder poursuit Duane Barry jusque sur les collines de Virginie pour tenter de sauver Scully. Barry est en effet persuadé que les extraterrestres cesseront de le harceler quand il leur aura fourni un nouveau sujet d'expérimentation.



«Ces deux épisodes font partie de mes préférés. Gillian était enceinte, sur le point d'accoucher, et il nous fallait trouver une idée lui permettant de quitter la série pendant un ou deux épisodes. Le résultat est très satisfaisant et permet de plus de créer une véritable tension quant au devenir du personnage».

7 - «3» (Les Vampires)

Réal.: David Nutter. Scén.: Chris Ruppenthal, Glen Morgan & James Wong.



Le bureau des «affaires non classées» est officiellement réouvert. Mulder enquête sur des meurtres «vampiriques», les victimes étant vidées de leur sang. Une mystérieuse jeune femme est la suspecte numéro 1. Problème : Mulder n'est pas insensible à ses charmes.

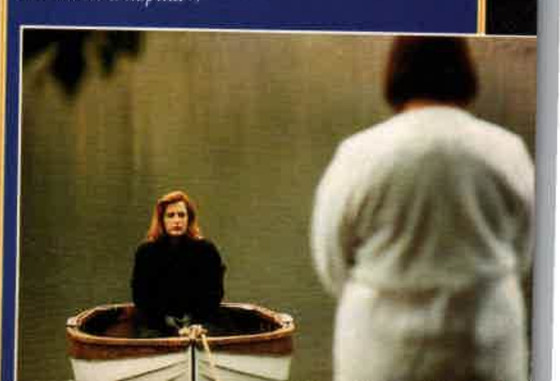
«Le seul épisode où Mulder apparaît sans Scully. On y trouve des vampires urbains obligés de boire du sang pour survivre».

8 - ONE BREATH (Coma)

Réal.: R.W. Goodwin. Scén.: Glen Morgan & James Wong.

Plongée dans un profond coma, Scully lutte contre la mort dans un hôpital. Pendant ce temps, Mulder tente de découvrir les véritables circonstances de sa disparition.

«Gillian est revenue travailler à peine dix jours après son accouchement : un exploit ! C'est pour cette raison qu'elle reste tout l'épisode allongée sur un lit d'hôpital».



9 - FIREWALKER (Intra-terrestre)

Réal.: David Nutter. Scén.: Howard Gordon.



Mulder et Scully partent sur les pentes d'un volcan de l'Oregon pour élucider le mystère de la disparition de plusieurs scientifiques. Une forme de vie millénaire découverte dans les entrailles du volcan pourrait être à l'origine du drame.

«Un épisode assez classique. Un bon moyen de marquer le retour de l'équipe Scully/Mulder. Leur première enquête ensemble depuis la réouverture des «affaires non-classées». Une façon d'en finir avec les problèmes qu'ils ont connus jusque-là».

10 - RED MUSEUM (Le Musée Rouge)

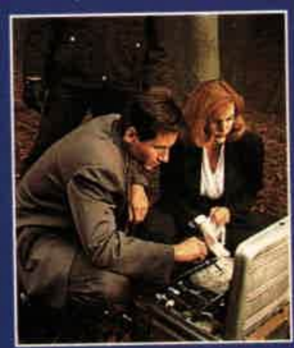
Réal.: Win Phelps. Scén.: Chris Carter.

Une étrange secte religieuse d'une petite ville rurale est le principal suspect dans la disparition de plusieurs adolescents de la région. La tension ne cesse de croître dans la commune quand Mulder et Scully sont envoyés sur place...

«Dans cette histoire, tout le monde s'attend à ce que les membres de la secte soient les méchants. Personnellement, je trouvais intéressants de jouer l'ambiguïté, de balayer les idées reçues».

11 - EXCELSIOUS DEI

Réal.: Stephen Surjik. Scén.: Paul Brown.



Michelle Charter, infirmière à Excelsious Dei, une maison de retraite, est violée par des forces invisibles. Mulder et Scully découvrent bientôt que le surnaturel est un pensionnaire permanent d'Excelsious Dei.

«On montre rarement des personnes âgées à la télé, je me demande pourquoi. Sans doute pense-t-on que le public se fout des vieux. Via un récit bien dans la tradition de la série, cet épisode traite de manière sensible un thème peu exploité à l'écran».

12 - AUBREY

Réal.: Rob Bowman. Scén.: Sara Charno.

Un serial killer sévit dans la ville d'Aubrey. Sur le corps de ses victimes, le tueur trace au rasoir le mot «sister» si c'est une femme, ou «brother» si c'est un homme. Les visions d'une jeune femme policier semblent en mesure d'apporter une solution à l'énigme.

«Une formidable performance de Deborah Sprang dans le rôle de la femme-flic. Un épisode très bien réalisé par Rob Bowman, un de nos cinq réalisateurs réguliers de la série».



Mulder, à la poursuite d'un preneur d'otages dans ***Duane Barry - 2ème partie****, joue les cascadeurs en empruntant un téléphérique.*

■ ■ ■ le paranormal n'occupe qu'une part infime de l'épisode - qu'on peut donc qualifier de «scullien», et c'est malgré tout l'un des plus effrayants de la saison.

Dans une série, un slogan apparaissant après le générique de chaque épisode est un fait plutôt unique. Pourquoi avoir mis cette phrase, «La vérité est ailleurs», et quelle en est la signification exacte ?

Cette phrase a un double sens. «La vérité est ailleurs»... et attend qu'on aille l'y trouver. Le mot «ailleurs» peut également être pris dans un sens figuré : dans un autre monde, dans un autre univers, un endroit qui n'obéit pas à nos règles, une autre dimension... En d'autres termes, la vérité est au-delà de tout ce que l'on peut croire, là où on l'attend le moins. J'aime cette phrase, qui sert de philosophie à la série : elle nous montre que tout est permis. Son apparition après chaque générique sert de cristallisation sur l'idée principale d'*Aux Frontières du Réel*.



*Dans le coma, Scully reçoit un message important de son père décédé (**Coma**).*



Un sous-marin perçant la calotte glacière : un nouveau mystère à élucider pour Mulder dans ***La Colonie - 2ème partie****.*

Dans le bureau de Mulder, il y a un poster avec une autre phrase leitmotiv : «I want to believe» («*Je veux croire*», *NDLR*)**...**

J'ai moi-même créé ce poster. C'est très personnel. Je veux croire en quelque chose. Je suis de nature sceptique, et j'en ai marre ! Je pense qu'on veut tous croire en quelque chose, qu'on recherche tous une signification, un je ne sais quoi qui nous serve de guide.

Comment a réagi le FBI devant la série ?

Très positivement, de façon officieuse. Ils n'ont rien dit d'officiel mais beaucoup d'agents nous ont appelés et se sont montré très satisfaits de l'image que nous donnons du «Bureau». David Duchovny, Gillian Anderson et moi avons d'ailleurs visité les locaux du FBI sur leur invitation à la fin de la première saison. Ils n'en sont pas encore à ouvrir un bureau des «Affaire non classées», mais je crois qu'ils nous aiment bien !

Les épisodes sont tous réalisés par des spécialiste de la télé. Avez-vous déjà pensé à prendre un réalisateur cinéma ? Après tout, Tarantino a bien réalisé un épisode de *E.R.* l'an dernier...

Il est très difficile pour un réalisateur qui a généralement deux mois pour tourner un long métrage de s'adapter à un épisode qui sera bouclé en une semaine. Je ne me sens pas assez sûr encore pour tenter le coup. J'ai moi-même réalisé deux épisodes depuis le début de la série : c'est un travail exténuant, d'autant plus que je m'occupais dans le même temps de la coordination entre Vancouver et notre bureau de Los Angeles. Cela dit, quand je suis sur le plateau, je ne peux m'empêcher de tout superviser. C'est mon boulot.

Le plaisir de travailler sur la série est-il le même aujourd'hui qu'au tout début ?

Vous me demandez cela à un mauvais moment. Nous sommes en pleine préparation de la nouvelle saison et je travaille comme un fou en ce moment. Mais je ne crois pas que je pourrais travailler autant si je n'aimais pas aussi fort cette série.

Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH**

13 - IRRESISTIBLE (Le Fétichiste)

Réal.: David Nutter. Scén.: Chris Carter.

Mulder et Scully mènent l'enquête dans une affaire de meurtres en série. Le tueur pervers a pris pour habitude de découper ses victimes afin d'emporter un trophée.

«Presque pas de surnaturel dans cet épisode, pourtant l'un des plus effrayants de la série».

14 - DIE HAND DIE VERLETZ (La Main de l'Enfer)

Réal.: Kim Manners. Scén.: Glen Morgan & James Wong.

Une petite ville est sous l'emprise du démon. Les rites occultes et la magie noire semblent responsables du meurtre d'un homme.

«David Duchovny s'est moqué du scénariste de cet épisode en lui disant que ses titres étaient toujours très simples. Du coup, on s'est retrouvé avec un titre en allemand !».

15 - FRESH BONES (Mystère Vaudou)

Réal.: Rob Bowman. Scén.: Howard Gordon.



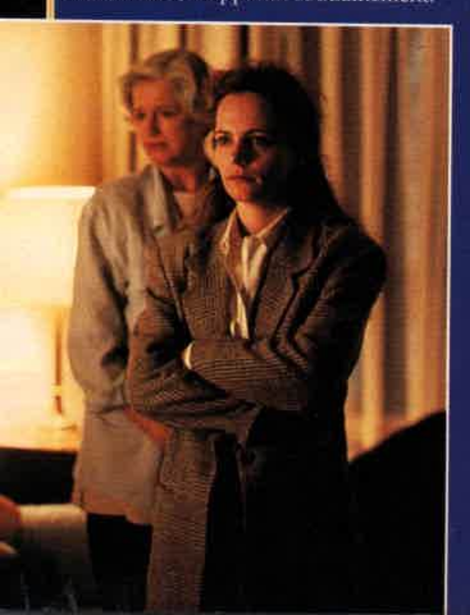
Mulder est persuadé qu'une malédiction vaudou est à l'origine de la mort de deux marines stationnés dans un camp de réfugiés haïtiens.

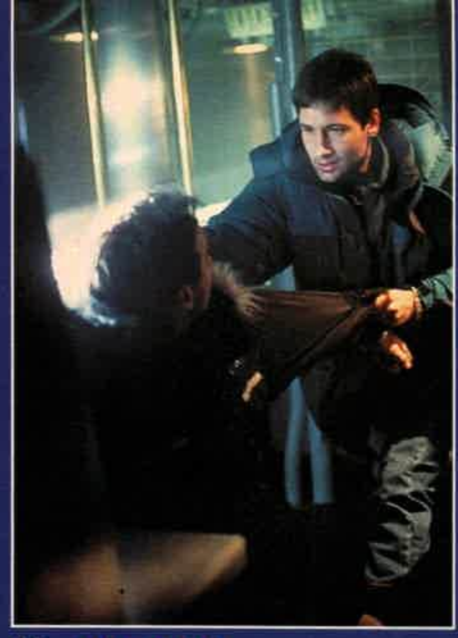
«Un autre épisode qui n'est pas vraiment relié à la série. On appelle ça un «loner», c'est-à-dire un épisode indépendant sans conséquence pour la suite de la série. Un épisode qui est aussi un regard pour le moins original sur la situation à Haïti et l'implication américaine dans cette affaire».

16 - COLONY (La Colonie - 1ère partie)

Réal.: Nick Marck. Scén.: Chris Carter d'après une histoire de David Duchovny.

Alors que Mulder et Scully partent à la recherche d'un tueur capable d'altérer son identité génétique et de changer de visage à volonté, la sœur de Mulder, disparue depuis son enfance, réapparaît soudainement.





17 - END GAME (La Colonie - 2ème partie)

Réal.: Rob Bowman. Scén.: Frank Spotnitz.

Le tueur à plusieurs visages est en fait un assassin professionnel extraterrestre envoyé sur Terre pour mettre fin à une expérience perpétrée par les Aliens sur notre planète. Mulder le poursuit jusque dans l'Arctique pour résoudre le mystère de la disparition de sa sœur.

«Cet épisode en deux parties est finalement assez vicieux. On vous fait croire au retour de Samantha, la sœur de Mulder, pour tout chambouler dans un retournement final. Peut-être qu'un jour je résoudrai l'affaire Samantha. Mais ce ne sera pas avant la fin de la série, vous pouvez imaginer pourquoi !».

18 - FEARFUL SYMMETRY (Parole de Singe)

Réal. : James Whitmore Jr. Scén.: Steve De Jarnett.

Les animaux d'un zoo de l'Idaho sont accusés d'avoir tué plusieurs personnes. Certains témoins sont néanmoins persuadés que les meurtres ont été perpétrés par une force invisible.

«Un «loner» qui nous permet d'aborder différemment l'aspect extraterrestre de la série. Un angle nouveau, très "Arche de Noé"».

19 - DOD KALM (Le Vaisseau Fantôme)

Réal.: Rob Bowman. Scén.: Howard Gordon & Alex Gansa.

Un bateau porté disparu par la marine américaine est retrouvé au bout de deux jours. À son bord, tout l'équipage a vieilli d'un coup. Mulder et Scully partent en mer sur ce navire et subissent eux aussi un vieillissement accéléré.

*«Pendant toute la durée de l'épisode, on pense qu'il s'agit de voyage dans le temps. Dans le retournement final, on s'aperçoit qu'il s'agit de bien autre chose. J'aime surprendre. Le véritable plaisir d'**Aux Frontières du Réel**, c'est que finalement, on peut faire ce que l'on veut».*

20 - HUMBUG (Faux Frère Siamois)

Réal.: Kim Manners. Scén.: Darin Morgan.

Mulder et Scully se rendent dans une petite cité de Floride pour enquêter sur la mort inexplicable d'un artiste de cirque à la retraite. Les habitants de cette ville sont tous des anciens gens du voyage. Ils cachent un mystérieux secret.

«Pour cet épisode, nous voulions quelque chose de totalement différent de ce que nous avions déjà fait, rompant avec le style et le ton que nous nous étions imposé. C'est un des épisodes les plus populaires de la seconde saison».

21 - THE CALUSARI

Réal.: Michael Vejar. Scén.: Sara Charno.

La mort étrange d'un enfant de deux ans entraîne Mulder sur les traces d'une vieille dame convaincue de combattre les forces du mal.

*«On parle rarement de la religion dans la série. Il y a eu **Miracle Man** l'an dernier et maintenant ce «loner» qui aborde le sujet de l'exorcisme».*

22 - F. EMASCULATA

Réal.: Rob Bowman. Scén.: Chris Carter & Howard Gordon.



Pendant que Scully enquête sur une étrange épidémie dans une prison, Mulder se lance dans une course contre la montre pour retrouver deux détenus évadés contaminés par le microbe.

«Un épisode impliquant une autre conspiration gouvernementale que Mulder cherche à exposer au grand jour. Sans succès, bien sûr».

23 - SOFT LIGHT

Réal.: James Contner. Scén.: Vince Gilligan.

Scully et Mulder traquent un savant qui est littéralement effrayé par son ombre. Il y a de quoi : si elle touche une personne, cette dernière est immédiatement réduite en cendres.

«Le méchant de l'épisode doit lutter contre tous, le gouvernement qui veut utiliser son pouvoir notamment, et surtout contre lui-même. Il est son propre pire ennemi, sa propre victime».

24 - OUR TOWN

Réal.: Rob Bowman. Scén.: Frank Spotnitz.

La petite ville de Dudley dans l'Arkansas est au centre de plusieurs disparitions mystérieuses. Il faut dire que cette bourgade, pleine de secrets enfouis, subsiste surtout grâce à son abattoir industriel.

«Un épisode sur lequel il ne faut pas en savoir trop, pour pas gâcher le plaisir, comme on dit...».

25 - ANASAZI

Réal.: R.W. Goodwin. Scén.: David Duchovny & Chris Carter.

Quand un pirate informatique met la main sur des dossiers secrets du gouvernement, une série d'événements bizarres se déclenche. La vie de Mulder et Scully est en danger. Les deux agents se posent même des questions sur leur santé mentale.

«Anasazi est un nom indien qui signifie «les anciens» ou, si vous préférez, «les anciens Aliens». C'est également le nom d'un groupe d'Indiens qui ont disparu du jour au lendemain sans laisser de traces. Personne ne sait ce qui leur est arrivé».

ED WOOD





Quand les foudres de la société s'abattent sur le travesti Ed Wood...



La Belle et la Bête : Janet Lawton (Loretta King) & Lobo (Tor Johnson).

Quarante ans après leur réalisation, trois des fleurons signés Ed Wood font une sortie discrète sur les écrans. Un événement mineur sans doute, mais témoignant de l'influence du ED WOOD de Tim Burton, succès dans un pays qui avait pourtant ignoré jusque là le cinéaste réputé pour être l'un des pires tâcherons du 7ème art, un titre qu'il n'a pas volé. Un titre qui a fait sa gloire et a introduit quelques somptueux nanars dans l'Histoire du cinéma !

Il aura donc fallu attendre la rentrée 1995 pour que les films d'Edward D. Wood Jr., trois pour commencer, sortent enfin sur les écrans français. Rien de bien surprenant, la réputation terrible de leur auteur suffisant à dissuader le plus téméraire des diffuseurs d'engager des frais. Et pour quel public ? Si, aux États-Unis, étudiants et amateurs de kitsch vouent un culte ardent à l'encontre des «nanars», la France les relègue aux oubliettes. Les adorateurs du Navet d'Or ne se comptent pas par dizaines de milliers. Sans Tim Burton, sans l'intérêt soudain qu'entraîne sa biographie romantique d'Ed Wood, **Glen or Glenda**, **La Fiancée du Monstre** et **Plan 9** seraient restés de simples curiosités pour vidéophiles avides d'incunables. Mais l'incunable demeure, malgré l'étrange magnétisme de ses films, Ed Wood lui-même. Un loser passionnant, opiniâtre jusqu'à l'obsession. Une sorte de Don Quichotte luttant inlassablement contre les moulins hollywoodiens. Un coureur éternellement aux trousses des financiers, des bailleurs de fond. Sa carrière, Ed Wood la commence, sans vraiment le savoir, en visionnant dès 1931 le **Dracula** de Tod Browning avec Bela Lugosi. Quatre ans plus tard, le gamin utilise la caméra familiale pour la première fois ! Logique qu'après la guerre dans les Marines Ed Wood se jette à corps perdu dans le cinéma via le théâtre. Que jusqu'à sa mort, il nourrisse des dizaines de projets. Même s'il sombre dans l'alcoolisme, dans le porno et le film d'éducation sexuelle à usage des écoles, Ed Wood continue à ramer contre vents et marées pour concrétiser des histoires aussi saugrenues que celles de «Attack of the Giant Salami» (une parodie), «Rue Pigalle» (un travesti enquête sur des meurtres commis à Paris), «The Airline Hostesses» (au sujet des préoccupations les plus intimes des hôtesses de l'air et pilotes)... Autant de scripts délirants dont il emporta le secret dans la tombe, le 10 décembre 1978, foudroyé par une crise cardiaque.



Ed Wood au naturel, vêtu d'un pull angora !

Certains l'Aiment Chaud

En 1950, Ed Wood porte robe et perruque pour jouer les cascadeurs dans **Le Baron de l'Arizona**, un western de Samuel Fuller. Par nécessité ? Là où les autres cascadeurs ricanent, Ed Wood s'enthousiasme ! Se travestir, il adore ça. «*Il aimait les femmes, mais il prenait plaisir à se mettre du rouge à lèvres, des faux-cils et une robe. En fait, il cherchait un contact plus intime avec les femmes. Il aurait voulu s'en envelopper et les sentir au plus profond de lui*» affirme Valda Hansen, ex-compagne du jeune et fougueux cinéaste. Porter des dessous féminins, même sous son uniforme pendant la guerre, Ed Wood en a l'habitude depuis son enfance, sous l'influence et à l'instigation de sa mère. Le travestissement, il le défend dans **Glen or Glenda**. Un film très audacieux au début des années 50. La tolérance envers ce **Priscilla Folle du Désert** avant la lettre ne portait pas bien loin. À l'époque, pourtant, un fait divers défrayait la chronique, le cas Christine Jorgensen devenue femme après quelques adroits coups de bistouri. Ed Wood, évidemment, s'intéresse à cette histoire, d'autant que le producteur indépendant George Weiss est prêt à investir quelques milliers de dollars dans le projet. «*Christine Jorgensen a décliné notre offre. Pas question pour elle de tourner un tel film tant que ses parents seraient encore de ce monde*». Malgré ce refus catégorique, Ed Wood planche



...les films!





Eros (Dudley Manlove), Tanna (Joanna Lee) et le Lieutenant Harper (Duke Moore) : les aliens contre la loi !

sur l'idée et nourrit un scénario, entre documentaire militant et fantastique cabalistique, bâti sur sa propre expérience. Se glisser dans une robe et porter des talons hauts, il connaît bien pour ne pas jamais hésiter à s'habiller en femme pour faire ses courses, pour se produire ainsi dans des soirées entre amis. Ne reste plus qu'à convaincre Bela Lugosi, rencontré quelques semaines auparavant, de participer à l'entreprise. Problème : le vieil acteur souffreteux ne veut ni figurer dans une série B, ni avoir à faire avec un film au sujet aussi scabreux. Pudibond, il redoute la présence de séquences dénudées. Mais la vedette alors oubliée de **Dracula** a besoin d'argent. Il demande 1.000 dollars. Ed Wood transige à 500 pour une journée de tournage.

Pour mettre Bela Lugosi en confiance, Ed Wood l'installe au centre d'un décor dans la plus noble tradition de l'épouvante gothique, quelques mètres carré meublés époque victorienne et constellés de squelettes, crânes, grimoires antédiluviens. Dans son élément naturel, Bela Lugosi incarne un être supérieur tirant les ficelles des marionnettes humaines qu'il contemple en scandant de sages et sentencieuses paroles. Quel rapport avec l'intrigue ? Lointain et artificiel ! Mais Ed Wood désirait plus que tout au monde la présence de son idole dans ce film très très étrange dont il tient la vedette sous le pseudonyme de Daniel Davis. Daniel Davis tient donc le rôle de Glen, un Américain fiancé avec la blonde Barbara. Or, Glen aime à se travestir. Lorsqu'il avoue son «vice» à sa dulcinée, il dément toute tendance homosexuelle. Rassurée et tolérante, Barbara lui offre son pull angora en témoignage de son amour. Mais pour en arriver là, que d'arabesques tortueuses ! Ed Wood part du suicide d'un travesti pour que l'inspecteur Warren se documente auprès du Dr. Alton, une autorité dans ce domaine, lequel lui raconte l'affaire Glen/Glenda. Mais cela serait encore trop simple ! Ed Wood disserte longuement sur le confort vestimentaire à domicile, compare sociétés primitives et modernes, images ethnographiques à l'appui. Et des images, **Glen or Glenda** en recèle de surprenantes : une nébuleuse charge de bisons, des gentillets tableaux de bondage issus d'autres productions George Weiss... C'est d'ailleurs l'un des collaborateurs les plus proches du cinéaste, Captain De Zita (!), pourvoyeur en strip-teaseuses, qui apparaît sous les traits de Satan en personne ! Satan ou le symbole de la culpabilité de Glen vis-à-vis de ses parents, de la société !



*Bela lugosi, l'alchimiste divin de **Glen or Glenda**.*

Au fil des images, **Glen or Glenda** prend donc la forme d'un vibrant plaidoyer pour le droit à se travestir, dont Ed Wood s'improvise en avocat de la défense. Encouragé par une argumentation béton, le réalisateur ne se privera d'ailleurs jamais de s'habiller en femme. Avouant volontiers qu'il aimerait se réincarner en blonde, il s'invente un double féminin, Shirley, protagoniste de plusieurs de ses livres et du film **Orgy of the Dead**. Il pose en porte-jarretelles pour la couverture de son roman «Death of a Transvestite» (un tueur dans le couloir de la mort), interprète la drag queen vieillissante Alecia dans la comédie érotique **Take it out in Trade**. Ed Wood y croyait ; jamais il ne renoncera à se faire plaisir.

Pour Bela Seulement

Traumatisé par l'univers des serials et des bandes dessinées, Ed Wood rêvait de mettre en scène Bela Lugosi dans un film cousu sur mesures pour lui. Après le naufrage de la série TV ***Dr. Acula***, il écrit **La Fiancée du Monstre** spécialement pour le vieil acteur hongrois. Un an, il lui faut un an pour rassembler les 60.000 dollars (son plus gros budget !) indispensables au tournage. Une somme qui n'inclut pas les diverses combines d'usage. *«Il y avait cette pieuvre géante qui prenait la poussière dans le grenier des studios* Republic. *Elle avait servi au **Réveil de la Sorcière Rouge** avec John Wayne. En la kidnappant, nous avons perdu l'un de ses tentacules. Elle pesait vraiment des tonnes».* Un monstre marin aussi lourd que ■■■



*La Ghoule (Vampira) et le flic zombie (Tor Johnson) sous l'emprise des extraterrestres de **Plan 9**.*

■ ■ ■ désespérément immobile car dépourvu du moindre mécanisme ! Lorsque les protagonistes lui tombent dans les bras, ils doivent s'agiter, simuler, hurler. Malgré les efforts, le poulpe ressemble vraiment à ce qu'il est, un gros amas de caoutchouc, surtout que l'eau ne le recouvre pas autant qu'Ed Wood l'aurait souhaité. L'eau lui causa d'ailleurs bien des désagréments. Il fallut détourner le cours d'une petite rivière pour remplir un «lac» de quelques centimètres de profondeur, une opération qui aboutit finalement à un petit raz de marée sur le terrain de golf voisin. Les fesses dans l'eau froide, Bela Lugosi grelottait au point que les membres de l'équipe se cotisèrent pour lui payer une bouteille de Jack Daniels. Un «réchauffant» qu'il engloutit intégralement ! Mais, à l'écran, ce n'est pas Bela Lugosi qui apparaîtra finalement, mais son double, Eddie Parker, reconnaissable de très loin, de dos même, puisqu'il le dépassait d'une bonne tête ! D'une certaine manière, le scénario l'exigeait car le Professeur Eric Vornoff, dans ses folles ambitions, ne désire-t-il pas créer une race de surhommes atomiques qui domineront le monde ? Très rancunier d'avoir été chassé de sa Hongrie natale, Vornoff s'installe en Californie après avoir écumé la planète, suivi par Strowski, un agent communiste chargé de le convaincre de retourner au bercail, de se mettre au service de la patrie. Si Strowski parvient à le localiser, il n'est pas le seul. La journaliste Janet Lawton et son petit ami, le flic Dick Craig, arrivent aussi sur ces lieux réputés hantés où se succèdent les disparitions. Le monstre du titre n'est pas la pieuvre géante et amorphe, mais Lobo (Tor Johnson), le colossal et muet assistant de Vornoff, un personnage qu'Ed Wood souhaite dans la veine de la créature de Frankenstein. La sympathie du public lui est acquise lorsqu'il tombe éperdument amoureux de la téméraire journaliste, attachée sur la table d'opération, une passoire à électrodes sur la tête ! Ce n'est pas là le moindre des charmes ringards de **La Fiancée du Monstre**, hommage qu'Ed Wood rend aux films fantastiques de la *Universal*. La tempête, les éclairs, le savant fou et son dévoué serviteur, le laboratoire secret, l'appareillage délirant, la vieille bicoque... Rien ne manque au recensement des poncifs du genre. Ces clichés qu'Ed Wood adulait jusqu'à la déraison. Ed Wood qui n'a pas jamais été aussi fauché de sa vie que durant la production du film. Il ne possédait pas même une voiture, ce qui, à Los Angeles, constitue un handicap certain. Mais, comme toujours, il mena sa barque à bon port, non sans quelques longues «vacances» entre les prises et un incident. En effet, deux jours après le début du tournage, un éléphant employé sur un plateau voisin heurta l'un des murs de son décor, envoyant une caméra au sol et terrifiant la comédienne Loretta King. Bela Lugosi, quant à lui, continuait à ricaner, sardonique : «N'ayez pas peur de Lobo, il est aussi gentil qu'une cuisine !». Une tirade insolite, le comédien ayant confondu «kitchen» (pour cuisine) et «chicken» (pour poulet). Des bourdes pareilles, ça ne s'élimine pas au montage ou par une deuxième prise !

Les Soucoupes Volantes Attaquent

Plus que tout autre film, **Plan 9 from Outer Space** contribue à bâtir durablement la légende d'Ed Wood, à établir sa réputation d'artisan calamiteux, de «plus mauvais cinéaste de tous les temps». Lorsqu'il entame son tournage cataclysmique, en novembre 1956, Bela Lugosi est dans la tombe depuis le 16 août de la même année. *«Ed n'attendait pas d'avoir bouclé son budget pour démarrer. Dès qu'il avait un peu d'argent, il commençait à tourner, quitte à s'arrêter le temps de trouver le complément indispensable pour régler les cachets des acteurs ou acheter quelques bobines de pellicule. C'était une course perpétuelle»* explique Robert Cremer, biographe de Bela Lugosi. Bela Lugosi justement. Ed Wood, fébrile comme à son habitude, lui demande de tourner quelques séquences sans dramaturgie particulière. Le vieil acteur sort d'une maison, cueille une fleur, assiste aux funérailles de son épouse, se livre à une pantomime de vampire théâtral, sobrement grimé en Dracula... Des gestes aussi emphatiques que possible pour des images qu'Ed Wood recupère dans son **Plan 9** dont l'affiche s'enorgueillit également de la présence d'une autre «star», Vampira, vedette d'un show télé. Une Elvira avant la lettre qui attendait impatiemment que les plus illustres producteurs hollywoodiens s'intéressent à elle. Faute de David O'Selznick et autres nababs, Vampira, Maila Nurmi dans le civil, finit par céder aux avances professionnelles de l'auteur de **Glen or Glenda**. *«Lorsque j'ai lu dans les colonnes du* Los Angeles Times *qu'Ed Wood préparait un nouveau film, qu'il souhaitait m'engager, j'ai changé de couleur. De blanche, je suis devenue livide ! À cette époque, les studios me réclamaient et j'étais en position de force pour choisir. Si quelqu'un m'avait alors annoncé que je travaillerai bientôt pour Ed Wood, je lui aurais certainement répondu : «Tu es cinglé ! Même dans un million d'années, cela ne sera pas le cas !». Puis, du fait que j'étais fichée en tant qu'agitatrice communiste sur la Liste Noire, la chaîne m'a virée. Je devais alors survivre avec 13 dollars par semaine».* Et Vampira, sous la contrainte économique, finit par se «compromettre» avec Ed Wood. *«Il tourna toutes mes scènes en cinq heures. Durant la pause déjeuner, nous dûmes aller au café et payer nous-mêmes nos hot-dogs car il n'y avait rien à manger sur le plateau. À la fin de la journée, c'est en bus que je suis repartie avec mon petit ami. Quant au rôle, vu le cachet, j'ai dit à Ed Wood que j'acceptais à condition que ce soit un mort-vivant muet !».* Ed Wood prend l'ex-vedette de télévision au mot et lui demande de hanter, auprès du catcheur Tor Johnson et de la doublure de Bela Lugosi, un cimetière mal entretenu balayé par les rayons de belliqueux extraterrestres. En provenance d'une lointaine galaxie, Eros et Tanna, avec la bénédiction de leur chef (le précieux Bunny Breckinridge), mettent à exécution le redoutable plan 9 de leur manuel de destruction de la Terre. À l'instar de l'émissaire du **Jour où la Terre s'Arrêta**, les aliens mettent en garde les hommes sur le danger que représente, pour eux et tout l'univers, l'arme atomique. Pour sensibiliser les humains, les aliens envisagent de réveiller les morts, de téléguider les cadavres comme des robots afin de les envoyer marcher sur les grandes villes. Une ghoule (Vampira), un veuf renversé par une voiture (Bela Lugosi) et l'Inspecteur Clay (Tor Johnson) forment l'avant-garde de cette escouade de zombies raides comme des piquets. Il faudra toute la bravoure du Colonel Edwards, envoyé spécial du Pentagone, du pilote d'avion Jeff Trent et du Lieutenant de police Harper, pour circonscrire les ambitions d'aliens pourtant très pauvrement équipés. Deux tables en bois, un bureau minable, quelques TSF bricolés

*Lobo (Tor Johnson), un homme de main qui pratique le catch (**La Fiancée du Monstre**).*

pour faire science-fiction, des électrodes genre laboratoire de Frankenstein... Vraiment pas du luxe. Mais l'absence cruelle de moyens ne jugule point le vagabondage de l'imagination effervescente d'Ed Wood. Il imagine que l'armée emploie l'artillerie lourde pour descendre les soucoupes volantes, détourne un documentaire militaire riche en tirs de canons vers le ciel, imagine que l'action se situe en partie dans le cockpit d'un avion de ligne : un panneau de contre-plaqué et un rideau de douche créent l'illusion de cette cabine de pilote fort zen. Il imagine que des soucoupes volantes survolent Hollywood et la vallée de San Fernando : ce sont des jouets en kit, issus d'une fabrique de l'Illinois (et non des enjoliveurs de Cadillac comme le veut la légende) tenus par des cannes à pêche et promenés sur une maquette de ville en balsa. Une maquette qui tient sur une grande table. Quant à la voiture de police, c'est une vraie officieusement prêtée par Karl Johnson, flic véritable et fils de Tor Johnson. Quand le système D fonctionne à plein rendement ! C'est le même Karl Johnson qui loue sa maison (pour 100 dollars) à Ed Wood et lui suggère de jeter un coup d'œil sur un vieux cimetière mexicain, un lieu sinistre où des promoteurs envisagent de construire un lotissement.

Ed Wood a décidément réponse à tout. On n'en attend pas moins de celui qui se convertit aux préceptes de l'Église Baptiste, et qui pousse ses principaux collaborateurs à faire de même, pour que ses révérends en chef investissent dans **Plan 9** !

La barrière des langues entre terriens et extra-terrestres ? Tout baigne car les Américains viennent justement d'inventer le Traducteur Universel ! Bela Lugosi a rendu l'âme et les quelques séquences mises en boîte peu avant son décès ne suffisent pas à «tenir» son personnage. Qu'importe que la pellicule impressionnée soit destinée à «The Vampire's Tomb», un projet avorté. Suffit de remanier le scénario de **Plan 9**. Pas de Lugosi ? Ed Wood le remplace par un prétendu sosie. «*J'ai engagé Tom Mason, un chiropracteur. Son crâne avait la même forme que celui de Bela*». Mais la ressemblance s'arrête là. Pour tenter de masquer cette usurpation, Ed Wood demande à Tom Mason de tenir sa cape juste sous les yeux. Quant à la voix lugubre et marquée d'un fort accent hongrois, le cinéaste bricolo demande à un imitateur d'y subvenir.

«*Ed Wood était totalement habité par ses films. Il ne pensait qu'à cela du soir au matin. C'était une véritable obsession. Il lui arrivait même de travailler toute la nuit, jusqu'à ce que les acteurs s'écroulent de fatigue*» témoigne Kathy Wood, la fille de l'intéressé. De la foi, il fallait effectivement en posséder une solide dose pour surmonter les difficultés logistiques d'un **Plan 9**. Des tracas qui se traduisent par des passages irrationnels de la nuit au jour, des effets spéciaux dont Méliès aurait ri, des décors aussi branlants qu'épurés, des comédiens improvisés qu'Ed Wood recrutait dans son entourage. Comment, bancal de cette accumulation de calamités, **Plan 9** peut-il encore se laisser regarder ? Parce que la maladresse possède sa poésie propre, que la ringardise, au fil des années, s'est faite kitsch. Que les séquences du cimetière, particulièrement celles où apparaît une Vampira amidonnée, exercent une indéniable fascination. Elles constituent le sommet de l'œuvre d'Ed Wood. Des instants de magie dans un capharnaüm insondable.

Marc TOULLEC



*Satan (Captain De Zita), Barbara (Dolores Fuller) et Glen (Ed Wood) : un dilemme pour **Glen or Glenda**.*

Glen or Glenda/I Led Two Lives/I Changed my Sex. *USA. 1953. Réal. & scén.: Ed Wood. Dir. Phot.: William C. Thompson. Mus.: Sandford Dickinson. Maquillages spéciaux : Harry Thomas. Prod.: George Weiss pour Screen Classics Release. Int.: Daniel Davis (alias Ed Wood), Bela Lugosi, Dolores Fuller, Lyle Talbot, Tim Farrell, Conrad Brooks... Dur.: 1 h 06.*

Bride of the Monster/Bride of the Atom. *USA. 1955. Réal. & scén.: Ed Wood. Dir. Phot.: William C. Thompson & Ted Allan. Mus.: Frank Worth. Effets spéciaux : Pat Dinga. Prod.: Ed Wood pour Rolling M Production/Banner Productions Release. Int.: Bela Lugosi, Tor Johnson, Tony McCoy, Loretta King, Harvey Dunne, Paul Marco, Conrad Brooks, Dolores Fuller... Dur.: 1 h 08.*

Plan 9 from Outer Space/Grave Robbers from Outer Space. *USA. Réal. & scén.: Ed Wood. Dir. Phot.: William C. Thompson. Mus.: Gordon Zahler. Effets spéciaux : Charles Duncan. Prod.: Ed Wood & J. Edward Reynolds. Int.: Tor Johnson, Vampira, Tom Keene, Gregory Walcott, Dudley Manlove, Bela Lugosi, Lyle Talbot, Criswell, John «Bunny» Breckinridge, Paul Marco... Dur.: 1 h 19.*

Dist.: Films sans Frontière. Sortis le 30 août 1995.

Plan 9 et **La Fiancée du Monstre** sont également disponibles en vidéo, respectivement chez *Ciné-Horizon* et *Vidéo Vogue*.

Par **Marc TOULLEC**
& **Julien CARBON**

MANGARAMA





1 - Le prototype d'une arme révolutionnaire.

2 - Le design de Bülarios et Dunan, malheureusement oublié par les animateurs de ce manga.



1 & 2 : Ikao, un adolescent habité par une larve qui le transforme en surhomme.

apocalypse boy

BAOH, LE VISITEUR

Sur le thème du surhomme dont les pouvoirs échappent bientôt à ses créateurs, **Baoh** plafonne très haut. Accidenté de la route, l'adolescent Ikao, officiellement mort, subit une étrange opération. Une équipe de scientifiques lui implante dans le cerveau un minuscule parasite, le Baoh, qui développe au fur et à mesure qu'il croît ses facultés. Au fil du récit, poursuivi par ceux qui l'ont conçu pour être l'ultime arme biologique, Ikao acquiert une puissance inimaginable, et devient même capable de produire sa propre électricité. Seule une balle tirée dans la tête et la combustion immédiate de son corps peuvent le tuer. Accompagné de Sumiré, une petite orpheline dont les dons de double vue intéressent beaucoup les mêmes personnes, l'adolescent fuit, ignorant d'abord ce qui lui arrive. Un psychopathe sanguinaire, un androïde dont l'œil électronique se branche sur la lunette du fusil et un colosse indien qui peut agir sur la structure même de la matière tentent de lui barrer le chemin...

Adapté d'un manga à succès, **Baoh** n'altère pas l'œuvre originale de Hirohiko Araki («Jojo's Bizarre Adventure»). Menée sur un tempo frénétique, l'aventure débute par la poursuite de Simuré dans un wagon bondé de chiens en cage pour se terminer dans une grotte souterraine hérissée de stalactites. Entre ces deux pôles, ce ne sont qu'empoignades ultra-gore où Ikao, métamorphosé à l'instar du Dr. Jekyll, démembre les soldats lancés à ses trousses, arrache les têtes, tronçonne les corps, les réduit en magma bouillonnant sous l'effet de son énergie nucléaire... Les animateurs excellent à chorégraphier ces longues séquences, à décrire les pirouettes aériennes du héros. Arabesques qui, inévitablement, se bouclent par un nuage d'hémoglobine ou sur la cuisson accélérée de chair humaine. Sidérant d'imagination dans la violence. Mais **Baoh**, c'est aussi la vibrante amitié qui se noue entre deux parias, pourchassés pour leur différence afin de servir la cause d'un pouvoir belliqueux et militariste.

Baoh. Japon. 1989. Réal.: Michi Sanaha. Scén.: Hirohiko Araki. Directeur artistique : Mitsuharu Miyamae. Character design : Hiroyuki Yokoyama. Mus.: Hiroyuki Nanba. Prod.: Kazuo Nakano & Haruo Sai. Retkuo/Toho. Dur.: 50 mn. Dist.: Kami Kaze. Sortie vidéo à la vente le 25 septembre. Présenté en version française.

anti-social, tu perds ton sang froid !

APPLESEED

Masamune Shirow n'est pas le plus chanceux des auteurs de manga. Toutes sympathiques qu'elles soient, les tigresses punkoïdes animées de **Dominion Tank Police** ne se hissent pas au niveau de la bande dessinée originelle. Visuellement riche, foisonnant sur le papier, «Appleseed» perd beaucoup de son potentiel lors de son adaptation sous forme de dessin animé. Ainsi, les flics Bularios et Dunan, respirant respectivement la force brute et la beauté sauvage, perdent de leurs caractéristiques, de leur sophistication : l'animation les assujettit aux normes les plus pauvres du genre, à des surfaces lisses. Des dessins économiques à l'encontre des coûts exorbitants que demande le respect de l'œuvre de Shirow. Comme tant d'autres mangas, **Appleseed** se déroule au lendemain de la Troisième Guerre Mondiale, dans la cité expérimentale d'Olympus construite sur des ruines. Une ville parfaite, prospère, dont tous les problèmes d'ordre social, économique ou politique ont été bannis. À 80 %, la population est constituée de Biodroïds, moitié humain, moitié robot. Programmés pour être heureux, ils sont effectivement heureux. C'est ce que dénonce le terroriste A.J. Sebastian. Son objectif : libérer les hommes du joug des machines. Pour atteindre son but, il complote la destruction de l'ordinateur dont dépend la moindre fontaine, la plus petite ampoule d'Olympus. Avec la complicité de Karon, un flic qui rend la société responsable du suicide de sa femme, Sebastian détourne le prototype d'une nouvelle arme, un appareil volant en forme d'araignée de mer...

Japon. 1991. Réal. & scén. : Kazuyoshi Katayama d'après le manga de Masamune Shirow. Animation : Yumiko Horasawa. Directeur artistique : Hiroaki Ogura. Prod.: Shinji Nakagawa, Hirohiko Sueyoshi & Yukata Takahasi. Dist.: PFC Vidéo. Dur.: 1 h 08. Présenté en version française. Sortie à la vente le 21 septembre.

Les lecteurs du «Appleseed» original risquent fort d'être déçus. Conçue directement pour le marché de la vidéo, cette adaptation du manga de Masamune Shirow ne bénéficie pas du même soin que la trilogie **Cyber City** par exemple. Pas d'éclat particulier dans les batailles rangées entre policiers et terroristes engoncés dans d'impressionnantes armures, sinon quelques tôles froissées bien conventionnelles, souvent vues. Regrettable car le scénario ne cède pas trop au manichéisme. Ainsi, les revendications du terroriste A.J. Sebastian ne sont pas ouvertement condamnées. Seules ses méthodes radicales, violentes, le sont. Masamune Shirow, dans sa bande dessinée, plaide en faveur d'une société dont machines et ordinateurs seraient les outils d'une harmonie miraculeuse. Le manga animé traduit ce même désir, même si les vestiges de l'ancien monde s'élèvent aux portes d'Olympus pour rappeler que l'équilibre est un très fragile acquis, qu'une étincelle suffit à l'embrasement.







*1 - Shizuka : érotisme dentelle et coton du ciné manga (**Shin Angel 1**).*

*2 - Une chute dans le vide vers le happy-end (**Shin Angel 2**).*

3 - Kozuke & Shizuka : les tourtereaux d'un campus très hot !

*4 - Une adolescente ligotée façon bondage pour échapper au suicide (**Shin Angel 2**).*

tout lisses, les petits cochons !

SHIN ANGEL 1 & 2

Un manga animé autrement plus érotique que **Dragon Pink** et **Mademoiselle Météo**. Adaptateur de sa propre bande dessinée cochonne, U-Jin prend pour cadre un lycée dont les élèves ne se préoccupent pas de scolarité. Surtout Kosuke, un adolescent qui ne pense qu'à ça, au point de visualiser les dessous sous les uniformes. Alors qu'un copain s'ingénie à photographier les petites culottes des filles, Kosuke croise le regard d'une élève qui se serait suicidée vingt-cinq ans auparavant après que son petit ami l'ait plaquée et mise enceinte plusieurs fois. Depuis, son fantôme hanterait le bahut, ainsi que sa tête tranchée par le métro ! Pour désenvoûter son petit ami, la jolie Shizuka l'amène chez une exorciste de charme. Pour rentrer en contact avec les esprits, elle travaille Kosuke au corps, une tâche dont s'acquittera davantage la revenante pas très froide...
Dans le volume 2 de ses déboires érotico-universitaires, Kosuke sauve in extremis du suicide Miki, désespérée que le beau Kawamura n'ait pas répondu à sa déclaration. C'est en fait une rivale très possessive qui s'interpose. Kosuke et Shizuka la prennent en main, s'emploient à lui redonner goût à la vie. Il faudra employer les grands moyens, à savoir un saut en parachute, pour atteindre cet objectif.

Japon. 1994. Réal.: Hiromitsu Ota. Scén.: Amano Wataru d'après le manga «Angel» de U-Jin. Directeur artistique : Fuji Mitsuri. Prod.: Rakotaro/Kusae Jiro/Pink Pineapple. Dur.: 2 X 35 mn. Dist.: Katsumi Vidéo. Présenté en version française. Sortie à la vente le 25 août & le 25 septembre.

Si le premier **Shin Angel** donne innocemment dans le trip petites culottes, censurant les galipettes, **Shin Angel 2** va beaucoup plus loin. Carrément jusqu'au hard. Le réalisateur accumule les détails morphologiques les plus intimes, turlutes et tutti quanti. Pas de pilosité sur les organes cependant ; la légendaire pudeur nipponne proscrit l'apparition à l'écran du moindre poil. Tout porno qu'il soit, **Shin Angel 2** n'en est pas moins intégralement imberbe ! Manga pour adultes donc, les **Shin Angel** expriment malgré eux les frustrations et angoisses de la jeunesse japonaise. Des frustrations bien au-dessous de la ceinture et une angoisse symbolisée par le suicide. Suicide motivé par l'échec scolaire, les pressions familiales et sociales. Évidemment, dans les **Shin Angel**, les teenagers ne se préoccupent nullement de leur bulletin de notes. À l'érectomètre, par contre, c'est du vingt sur vingt, un maximum qui ne se reporte pas, loin s'en faut, sur la qualité de l'animation proprement dite.

quand les femmes avaient une queue !

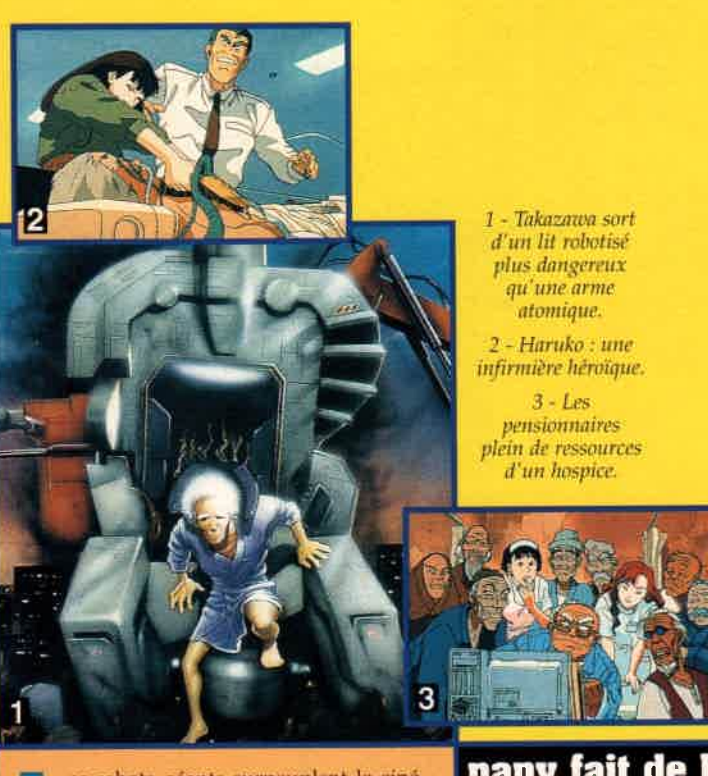
DRAGON PINK 1 & 2

Fantastique branche donjon & dragon, érotisme gargantuesque et humour gras sont les ingrédients de cette série à destination des grands adolescents qui considèrent que les jeux de rôles manquent de piquant. À une époque médiévale totalement imaginaire, un quatuor arpente une contrée peuplée de créatures légendaires, de géants et de monstres. Ce sont Pink (une femme-chat esclave), Santa (un chevalier obsédé sexuel), le colosse Bobo et Pierce, une guerrière douée de pouvoirs paranormaux. Dans la première de leurs aventures vidéo, ils affrontent d'abord un molosse libidineux, gardien d'une épée magique, puis un tigre doté de cornes de bélier dont Santa vole la peau pour en faire cadeau, sous forme de robe, à Pink. Leur adversaire principal : une sorcière qui métamorphose les jeunes prisonniers en serviteurs à l'aide d'un parasite peu délicatement introduit dans leur corps.

Dans **Dragon Pink 2**, l'identité de l'ennemi ne varie guère malgré l'attaque d'un blob immonde qui coule sur le corps nu d'une Pink ligotée la tête en bas. Pour payer ensuite un repas pantagruélique, Santa recueille un certain liquide des parties les plus intimes d'une sorte de Fée Clochette. D'où l'usage tout à fait inhabituel d'un petit champignon à la forme évocatrice. Le quatuor passe ensuite aux choses sérieuses en se mesurant avec une entité diabolique que vénère une secte d'encapuchonnés. L'entité réserve en effet à Pink un sort peu enviable : se glisser dans son corps par où vous savez et, ensuite, l'éclater de l'intérieur comme une baudruche...

Japon. 1990. Réal.: Tomii. Character designer : Saiko Utsumi. Directeur artistique : Naoshi Yokose. Prod.: Itoyoko Pink Pineapple. Dur.: 2x23mn. Dist.: Katsumi Vidéo. Présenté en version française. Sortie à la vente le 25 août et le 25 septembre.

En deux fois vingt-trois minutes, **Dragon Pink** s'essaie au mariage de la paillardise et de l'héroïc-fantasy. La rencontre du Robert Howard de Conan et du Rabelais de Gargantua en somme. Un mariage dont le bébé n'est pas franchement de toute beauté, aussi sévèrement burné que voulu. Si les auteurs lorgnent ostensiblement vers les tentacules vicelards d'un **Urotsukidoji**, ils sont loin d'en atteindre les sommets. Bien que les couleurs soient souvent très jolies, l'animation étale sa pauvreté dans les séquences qui auraient mérité une grande attention, le déchaînement des forces du mal en l'occurrence. Les animateurs ont préféré soigner les mouvements et ballottements de la poitrine de ces dames dans les efforts et dans l'étreinte.



1 - Takazawa sort d'un lit robotisé plus dangereux qu'une arme atomique.

2 - Haruko : une infirmière héroïque.

3 - Les pensionnaires plein de ressources d'un hospice.



1 - Quand une sorcière se fâche tout rouge (**Dragon Pink 1**).

2 - Pink, une femme-chat possessive et brimée.

papy fait de la résistance !

ROUJIN-Z

Les robots géants surpeuplent le cinéma d'animation japonais, tous coulés dans le même moule. De Katsuhiro Otomo, il ne fallait pas attendre un monstre de métal comme les autres, un énième ***Goldorak***. L'auteur d'**Akira**, scénariste et mechanics designer de **Roujin-Z**, s'écarte des sentiers battus. Il construit son histoire sur la base d'un problème de société, japonais en particulier, occidental en général. Que faire des vieillards impotents, incapables de s'assumer par eux-mêmes ? Le Ministère Japonais de la Santé Publique demande à la Nishibashi Shoji de trouver une solution au problème. La société conçoit le Z-001, un lit-sarcophage dont un ordinateur commande toutes les fonctions. Des fonctions qui vont des toilettes intégrées à plusieurs écrans de télévision. Pour tester cette invention, le Ministère désigne le vieux Takazawa sur lequel veille à domicile Haruko, une infirmière débutante. Littéralement kidnappé, Takazawa est logé sans ménagement dans le «lit». Il souffre le martyre à chaque instant. Avec la complicité de quelques collègues et d'une chambrée de vieillards, dont un génie de l'informatique, Haruko tente de délivrer son protégé. S'il parvient à s'évader de son «lit» désormais mobile après avoir synthétisé la voix de sa défunte épouse, la suite tourne au cauchemar ; le Z-001 accapare tous les matériaux métalliques, les appareils, véhicules qui passent à sa portée. Il grossit, grossit, jusqu'à prendre des proportions titanesques et menacer la ville après que son locataire en soit sorti...

Japon. 1991. Réal.: Hiroyuki Kitakubo. Scén. et mechanicals designer : Katsuhiro Otomo. Animation : Fumio Iiada. Mus.: Bun Itakura. Directeur artistique : Hiroshi Sasaki. Prod.: Newtype/Sony Music Entertainment/Movic Co Ltd/TV Asahi. Dur.: 1 h 20. Dist.: PFC Vidéo. Présenté en version française. Sortie à la vente le 21 septembre.

La métaphore est évidente ; une société qui ne répond pas décemment aux besoins de ses vétérans est une société décadente, kamikaze, dont l'irresponsabilité, la volonté de «classer» le dossier se traduit par ce lit robotique, autonome. Mettez-y le vieux, programmez l'appareil et patientez jusqu'à la mort. Cynique, Katsuhiro Otomo étant l'un des concepteurs les plus vindicatifs de la SF cyberpunk japonaise, le message passe par des images tour à tour drôles, vaudevillesques et apocalyptiques. Y'aurait comme du **Brazil** dans l'air. Otomo vaporise les mêmes senteurs acidulées de pastiche et de terreur loufoque. Un quelconque tâcheron à la réalisation et l'animation pourrait nuire à ses intentions ; Hiroyuki Kitakuba se montre à la hauteur. Les protagonistes existent, tant l'intrépide Haruko que sa copine nymphomane, ou que Terada, fonctionnaire pas si méchant qu'il en l'air. Le vilain véritable : son bras droit, un ingénieur qui adapte le «lit» aux besoins de l'armée pour le transformer en machine de guerre. Le combat avec les Z-001 ennemis compte bien sûr parmi les morceaux de bravoure de **Roujin-Z**, aux côtés de la fuite du «lit» sous les rails du métro aérien et l'intrusion de l'infirmière héroïque dans les entrailles du monstre composite. Fracas de ferraille, tentacules métalliques... Des batailles qui ne sont pas sans évoquer la mutation sublime des deux **Tetsuo** de Shinya Tsukamoto. Ces empoignades cyberpunk du film ne s'épanouissent jamais au détriment des tonalités intimistes de l'histoire, tout particulièrement ce flash-back pastel issu de la mémoire de Takazawa, de cette voix du passé qui sort le vieillard de sa léthargie.

la rentrée des classes

ANGE DES TÉNÈBRES 1 & 2

Les collèges fascinent réellement les auteurs de mangas animés. Pas uniquement ceux qui œuvrent dans la bluette érotique. Ceux de l'horreur post-**Urotsukidoji** également s'y glissent. Que se passe-t-il dans les combles des établissements chargés de dispenser le savoir ? Une question qui les ronge apparemment et dont ils cherchent la réponse tant du côté des récits de Lovecraft que des excès d'**Urotsukidoji** et du **Hiruko the Goblin** de Shinya Tsukamoto. Dans l'institution catholique d'**Ange des Ténèbres 1**, par exemple, Goda et sa fidèle maîtresse, proviseur de l'école, kidnappent les adolescentes dont ils ont la charge. Ficelées, solidement bâillonnées, violées et soumises à des tas de combinaisons perverses, les adolescentes deviennent leurs esclaves obéissantes après qu'une petite créature visqueuse ait été introduite dans les entrailles, via le rectum. Fort d'une demi-douzaine de pénis tentaculaires, Goda règne en maître sur ce repaire situé, ô ironie grinçante, sous une chapelle. Deux petites lesbiennes, Atsuko et Sayaka, découvrent l'abomination. Menacées des derniers outrages, elles sont secourues par Romu, version masculine de la fée Clochette, chef des habitants de la forêt (d'hideux lutins dignes de J.R.R. Tolkien !), avant que les suppôts de Satan n'y fassent construire leur pensionnat...
Qui connaît **Urotsukidoji** et **Doomed Megalopolis** imagine aisément les débordements commis par les auteurs de ce manga animé pour adultes, très proches des Fumetti, bandes dessinées italiennes où l'horreur le dispute à la pornographie. Ici, l'enfer tient autant de Dante que du salon spécialisé dans le sadomasochisme le plus sévère. Complaisants, graphistes et scénaristes s'ingénient à souiller les victimes (visages angéliques, gros seins comme d'habitude) du démon Goda qui ne poursuit d'autre but que forniquer selon son bon plaisir, pénétrer simultanément les collégiennes par les trois orifices.

Angel
***Dark**. Japon. 1994. Réal.: Jiro Kusaka. Scén.: Yukihiro Kusaka. Design : Kazumori Iwakura. Prod.: Kazuhiko Ikeguchi & Hideaki Fujii. Dur. 2 X 40 mn. Dist.: EVA/Anime Virtual. Sortie vidéo à la vente le 25 septembre & le 25 octobre. Présentés en version française.*

Le professeur de biologie d'**Ange des Ténèbres 2**, Monsieur Shimazaki, partage les mêmes désirs. Dans le laboratoire d'une école traditionnelle, il séquestre des étudiantes à qui il impose d'atroces jouissances. Des jouissances à base de chlorophylle car des orchidées mutantes, fruits de ses expériences, posent leurs corolles sur les zones les plus érogènes de ces fillettes. Bref, **Ange des Ténèbres 2**, c'est **La Petite Boutique des Horreurs** à la sauce du manga érotico-horrifique, pimenté de voyeurisme, de petites culottes et d'entités végétales. Ses auteurs y étalent sans retenue tous leurs fantasmes à peine maquillés par l'outrance de l'horreur, double pénétration et fellations rabelaisiennes en vedette. Mais plus que tout, ce sont ces nymphettes savamment ligotées, dans des positions très suggestives, qui les motivent.
Véritable cauchemar pour féministes (la femme y est carrément l'objet malléable et presque consentant de tous les sévices !), **Ange des Ténèbres 1 & 2** n'offrent pas les mêmes attraits plastiques que les **Urotsukidoji** qu'ils pillent sans vergogne, mais se tiennent correctement dans le genre, colmatant la brèche d'une animation inégale par une surenchère systématique dans la monstruosité libidineuse. Un bain de jouvence pour qui s'est délecté, en douce, des Fumetti publiés par *ElviFrance* !



1 - Cobra, pourfendeur des pirates du cosmos.

2 - Armanoïde, bras droit chromé de Cobra.

3 - Dominique, porteuse d'un fragment de carte.





*1 - Une écolière victime de tentacules très très vicieux (**Ange des Ténèbres 1**).*

*2 - Un professeur de biologie diplômé en démonologie (**Ange des Ténèbres 2**).*

space serial !

COBRA

Imaginez un costaud ironique, évoquant vaguement le Belmondo de la grande époque, un cigare fiché au coin des lèvres et dont le bras gauche est remplacé par une arme destructrice, le Rayon Delta ! Imaginez maintenant ce type étrange plongé en plein XXIVe siècle, combattant des Pirates de l'Espace, épaulé par Armanoïde, son fidèle androïde... Imaginez enfin un univers de SF au look très 70, quelques bastons homériques, des poupées joliment aérodynamiques et vous aurez une idée à peu près claire de **Cobra**, mirifique série culte des années 80, qu'*A.K Vidéo* sort aujourd'hui dans son intégralité. Champagne !

C'est en 1977 que le dessinateur Buichi Terasawa crée «Cobra», dans le magazine Shonen Jump. Graphiste talentueux (on lui doit entre autres merveilles «Midnight Eyes Goku» et «Kabuto»), il affine au fil des mois un graphisme ultra-dynamique, qui place aussitôt cette série de SF novatrice en tête des ventes. Rétrospectivement, on peut considérer que le retentissement de la saga vient ici du fait que Terasawa ne lève jamais le pied, alimentant sans cesse son intrigue en éléments excitants s'enchaînant sans temps mort, ce qui est rarement le cas de la plupart des mangas contemporains, qui connaissent régulièrement de très fortes baisses de tension (c'est le cas par exemple d'un «Dragonball»). Cinq ans après le démarrage fulgurant du comic book, en 1982 une première adaptation filmée sort sur les écrans nippons, sous la forme d'un long métrage d'une qualité assez discutable, suivie quelques mois plus tard par une série télévisée en trente et un épisodes, qui en revanche retrouve totalement l'esprit de la bande dessinée. Réalisé par des artistes renommés de l'industrie locale (Osamu **Lady Oscar** Dezaki et Toshio **Cat's Eyes** Takeuchi), le feuilleton bénéficie d'une conception graphique extrêmement élaborée (dans les limites de la production télévisuelle), due à Akio Sugino (**Jeu, Set et Match**, **Black Jack**) et Shinji Otsuka aujourd'hui collaborateur du Studio Ghibli de Miyazaki et Takahata. Grâce à ce team de choc, **Cobra** s'impose comme l'un des cartoons télévisés les plus brillants des années 80. Diffusé en 1985 sur *Canal Plus*, puis par la suite à deux reprises sur *F2*, il initia toute une génération de bambins français aux délices de la SF nippone. *A.K Vidéo* sort aujourd'hui l'intégrale du feuilleton, soit trente un épisodes, répartis en dix cassettes : c'est évidemment indispensable. Dès les premiers épisodes, on entrevoit parfaitement le jeu extrêmement brillant mis en place par Terasawa. Au XXIVe siècle, un jeune homme rêve qu'il est Cobra, un justicier particulièrement remuant qui pulvérise des pirates de l'Espace à l'aide d'un canon dissimulé dans son bras gauche. Un postulat qui fleure bon les grandes heures de la collection Anticipation, puisqu'évidemment notre homme est effectivement Cobra, et se révèle au fil des épisodes comme un justicier d'exception, louvoyant dans un univers barjot, où l'on rencontre des marchands d'esclaves pouvant modifier leur structure moléculaire, des hommes de Verre invincibles, des mauvaises gens qui tuent en implantant des graines dans les cerveaux et où les jolies filles ont parfois des cartes au trésor tatouées sur le dos. Précipitez-vous donc sur ce véritable serial nouvelle manière, qui réserve des rebondissements à chaque instant, et dépasse de très loin tout ce que la SF animée nippone a pu nous offrir par la suite. Ajoutons pour finir que les cassettes ont été tirés à partir de nouveaux masters japonais impeccables, qui s'avèrent nettement supérieurs à ce que l'on avait pu découvrir à la télévision dans les années 80. Avec la sortie de cette intégrale à laquelle il faut ajouter celle de **Black Jack**, *A.K. Vidéo* s'impose donc plus que jamais comme le label à suivre de près aux côtés de *PFC Vidéo*. Les amoureux d'animation, comme les autres, ne peuvent que se réjouir d'une telle concurrence !

***Cobra, Space Adventure**. Réal.: Osamu Dezaki, Toshio Takeuchi. Scén.: Buichi Terasawa. Design : Akio Sugino, Shinji Otsuka. Décors : Toshihiro Mizutani, Tsutomu Ishigaki. Vol. 1 & 2 : quatre épisodes par K7. Vol. 3 & 4 : trois épisodes. Dist.: A.K. Vidéo. Sorti à la vente fin juillet.*

Julien CARBON

1
2
3



4
5

1 - Le millionnaire Crossword sur son lit de mort, torturé par la Kimaila.

2 - Black Jack en tenue de travail pour une opération intense.

3 - Des villageois à l'assaut d'un château à la Frankenstein : celui de Crossword.

4 - Pinoko et le petit voleur, sous l'aile protectrice de l'homme en noir...

5 - Black Jack version BD de Tezuka : le chirugien abattu par l'échec d'une opération.

la tendresse du maudit

BLACK JACK, VOL.1 : LA DERNIÈRE VICTIME DE LA KIMAÏLA

Dans un univers joliment gothique, un chirurgien au charme vénéneux suture les âmes brisées, sauve les jolies veuves condamnées par la maladie et les petits orphelins défigurés : tel est le monde de **Black Jack**, rien moins que LE dessin animé de cette fin d'année ! Etonnés ? *Mad Movies* se ferait-il le défenseur d'une version nippone de ***La Clinique de la Forêt Noire*** ? Les boys de la rue Mansart s'abandonneraient-ils aux délices du thriller médical ? Rien de tout cela. Vous allez découvrir un petit chef-d'œuvre, un drame glaçant, aux limites du cauchemar et de l'horreur absolue. L'adaptation très attendue d'un des plus importants personnages du bestiaire manga, créé par notre maître à tous : Osamu Tezuka.

Tezuka, comme tout le monde commence à le savoir, est le maître incontesté de la bande dessinée nippone moderne. Dès 1947, il en a posé les bases, inventant une forme de découpage inédite très proche de la technique cinématographique, un graphisme d'une pureté renversante et surtout des codes narratifs auxquels tous les dessinateurs de l'archipel se réfèrent encore aujourd'hui. Considéré chez lui comme un génie essentiel dans l'histoire de l'art japonais, il n'a curieusement pas hérité de la même reconnaissance en occident, et particulièrement en France, où les bédéphiles n'ont jamais pu se délecter d'une traduction de cette oeuvre marmoréenne (150.000 planches et 600 séries différentes tout de même !). Pour les fans de l'hexagone, la seule partie visible du monde «tezukien» reste donc à ce jour les adaptations télévisées des séries les plus fameuses du maître qui envahirent les étranges lucarnes au début des années 70 : ***Astro Boy***, ***Le Roi Léo*** et ***Prince Saphir***. Des feuilletons certes fascinants, mais qui ne permettent pas d'apprécier l'éclectisme incroyable du parcours de l'artiste. Bonne nouvelle : une (infime) partie de cette injustice va être enfin réparée avec la sortie de **Black Jack**, une créature née au début des seventies, soit dans la période peut-être la plus fascinante du maître. Retour sur la création d'un mythe dérangé...

1965. Alors que son succès n'a paradoxalement jamais été aussi fracassant, Osamu Tezuka, à la surprise générale, bouleverse de fond en comble sa conception du manga. Déjà considéré comme un dieu vivant de la BD, couronné par tous les prix imaginables, l'homme n'a pourtant pas encore quarante ans et souffre d'être reconnu avant tout comme le chantre de mondes fantaisistes, où des petits héros à la bouille ronde inculquent un humanisme de bon aloi aux bambins nippons. À cette époque, toute une nouvelle génération d'auteurs est en train d'apparaître, et commence à faire vaciller les codes en vigueur dans le manga, poussant toujours plus loin la violence graphique et n'hésitant pas au passage à faire passer l'art tezukien pour obsolète en fustigeant assez stupidement l'apparente «joliesse» des créations de l'auteur.

S'attelant alors à des dizaines de séries en même temps, le maître prend tout le monde à contrepied, et pousse son œuvre dans des directions incroyables : en cinq ans, il fait définitivement entrer le manga dans l'âge adulte, invente le roman graphique nippon, et s'impose comme un auteur (au sens littéraire du terme) de tout premier ordre, en approfondissant toujours plus une philosophie de l'existence entre scepticisme et romantisme, jusque là assez timidement exposée.

C'est l'époque où il signe «Ayako», une saga familiale terrifiante où se mêlent violence psychologique, inceste et critique acerbe de la mentalité traditionnaliste japonaise. Puis vient «MW» cette sulfureuse saga autour d'une arme bactériologique terrifiante que cherche à contrôler un jeune homosexuel démoniaque, qui égratigne avec une amoralité hallucinante les instances dirigeantes de l'archipel. Et au milieu de ces romans noirs et essentiels naît «Black Jack».

C'est le 19 janvier 1973 que les lecteurs nippons découvrent le tout premier épisode des aventures de l'étrange toubib. Drapé dans une longue cape noire, le personnage inspire immédiatement une sensation de malaise avec son visage grave traversé par une très esthétique balafre, toujours partiellement masqué par une mèche rebelle. De son vrai nom Kuro Hazama, il fut défiguré dans un terrible accident alors qu'il n'était qu'un bambin et dut son salut à un chirurgien de génie, Jotaro Hanma, qui recomposa son visage grâce à la peau d'un enfant noir (le meilleur ami de notre héros). Le résultat fut ce faciès bicolore, séparé par une cicatrice indélébile : Kuro était devenu Black Jack. Fasciné par la personnalité du médecin qui lui sauva la vie, Black Jack devint à son tour un chirurgien. Le meilleur d'entre tous. Radié de l'ordre pour ses pratiques révolutionnaires, il exerce dans l'illégalité, soignant riches milliardaires et yakuzas contre des valises de yens. Le contraire en somme d'un idéaliste. Dès les premiers épisodes (d'une vingtaine de pages chacun) de cette nouvelle série, c'est le délire. Le public nippon plébiscite cet anti-héros atypique, et ce qui était parti pour n'être qu'une expérience amusante se prolongera sur près de cinq années, formant à l'arrivée la plus longue série jamais élaborée par le maître avec 244 épisodes et 4000 pages !

Le plus fascinant est ici que la série échappa totalement à son auteur, comme il le confiait en 79 : *«Dès les deux ou trois premiers épisodes, je voulais faire de Black Jack un personnage ouvertement négatif, afin de construire une série entière autour d'une fripouille. Mon but était de le dépeindre sous un jour toujours plus sombre au fil des épisodes, pour arriver à une sorte de roman picaresque et cruel. Mais, curieusement, les lecteurs virent aussitôt en lui un champion de la justice, un être tragique et déchiré : bref, un bon garçon. Finalement, quelque soient les intentions initiales d'un auteur, les héros de manga finissent toujours par quitter leur créateur pour mener leur propre existence. Tout spécialement quand ils atteignent un certain stade de popularité».*

Répondant à l'attente de ses lecteurs, Tezuka va donc faire de Black Jack un héros torturé par la morale, signant au final une saga ambigüe, d'une profondeur imparable, explorant une thématique de la fatalité qui fut de tout temps l'une de ses grandes obsessions.

Black Jack, un chirurgien rapiécé en perpétuel combat contre la Grande Faucheuse.

Cette analyse passe ici par une mise en scène de la douleur extrêmement dérangeante. Chaque nouveau chapitre s'ouvre ainsi presque systématiquement sur des événements dramatiques utilisant régulièrement des effets gore éprouvants : suicides d'enfants délaissés, carambolages meurtriers, présentation de maladies inconnues qui transforment les victimes en monstres, où les réduisent à la taille de petites poupées gémissantes. Au milieu de son monde malade, Jack intervient toujours en ultime recours, spectre impassible tentant de recoudre tant bien que mal les plaies béantes d'un univers déchiqueté. Assisté par la petite Pinoko, une masse de chair informe à laquelle il a donné un corps artificiel de fillette de huit ans, le toubib combat la Grande Faucheuse dans des opérations montrées en gros plan (Tezuka fut lui-même médecin avant de devenir dessinateur)... et perd régulièrement le combat. Car ici la science n'est jamais toute puissante, et la fatalité finit toujours par rattraper notre homme Jack, dont le rôle devient celui d'un observateur terrifié, qui doit avant tout aider avec tendresse ses malades à vivre avec leur différence. Gymnaste amputé auquel il apprend les échecs, amoureux au visage ravagé qui découvre sa beauté intérieure : tous les patients du bon docteur voient leur vie bouleversée par le passage de l'homme en noir, qui finit chaque aventure en tournant le dos au lecteur, le laissant à ses doutes, l'âme meurtrie...

On pouvait donc penser que ce personnage complexe serait presque impossible à adapter à l'écran. Tezuka lui-même y avait pensé plusieurs fois jusqu'à sa mort en 1989, sans jamais arriver à monter réellement le projet. Dieu merci, ses héritiers ont su, avec ce premier chapitre que vous allez découvrir dès le mois d'octobre (**Black Jack : La Dernière Victime de la Kimaïla**) rendre sans le trahir la profondeur de l'œuvre originelle. Dans cette histoire inspirée d'un des plus fameux épisodes de la série, Jack se voit offrir trois millions de dollars par le riche industriel Crossword pour tenter de trouver une explication à la maladie étrange et incurable dont il est frappé : la Kimaïla. Crossword ne tient pas à ce que Jack le soigne : il veut simplement que le chirurgien l'opère «à vif» afin de comprendre comment le mal agit... Nous ne vous en dirons pas plus, sinon pour ajouter que l'histoire plonge alors dans un cauchemar gothique ultra-excitant et que la réalisation est due à Akio Sugino et Osamu Dezaki un duo mirifique auquel on doit déjà **Cobra**, et qui, bien que s'éloignant du graphisme originel, choisissent ici des options visuelles tout à fait audacieuses, faisant de cette première aventure (quatre autres suivront dans les mois à venir) un événement graphique sans précédent. Total Masterpiece !

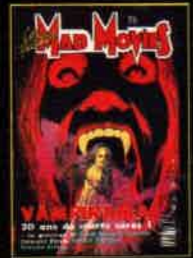
Black Jack, Vol. 1 : La Dernière Victime de la Kimaïla. *Réal.: Osamu Dezaki. Scén.: O. Dezaki d'après l'œuvre originale d'Osamu Tezuka. Design: Akio Sugino. Décors : Kazuo Okada, Haruki Saitô. Mus.: Osamu Shôji. Durée : 50 min. Dist.: A.K. Vidéo. Sortie à la vente mi-octobre.*

Julien «Djigen» CARBON

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

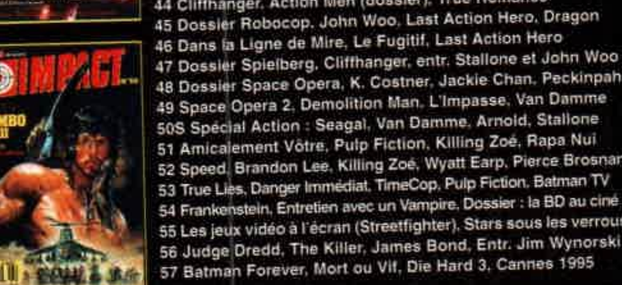
26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988; Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoraiz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutant
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood



92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray

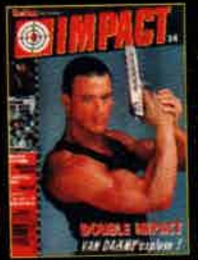
IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dosiier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les Trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborh, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
28 Robocop 2, Van Damme, Mel Gibson, Bruce Willis
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Aliens», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995



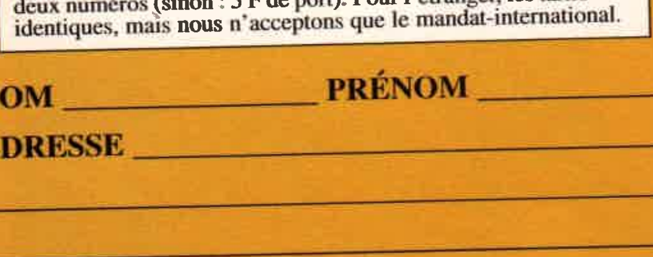












Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Chaque exemplaire : 20 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 31, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRÉNOM ____________

ADRESSE ____________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 35 36
37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63
64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95

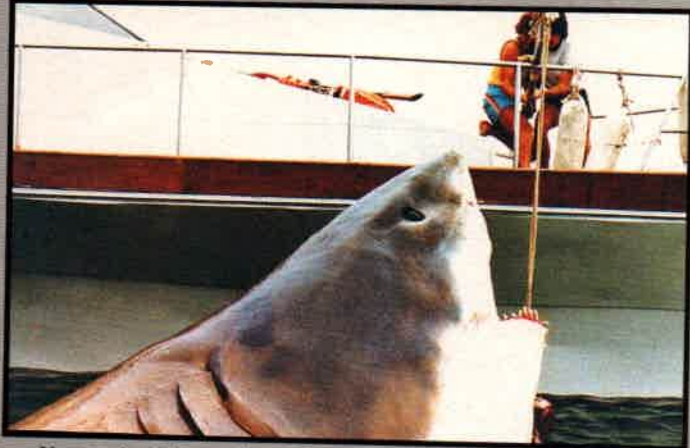
IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24
25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37
38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50
51 52 53 54 55 56

VIDEO ET DEBATS

VIDEO ET DEBATS

Par Marc TOULLEC

Une actualité vidéo très très abondante pour cette rentrée. Les cassettes se bousculent au portillon des vidéo-clubs. Certains font profil bas. Le requin de Cruel Jaws, la ménagère zombifiée de Bon Appétit Maman par exemple. Débarquent en force les anciens du kickboxing recyclés dans la science-fiction de série B : Olivier Gruner dans Automatic, Evan Lurie dans Hologram Man... Même la grande et siliconée Brigitte Nielsen se prend au jeu en jouant à la Guéguerre des Étoiles dans Terminal Force. Le fantastique gagne aussi le western : malédiction indienne dans Le Gardien des Esprits de Sam Shepard avec le regretté River Phœnix, l'indigeste Nuits de Pleine Lune et son discret loup-garou. Dans un autre registre, l'auteur des Nekromantik remet le couvert dans un Roi des Morts surprenant. Stephen King continue d'allonger une filmographie déjà spectaculaire avec Les Langoliers, des gloutons bouffe-temps. William Shatner préside à Tekwar 3 & 4, deux thrillers cyberpunk variablement réussis. L'extraterrestre de Roswell, l'essoreuse de The Mangler, l'empaillé ensorceleur de La Nuit de l'Épouvantail sortent du lot. Quant à La Plante qui Aimait les Femmes, elle navigue entre horreur botanique et érotisme seventies presque hard. Un cas unique de cochonnerie végétale !



Un requin «bis», copie conforme de celui des *Dents de la Mer* !

CRUEL JAWS

Une série Z italienne d'une autre époque ! De l'époque de **La Mort au Large**, de **Tintorera** et autre **Mâchoires Infernales**, ces ersatzs ringards des **Dents de la Mer**. Et en matière de ringardise, William Snyder, réalisateur de **Cruel Jaws**, en connaît un rayon. William Snyder ? Un pseudonyme ronflant pour Vincent Dawn, alias Bruno Mattei. Réalisateur de quelques péplums cochons, d'une poignée de films «historiques» consacrés aux camps d'extermination nazis, Bruno Mattei passe à la postérité pour trois titres qui auraient pu faire de lui le Ed Wood rital. Ce sont **Les Rats de Manhattan** («Derrière cette porte, il y a des milliers de rats», avertit le héros, le plan suivant nous montrant une dizaine de rongeurs se battant en duel), **Virus Cannibale** (plagiat de **Zombie** où des mercenaires tarés remakent **Chantons sous la Pluie** au milieu des morts-vivants) et **RoboWar** (avec un simili-Predator entre le motard cuir et l'alien). C'est dire si on attendait cette copie retardataire des **Dents de la Mer** avec impatience ! Une impatience déçue car Mattei ne retrouve pas la verve kitsch de ses chefs-d'œuvre. Il reprend, servile, les grandes lignes du terrifiant suspense marin de Spielberg. Un squale énorme (un prototype secret échappé de l'épave d'un cargo échoué) chasse dans les eaux de Ampton Bay dont le maire, une crapule, refuse de reporter une régate de planches à voile. Un spécialiste des requins et un vieux loup de mer se lancent sur les traces du monstre après qu'il ait croqué quelques jambons humains. Dire que **Cruel Jaws** est un film prévisible tient de l'euphémisme. Sans vergogne, les scénaristes (ils s'y sont mis à trois !) pillent **Les Dents de la Mer** et sa première séquelle par pans entiers (même la séquence de l'hélicoptère y passe !). Un pillage touchant de maladresse car les moyens financiers ne permettent guère d'exploits. Les plans du requin géant se font rares quand il s'agit d'effets spéciaux (la maquette du «Bruce» de Spielberg semble avoir été empruntée au parc d'attractions d'*Universal* !). Par contre, Mattei se montre plus généreux en stock-shots, en images volées à de spectaculaires documentaires... Pas très gore, Mattei se satisfaisant de gros bouillons de sang, **Cruel Jaws** aggrave encore son cas par le recours à un sosie racorni du catcheur Hulk Hogan, le détournement de la musique de **La Guerre des Étoiles** (!), une idylle pathétique entre la fille du maire et le fils du propriétaire de l'aquarium local menacé d'expulsion, et le recrutement de comédiens américains caricaturaux que tous les castings refoulent.

Italie. 1994. Réal.: William Snyder (alias Bruno Mattei). Int.: George Barnes, David Luther, Scott Silveria, Kristen Urso... Dist.: TF1 Vidéo. Sorti à la location le 5 septembre.

BON APPÉTIT, MAMAN

Il a galéré, le scénariste Chuck Hugues, avant que son manuscrit, «Ed and his Dead Mother Have a Spendid Holiday», ne trouve acquéreur. Cinq ans de balade d'un studio hollywoodien à l'autre avant que *ITC*, producteur-distributeur anglais, ne manifeste son intérêt. Logique qu'une société britannique tombe sous le charme de cette histoire tantôt cruelle, tantôt drôle (souvent les deux à la fois, sur le papier du moins), très british. Logique aussi qu'un bonhomme comme Jonathan Wacks s'intéresse à sa mise en images. Réalisateur de nombreux épisodes de la série ***21 Jump Street***, Jonathan Wacks produit également **Repo Man** d'Alex Cox (un road-movie déjanté sur fond d'extraterrestres transportés dans le coffre d'une voiture), tourne **Mystery Date** (une agréable comédie policière pour les familles) et, surtout, **Powwow Highway** (un tableau mi-figue mi-raisin des misères actuellement endurées par les Indiens dans leurs réserves). Dans le scénario de Chuck Hugues, Jonathan Wacks avoue avoir trouvé matière à *«une comédie, mais seulement en surface. Le récit dépasse de loin le simple cadre des plaisanteries. **Bon Appétit Maman** traite du cas d'un jeune homme qui n'a plus aucune raison d'être. Vous avez ce grand orphelin qui idéalise à sa façon sa propre mère et, parce que l'affaire lui semble bonne, achète l'idée de la ramener à la vie»*.
Edward Chilton pleure donc, un an après son décès, sa mère. Héritier de sa quincaillerie et d'une jolie police d'assurance, il coule des jours paisibles jusqu'à l'apparition d'A.J. Pattle, «représentant en vie». Contre une somme modeste, il propose à Ed le retour de la disparue, bien que celle-ci ait légué ses organes à la science. La remise en état de la défunte et quelques honoraires supplémentaires par conséquent, ne découragent pas Ed. De retour, la morte ne se comporte pas exactement comme auparavant. Elle prend volontiers le frais dans le frigo, mange des cafards pour se requinquer, découpe à la tronçonneuse un ancien employé indélicat, décourage les initiatives amoureuses de la très sexy et peu farouche Storm Reynolds à l'encontre de son fils... Poussé par son oncle Bunny, Ed en arrive à la conclusion que Mère doit retourner manger les pissenlits par la racine, quitte à l'y aider un petit peu...
Ed, c'est Steve Buscemi, comédien longtemps obscur, soudain reconnu pour avoir été l'un des truands de **Reservoir Dogs**. Steve Buscemi s'implique apparemment beaucoup dans son personnage, croit dur comme fer au message transmis par le scénario (il est dangereux de s'accrocher au passé). Dommage que la mise en scène soit d'une platitude rare, style téléfilm anémique, que les images se succèdent mollement sans que les excentricités de la Maman ou le sex-appeal de la torride Sam Jenkins ne viennent réveiller un spectateur somnolent. Ce qui aurait pu donner une parabole inquiétante et loufoque sur l'attachement excessif d'un fils à sa mère sombre dans la comédie poussive. Mais il semble que le film, dans la version commercialisée, ait subi quelques coupes importantes, notamment la séquence où détale, comme un canard décapité, le corps sans tête de Miriam Margoyles, une scène dont les effets spéciaux sont pourtant l'œuvre de l'atelier *KNB*.

*Ex-**Ed and his Dead Mother**. USA. 1992. Réal.: Jonathan Wacks. Int.: Steve Buscemi, Ned Beatty, Sam Jenkins, John Glover... Dist.: Film Office. Sorti à la location mi-juillet.*



Le fils et sa mère : un cas excessif d'amour filial...

VIDEO ET DEBATS

ROSWELL

Tous les feux de l'actualité se braquent sur l'affaire Roswell. *TF1 Vidéo* commercialise la cassette de l'autopsie d'un prétendu extraterrestre, Jacques Pradel en diffuse les images les moins dures dans son émission. Et, sans concertation aucune, *Polygram Vidéo* sort cet excellent téléfilm tourné pour le câble. Un téléfilm très proche donc d'un vrai film de cinéma.
En 1947, dans une région reculée du Nouveau Mexique, un cow-boy découvre sur ses terres des débris métalliques. Il met ça sur le compte de la base aérienne toute proche de Roswell. Alerté par le shérif local qu'un de leurs appareils se serait écrasé, le commandant du district militaire demande au Major Jesse Marcel de jeter un coup d'œil sur l'épave. Il ne faut pas longtemps pour que celui-ci s'aperçoive que l'engin n'est ni un ballon-sonde, ni un avion américain, ni un russe. Goguenards au départ, les pontes du Pentagone interdisent ensuite la zone, achètent le silence du cow-boy, donnent l'ordre au Major Marcel de créditer la thèse d'un gros ballon-sonde en aluminium. Le jeune officier n'a guère le choix ; il obéit la mort dans l'âme, reprend à son fils le «souvenir» qu'il lui avait offert, un métal ultra-léger au potentiel inouï. Trente ans plus tard, gravement malade, Jesse Marcel colle une à une les pièces du puzzle lors d'une réunion d'anciens soldats. Les langues se délient plus facilement qu'autrefois. Il apprend qu'il en savait bien peu à l'époque, que trois extraterrestres, dont un survivant, auraient été découverts à quelques kilomètres du point d'impact...
Qu'on y croit ou pas, à cette histoire d'aliens placés sous le sceau du «top secret» par le gouvernement américain, **Roswell** passionne d'un bout à l'autre. Construit autour de témoignages et de flashes-back, il reconstitue progressivement l'intégralité du «complot», détaille les rouages de la mécanique du secret, de la désinformation. Sans sombrer dans la paranoïa (Jacques Dutronc dirait «On nous dit rien, on nous cache tout») à la David Vincent, soucieux de clarté et de crédibilité, Jeremy Kagan complète en quelque sorte un **Rencontres du Troisième Type**, apportant un luxe de détails (l'odeur pestilentielle des cadavres pour le plus mémorable) au dossier. Et conclut cette enquête sur une note métaphysique pas très éloignée des théories de Stanley Kubrick dans **2001, L'Odyssée de l'Espace**.

USA. 1994. Réal.: Jeremy Kagan. Int.: Kyle McLachlan, Martin Sheen, Kim Greist...........Dist.: Polygram Vidéo. Sortie à la location le ..... octobre.


Un alien à l'agonie : fait réel ou élucubration montée de toute pièce ?

INTERVIEW JEREMY KAGAN

Le fantastique, la science-fiction, la fréquentation des petits bonshommes verts ou gris, les soucoupes volantes... Tout ça brille par son absence dans la filmographie de Jeremy Kagan. Jusqu'au très sérieux ROSWELL. Avant, c'était une très discrète séquelle de L'ARNAQUE sans Robert Redford, sans Paul Newman. Et aussi les très beaux NATTY GAN et L'ÉLU, le film noir THE BIG FIX, le mésestimé PAR L'ÉPÉE, la comédie (teintée de fantastique) BIG MAN ON CAMPUS... Un palmarès hétéroclite auquel ce cinéaste trop rare, trop souvent condamné à l'anonymat de la réalisation de fictions pour la télévision, ajoute son intérêt récent pour une nouvelle «rencontre du troisième type».

Aucun de vos films et téléfilms précédents ne laissait présager cette histoire qui semble très éloignée de vos préoccupations de cinéaste...

C'est un camarade de classe que je n'avais pas revu depuis longtemps qui a éveillé mon intérêt pour les histoires d'extraterrestres. À une réunion d'anciens élèves, il m'a assuré que lui et ses deux enfants avaient vu un OVNI à quelques kilomètres de leur maison. Pendant deux minutes, ils l'ont observé avant qu'il ne disparaisse. Ils n'avaient aucune idée de l'identité de l'engin qu'ils venaient de voir. Cette expérience a littéralement obsédé mon ami, au point qu'il s'est mis à lire tout ce qui traitait des soucoupes volantes, de l'ufologie. Tout, y compris un ouvrage alors impublié, «Roswell». À cette réunion d'anciens élèves, c'était il y a quatre ans, il m'a raconté le contenu du livre. Moi qui n'entendait pourtant rien aux aliens, aux OVNI, cette histoire m'a fasciné. Je connaissais alors de Roswell seulement ce que mon ami m'avait raconté et j'ai voulu en savoir plus. En savoir plus sur ce champ d'investigation très intéressant, doublé d'une intrigue politique, une part de secret d'État, une part d'imagination à propos de ce que l'on croit et du pourquoi on y croit. Cinq jours plus tard, je prenais l'avion avec le patron de la chaîne câblée *HBO*. Je lui ai parlé de Roswell. Il a considéré qu'il s'agissait d'un excellent sujet pour un film. J'ai alors commencé à le développer. Deux ans et demi plus tard, neuf scripts après, le projet n'avait pas encore vu le jour. Nous passions notre temps à batailler car les cadres de *HBO* tenaient à ce que tous les éléments du scénario soient vérifiables, prouvés. Et, bien sûr, il n'existait aucune preuve à notre portée, sinon ce que des témoins ont vu, ou ce qu'ils ont cru voir. Pensant que **Roswell** serait sujet à trop de controverses, que le gouvernement n'apprécierait pas qu'on le mette en cause, *HBO* a stoppé sa production. Pour que tous les témoignages que j'ai pu recueillir, tout ce travail servent à quelque chose, j'ai proposé **Roswell** à une autre chaîne câblée, *Showtime* qui, immédiatement, a accepté de le produire pour un budget supérieur à celui de *HBO*.

Dans *Roswell*, vous traitez autant l'affaire de l'extraterrestre que la manipulation et la loi du silence qui en découlent...

Roswell tourne autour de deux pôles. Le premier est : «À quoi croyons-nous ?». Le second : «Comment un individu peut-il être brisé par un système qui le domine ?». Si vous croyez fermement à ce dont vous avez été témoin et à certaines valeurs, cela influera sur votre attitude dans certaines circonstances. Si vous n'y croyez pas, vous ne ferez pas de vagues. Le système qu'on vous impose peut ainsi influer sur votre comportement. C'est le cas du Major Marcel dans **Roswell**. Bon soldat, il appartient à deux systèmes. Celui de l'armée qui lui impose le silence pendant trente ans et celui de la démocratie qui devrait lui permettre de s'exprimer. Trente ans durant donc, le Major Marcel doit vivre avec ce mensonge qu'il ne désire plus entretenir.

Quel intérêt peuvent donc avoir les autorités militaires, le gouvernement, à garder jalousement un tel secret, à imposer le silence, à saisir les preuves ?

En fait, l'affaire Roswell reste très liée à une Deuxième Guerre Mondiale toute proche au moment de l'action. Cette guerre, les alliés l'ont gagnée parce qu'ils sont parvenus à garder des secrets. C'est en apprenant à éviter les fuites qu'on gagne les batailles. Deux ans après la fin du conflit, un nouvel ennemi s'est déclaré : l'Union Soviétique. Logique donc que les forces américaines tenaient à garder pour elles seules la découverte des extraterrestres et de l'OVNI, ne voulaient pas divulguer des informations pouvant être récupérées par Moscou. Ce environnement, basé sur le mensonge et la désinformation, prend son véritable sens lorsque vous le replacez dans le contexte des années 40/50. Par contre, entre trente et quarante ans après, ce secret n'a pu lieu d'être. Pourquoi le gouvernement continuerait-il à mentir au monde, à l'Amérique ? Son attitude sous-entend aussi que des événements du même ordre ont pu survenir depuis. Dans **Roswell**, j'explique que le gouvernement n'est pas la seule institution concernée. Les pouvoirs religieux, industriels et économiques peuvent avoir tout intérêt à garder ce même secret. Pour le préserver, ils se livrent à de très sophistiquées manipulations. Ainsi, ce documentaire supposé avoir été découvert en Angleterre et qui détaille l'autopsie d'un des extraterrestres de Roswell, dit implicitement que la meilleure façon d'éviter la diffusion de certaines informations est encore de répandre des informations falsifiées. Une série de preuves doivent l'attester. Vous êtes alors tranquille. Le doute s'installe. C'est pourquoi ce documentaire pourrait participer à la manipulation. De cette histoire, les gens vont garder une image absurde, ridicule. Pourtant, il existe à l'heure actuelle des scientifiques très sérieux qui pensent que certaines des personnes certifiant être rentrées en contact avec des extraterrestres disent la vérité. Mais, évidemment, ils ne peuvent pas présenter de preuves. Penser que nous ne som-


Major Jesse Marcel (Kyle McLachlan) : un militaire tenu par la loi du silence.

mes pas seuls dans l'univers tient davantage de la conviction intime qu'à des preuves matérielles.

Les extraterrestres que vous présentez dans *Roswell* ressemblent beaucoup à ceux déjà vus dans *Rencontres du Troisième Type, Communion, Fire in the Sky, Les Envoûtés de l'Espace*... Est-ce un hasard ?

Les deux auteurs du livre, Kevin D. Randle & Donald R. Schmitt, se sont abstenu de les décrire car ils n'avaient pas de témoignage très précis sur ce point. Par contre, sur les débris de l'appareil, ils en possédaient beaucoup. Je suis donc allé puiser mes renseignements sur les aliens à d'autres sources. Leurs grands yeux noirs, leur visage humanoïde, leur corps frêle... Tous ces détails proviennent d'ailleurs et se recoupent toujours. J'ai cependant pris quelques libertés avec les faits dans la description des extraterrestres. Des libertés toute relatives en accord avec les idées émises par de grands philosophes comme Terence McKenna. Ces philosophes, en dissertant sur l'évolution de l'espèce humaine, évoquent un phénomène qui veut que tout ce que l'homme contient à l'intérieur finisse par se traduire à l'extérieur. Donc, selon eux, la majorité de nos sentiments, de



Le chainon manquant du mystère Roswell.

nos émotions apparaîtront sous forme de matière organique. Malgré un budget un peu serré, j'ai tenu à montrer l'alien survivant au crash, à donner l'illusion de cette expression extérieure de la vie. Nous avons donc passé une pâte discrètement fluorescente sur la peau afin qu'elle émette une sorte de lumière. Quand la créature meurt, la source d'énergie se tarit et les couleurs disparaissent.

Pour réaliser un film comme *Roswell*, faut être un David Vincent, croire dur comme fer à la rencontre des hommes et des extraterrestres ?

Je suis très partagé sur ce sujet. Le fait que l'univers soit constitué de milliards de planètes me pousse à croire que d'autres formes de vie existent. Que nous soyons en contact avec elles ne relève pas de mon expérience. Par contre, je pense qu'une communication est possible entre les êtres, mais suivant une optique très différente liée à notre évaluation de l'espace et du temps. Les rêves, l'hypnose, les situations psychiques particulières, les états de choc, la prise de certaines substances constituent les portes ouvertes sur un autre état de conception, à une existence au-delà des apparences, de tout ce qui nous est familier. À deux reprises j'ai vécu cette expérience, dans des circonstances dramatiques. Je pense que les gens qui affirment avoir rencontré des extraterrestres se sont ouverts sans le savoir à cette expression très particulière de l'espace et du temps qui pourrait être aussi la leur. La communiquer me paraît possible. C'est peut être là que se cache le secret de Roswell !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC** (Traduction : **Erwan SORIN**)

LE GARDIEN DES ESPRITS

Véritable pilier du théâtre américain, Sam Shepard s'essaie pour la première fois à la mise en scène de cinéma. Le scénariste de **Paris Texas** et celui qui fut l'un des astronautes de **L'Étoffe des Héros** tente, à l'instar de **Nuits de Pleine Lune**, la conjugaison du western et d'une forme de fantastique toute en discrétion, à mille lieux de la cruauté baroque d'**Un Homme des Hautes Plaines**. Mais, aussi doué soit-il pour disposer de l'espace sur une scène, Sam Shepard ne s'en sort qu'inégalement derrière une caméra et dans la salle de montage. Il choisit cependant d'illustrer une très singulière histoire de fantôme. Celui d'Awbonnie, une jeune Indienne morte en couche. Fou de chagrin, Talbot Roe monte la garde autour de l'arbre mortuaire, sombrant peu à peu dans la folie. Pour l'en préserver, son père, Prescott, kidnappe Velada, la sœur de la défunte, la seule à pouvoir ramener le jeune homme à la raison. Tandis qu'ils font route vers la sépulture maudite, Talbot endure les tourments infligés par le spectre, un fantôme qui apparaît bientôt à son père...
Curieux film, atypique. Bien que Sam Shepard ne soit pas vraiment l'homme de la situation, il s'en dégage une atmosphère très particulière autant due aux efforts de la mise en scène qu'aux images en cinémascope de Jack Conroy et à la musique lancinante de Patrick O'Hearn. **Le Gardien des Esprits** parvient à troubler lors des apparitions du fantôme d'Awbonnie, née du viol d'une Indienne à la langue coupée par un Irlandais alcoolique, futur saltimbanque dans un cirque ambulant. Regrettable que le cinéaste novice stationne comme en retrait de cette aventure inédite dans les annales de l'Ouest américain. Un Ouest misérable, exsangue, où l'on troque une femme contre trois chevaux, hanté par des pionniers hirsutes qui sont des spectres errants avant même la mort.



River Phœnix hanté par l'esprit maléfique d'une Indienne.

Silent Tongue. USA/France. 1992. Réal.: Sam Shepard. Int.: Alan Bates, River Phoenix, Richard Harris, Dermot Mulroney, Sheila Tousey... Dist.: Le Studio Canal +/PFC Vidéo. Sortie à la location le 21 septembre.

NUITS DE PLEINE LUNE

Un film très sobre dans le fantastique. Très sobre en tout d'ailleurs, le réalisateur Martin Donovan (**Appartement Zéro**) se la jouant zen et dépouillé. Les clichés et les scènes à faire, il les fuit, en ce qui concerne le western (le film se déroule en 1880 dans une région reculée de l'Ouest américain) et le fantastique. Le mélange des genres aurait pu aboutir à une œuvre hybride, délirante et baroque ; **Nuits de Pleine Lune** est tout l'opposé, un monument d'austérité. Pas le moindre effet spécial lorsque Jason Brown subit les assauts de la bête qui dort en lui, lorsqu'il tente de rentrer dans sa bicoque perdue au milieu de la prairie. Faut dire que Jason Brown n'est



Stephen Blake : un cow-boy à la lisière du fantastique.

pas un loup-garou comme les autres. Fermier de son état, c'est un timide maladif, un homme triste dont la femme, Jenny Hill, tombe amoureuse de son frère, Miller, un joueur à la mauvaise réputation. Un soir, Jenny demande à Miller de la protéger de Jason. Avec sa bénédiction...
Des images sombres, sans le moindre chichi esthétisant, un climat qui se veut lourd, un tempo lent, un «héros» déprimant... **Nuits de Pleine Lune** n'est pas un film qui engendre la joie de vivre ; il serait même du genre dépressif. Tout cela pourrait encore fasciner si Martin Donovan parvenait à créer une véritable atmosphère. Ce n'est pas le cas et **Nuits de Pleine Lune** distille un profond sentiment d'ennui.

Mad at the Moon. USA. 1992. Réal.: Martin Donovan. Int.: Mary Stuart Masterson, Hart Bochner, Fionnula Flanagan, Stephen Blake, Daphne Zuniga... Dist.: PFC Vidéo/ Le Studio Canal +. Sortie à la location le 21 septembre.

AUTOMATIC

Androïde dans **Nemesis**, Olivier Gruner remet ça dans **Automatic**, une série B produite par Avi Nesher (**Timebomb**). Dans un futur proche, 2033, RobGen, un puissant industriel commercialise le nec plus ultra de la protection domestique : l'Automatic, un androïde conçu pour la double fonction de nounou et de garde du corps. J269 fait partie de ces vigiles de la société mère. Il intervient lorsque Nora Rochester, un de ses cadres dirigeants, est menacée de viol par son boss. Accidentellement, l'androïde le tue. Pour étouffer cette fâcheuse affaire et préserver son ambitieux programme, Goddard Marx décide d'éliminer Nora Rochester et un J269 qui la prend sous sa protection malgré les ordres de son concepteur. En désespoir de cause, le nabad de la robotique dépêche un commando de mercenaires dans le dédale de son quartier général... Au fil des péripéties, l'androïde se laisse gagner par des sentiments imprévus.
Piège de Cristal, Robo-Cop, Blade Runner... **Automatic** picore par-ci par-là les principaux ingrédients de son scénario. Un scénario sans véritable surprise, sinon dans son dénouement, et les dons d'ubiquité d'Olivier Gruner, tous les «Automatics» étant construits à son image. Des effets spéciaux élémentaires mais efficaces, une action rondement menée (qui passe par la progression façon araignée du héros dans une cage d'ascenseur), des méchants qui en font des tonnes, galvanisés par le modèle de **Robo-Cop**... Cette série B honnête remplit honorablement son contrat, quoi qu'un rien d'originalité ne lui aurait pas nui.

USA. 1994. Réal.: John Murlowski Int.: Olivier Gruner, Daphne Ashbrook, John Glover, Jeff Kober, Dennis Lipscomb... Dist.: PFC Vidéo. Sortie à la location le 21 septembre.



Olivier Gruner mis au placard sous forme d'androïde de laboratoire.

VIDEO ET DEBATS



Les Langoliers, des carnassiers éboueurs du temps. Plus gloutons qu'un Diable de Tasmanie !

LES LANGOLIERS

Les Vampires de Salem, Ça, Les Tommyknockers, Le Fléau et aujourd'hui **Les Langoliers**. Stephen King cède de plus en plus les droits de ces romans-fleuves et nouvelles à la télévision, fort d'audimats records. Inspiré d'un court récit inclus dans l'anthologie «Minuit 2», «Les Langoliers» marque l'une des rares interventions de l'écrivain dans un domaine qui ne lui est pas familier, la science-fiction façon ***La Quatrième Dimension***. Vous êtes l'un des 350 passagers d'un vol de Los Angeles pour Boston. Vous dormez. Brusquement, vous vous réveillez et ne subsistent plus dans la carlingue de l'appareil qu'une dizaine de personnes, lesquelles, elles aussi, dormaient à poings fermés. Les autres se sont purement et simplement volatilisées. Voilà comment débute ce téléfilm de trois heures mis en images par Tom Holland, cinéaste chevronné du fantastique (**Jeu d'Enfant, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?**). Holland se retrouve aux commandes des **Langoliers** après que **Thinner/La Peau sur les Os**, toujours d'après Stephen King, ait été ajourné pour cause d'effets spéciaux impossibles à mettre en pratique. L'auteur de «Carrie» et de «Simetierre» appréciant ses précédents films, Tom Holland accepte cet intermède de télévisuel en attendant de pourvoir à l'obésité dramatiquement décroissante d'un malheureux atteint par le sortilège d'une sorcière...

Vidé de la quasi-intégralité de ses passagers, les membres d'équipage y compris, le Jumbo Jet ne compte plus à son bord que l'institutrice Laurel Stevenson, le romancier Bob Jenkins, les adolescents Bethany Simms et Albert Kaussner, le tueur Nick Hopewell, la fillette aveugle Dinah Engle... Le petit groupe serait parfaitement soudé si Craig Toomy, un homme d'affaires impitoyable et hystérique, ne perdait progressivement les pédales à l'idée de manquer un rendez-vous capital. En deuil de son ex-femme, le pilote Brian Engle prend la relève du pilotage automatique et pose l'appareil à Bangor, dans le Maine. Mauvaise surprise à l'arrivée : toute vie, toute énergie ont vidé les lieux. Rapidement, les survivants découvrent que camper là équivaut à un suicide car une clameur de plus en plus forte retentit derrière la ligne d'horizon. Impossible d'identifier le bruit, mais il n'augure rien de bon. Ce sont les décibels émis par les Langoliers, ces éboueurs du temps, ces millions de créatures gloutonnes qui absorbent tout, effacent toute trace du passé. Au Jumbo Jet de décoller avant que les monstres ne l'engloutissent. Autre difficulté : passer une barrière temporelle à priori infranchissable...

«*D'où vient le nom des Langoliers ? Je n'en sais rien*» commente Tom Holland. «*Stephen King lui-même ne se souvient plus de son origine. Mais je me rappelle avoir remarqué un motel qui porte un nom assez proche sur la route côtière qui conduit du Maine au Canada*». Un arrêt brutal à la sémantique de ces monstres très inhabituels, version apocalyptique de ces enzimes qui attaquent le linge sale dans les publicités pour lessive. «*La nouvelle de Stephen King ne décrivant guère les Langoliers, nous avons considérablement dû travailler avant de trouver l'aspect juste. Les premiers que nous avons conçus ressemblaient vraiment trop à des PacMan. Autant la production que Stephen King les ont rejetés. Puis, nous avons fragmenté leur corps en différentes parties bien distinctes pour aboutir, notamment, à une créature futuriste dotée de pinces à l'instar d'un crustacé marin. Un résultat délirant, mais trop orienté science-fiction classique. Le monstre n'était pas très menaçant ! Nous sommes finalement parvenus à cette double rangée de dents dignes de la mâchoire d'un requin. Des dents d'apparence métallique qui expliquent les effets sonores précédant l'attaque des Langoliers*». Tom Barham, responsable des effets spéciaux infographiques, présente les vedettes de ce long téléfilm de trois heures. Des stars qui n'apparaissent qu'au terme de deux heures quinze. Des stars qui se font désirer malgré l'adresse de Tom Holland à entretenir le suspense, la tension et la description de cette «twilight zone» où les balles de revolver sont aussi efficaces que des balles de caoutchouc.
Si les ficelles héritées du film catastrophe à la **Airport** sont un peu grosses (le pilote plein de ressources, la gamine aveugle, la prof frustrée, le business man qui pète les plombs et autres clichés), **Les Langoliers** n'use pas trop la patience jusqu'à l'intervention de ses gloutons à qui rien ne résiste.

The Langoliers. USA. 1994. Réal.: Tom Holland. Int.: Patricia Wettig, Dean Stockwell, David Morse, Bronson Pinchot, Mark Lindsay Chapman... Dist.: Delta Vidéo. Sortie à la location début septembre.



Un avion aux frontières d'une nouvelle «quatrième dimension», où le temps se fige dans le néant.



Rene Bond, un déjeuner humain pour une plante cannibale !

LA PLANTE QUI AIMAIT LES FEMMES

La Petite Boutique des Horreurs par deux fois, le tchèque **Adèle n'a pas encore Diné**, l'ibérique **Baron Vampire** (un arbre pompeur de sang en fait !)... Les films consacrés à la botanique monstrueuse et vorace constituent une denrée rare aux horizons du cinéma fantastique. De film fantastique, cette **Plante qui Aimait les Femmes** en possède surtout les apparences. Il s'agit, en vérité, d'une petite comédie sexy estampillée seventies, commise par ces deux piliers de la «sexploitation» que sont le producteur Harry Novak (**La Vie Sexuelle de Frankenstein/Kiss me Quick !**) et le réalisateur Carl Monson (**I Dismember Mama**). Sans vergogne, les compères reprennent l'intrigue de **La Petite Boutique des Horreurs** de Roger Corman. Ce remake officieux met en scène Henry Fudd, un brave garçon de 43 ans qui vit toujours sous l'emprise d'une mère possessive. Voyeur impénitent, il passe son temps à observer les couples s'envoyant à l'air dans les parcs des alentours. Henry achète un beau jour, pour la somme d'un dollar, une curieuse plante à un fleuriste homosexuel. Une toute petite plante qui lui parle d'une voix féminine. Il la nourrit d'abord de mouches. En pleine croissance, elle demande bientôt des grenouilles en guise de repos, puis engouffre chiens et chats. Toujours affamé, le monstre vert ne tarde pas à avaler un gros flic, une prostituée et quelques autres innocents avant que Henry lui trouve un compagnon de son espèce, propre à l'engrosser de quelques bourgeons !

La Plante qui Aimait les Femmes remonte à cette époque où les films érotiques softs approchaient les limites extrêmes du hardcore. Rien d'étonnant à ce qu'il se partage entre de longues parties de jambes en l'air bucoliques et les festins du monstre végétal. Un monstre animé avec les maigres moyens du bord, à savoir de grossières maquettes dont seules les mâchoires supérieures bougent. Mais, comme c'est souvent le cas dans ce type de spectacle, les carences techniques participent au charme kitsch. Un must pour les nostalgiques des salles populaires prohibées des années 70.

Please, Don't Eat my Mother !/ Hungry Pets/GLUMP/Please Release my Mother/Please, not my Mother !. *USA. 1972. Réal.: Carl Monson. Int.: Buck Kartalian, Rene Bond, Alicia Friedland, Lyn Lundgren... Dist.: Haxan Films. Présenté en version originale sous-titrée. (Sortie à la vente le 15 septembre).*

TERMINAL FORCE

Faute de n'avoir pu s'enduire de peinture verte pour «She-Hulk», un projet de Hulk au féminin tombé à l'eau, Brigitte Nielsen se prête au jeu de la conjugaison de **Terminator** et de **La Guerre des Étoiles**. D'où ce titre aussi rusé qu'apparemment anodin. Terminal pour **Terminator**, Force pour la Force que Luke Skywalker parvient à dompter. En guise de Dark Vador, nous avons un certain Kyla, aspirant à la conquête de l'univers. Mais, pour arriver à ses fins, il lui manque un ultime cristal magique, source même de la vie. La pierre se trouve sur Terre, aux mains de Jed Sanders, un perdant fauché qui la vend à un prêteur sur gages chinois. Mais Kyla n'est pas seul à convoiter le cristal, il y a aussi Ladera, sœur de Tarkin, chef des rebelles que le tyran vient de mater sur la planète Cinteria. Guerrière redoutable, Ladera prend Sanders sous sa protection, tandis que police et gangsters se jettent de concert à leurs trousses...

Terminal Force, c'est une production *Interlight*, société spécialisée dans les effets spéciaux optiques (**L'Armée des Ténèbres**, **Piège en Haute Mer**, **Le Fugitif**), désireuse de fonctionner indépendamment à tous les niveaux. Fort de techniciens chevronnés et de matériel sophistiqué, *Interlight* voit grand. Un vilain sorti de **La Guerre des Étoiles**, une walkyrie aux tendances **Terminator** très prononcées, un robot animé image par image, des morphings à gogo, un commissariat ravagé par un méchant indestructible, la participation amicale de Sam Raimi, des explosions apocalyptiques, quelques vaisseaux spatiaux... Cette série B en veut. Malheureusement, William Mesa n'est ni George Lucas, ni James Cameron. *Interlight* n'est pas plus *Industrial Light and Magic*. Quand à Brigitte Nielsen, la poitrine siliconée comprimée sous une armature cuir, elle donne dans le service minimum, ses qualités athlétiques et ses dons de comédienne étant inversement proportionnels à ses atouts majeurs. Même si **Terminal Force** se laisse agréablement regarder, la réussite n'est pas au rendez-vous. Qu'importe après tout, le film a rapporté tant de dollars dans ses ventes internationales qu'*Interlight* annonce un **Terminal Force 2**.

USA. 1994. Réal.: William Mesa. Int.: Brigitte Nielsen, Richard Moll, John H. Brennan, Roger Aaron Brown, Fred Asparagus... Dist.: Delta Vidéo. Sortie à la location mi-septembre.



Brigitte Nielsen : de la science-fiction cuir et wonderbra !



Un mari déprimé par des problèmes sexuels, une promeneuse armée, une rencontre qui ne tourne pas comme prévu...

LE ROI DES MORTS

Entre **Nekromantik** et **Nekromantik 2**, Jörg Buttgereit tourne ce **Roi des Morts**, un kaléidoscope du suicide. Ce n'est en rien la version cinéma d'un livre aussi controversé que «Suicide : mode d'emploi». *«Le Roi des Morts ne pousse pas plus au suicide que les **Nekromantik** n'incitent à la nécrophilie»* se défend d'emblée le jeune réalisateur underground allemand. À notre connaissance, personne ne s'est jeté du haut de l'Empire State Building après avoir vu **Le Roi des Morts**. Un film difficile à regarder car, malgré le voile onirique de certains passages, Jörg Buttgereit vise davantage le réalisme que l'horreur. Un réalisme effroyable dans les scènes paradoxalement les moins graphiques, surtout la balade autour des combles de ce pont d'où se sont jeté des dizaines de personnes. Leur nom, âge et profession apparaissent au fur et à mesure que la caméra détaille le décor. La sobriété serait presque le signe distinctif du **Roi des Morts** si Jörg Buttgereit ne glissait entre ces tableaux morbides les longs plans d'un cadavre en pleine décomposition. Mais le plus insoutenable réside dans l'épisode «Mardi» du film, où un jeune type loue dans un vidéo-club une série B genre **Ilsa**. Arrivé chez lui, bière à la main, il se délecte du spectacle de deux femmes SS castrant un prisonnier. Après quoi, il tue sa compagne d'une balle dans la tête pour placer un cadre vide sur un mur maculé de sang ! De l'absorption d'une quantité mortelle de médicaments au type qui se tape la tête contre le mur au point d'en crever en passant par les assassinats orchestrés par une femme équipée d'une caméra Steadicam et d'un revolver (un vrai mini-remake du **Voyeur** de Michael Powell), **Le Roi des Morts** intrigue, désarçonne, effraie, ne disserte sur aucun remède social au suicide. Il montre froidement des tragédies souvent ordinaires, quotidiennes qui n'intéressent que les colonnes faits divers des journaux. *«**Le Roi des Morts** ne transmet aucun message. Il évoque seulement la mort»* confirme le cinéaste qui brouille quelque peu les pistes en recourant à un «gimmick», un truc pour unifier son film, des lettres que reçoivent tous ses protagonistes. Du courrier testamentaire évidemment. *«Nous avons utilisé les mêmes enveloppes d'un sketch à l'autre afin qu'elles soient familières au spectateur. Cette idée, nous l'avons mise en pratique avec pour intention que cette «Fraternité des 7 Jours» serve au lancement du **Roi des Morts**. Nous aurions envoyé des lettres semblables à tous nos invités berlinois. La première ayant été avancée, nous n'avons pas eu le temps. Beaucoup de gens plaisantent au sujet de ces chaînes de correspondance, mais ils en ont aussi peur. J'ai pensé que ce serait drôle de l'introduire dans un film sur le suicide».* Drôle qu'une lettre diffuse le virus du suicide. Drôle ? Jörg Buttgereit a l'humour très noir.

Der Todesking. *Allemagne. 1990. Réal.: Jörg Buttgereit. Int.: Herman Kopp, Nicholas Petche, Angelika Hock, Michael Krause, Eva Kurz... Dist.: Haxan Films. (Sortie à la vente le 15 septembre).*



La steadicam-le flingue : bon pour un remake du *Voyeur*.


Sonny Horoki, un trafiquant désormais sans visage (*Tekwar IV*).

TEKWAR III - TEKLAB
TEKWAR IV - TEKJUSTICE

Flic déchu pour trafic et usage de stupéfiants, Jack Cardigan mène désormais ses investigations au sein de Cosmos, une puissante agence de renseignement dirigée par Walter Bascom. Tiré de sa prison cryogénique, autrement dit du Congélateur, il opère dans une société future, 2044, dont le principal fléau se nomme le Tek, une drogue particulièrement efficace et nocive, à ce point rentable que ses trafiquants financent la campagne électorale du prince Richard Wilson, héritier à la couronne britannique dans un pays dirigé par les Têtes Rondes. Mais les moyens dont use Richard Wilson pour accéder au Trône ne sont pas des plus scrupuleux ; il élimine son père et fait porter le chapeau à Mark, son cousin officiellement mort dans un accident de chasse et voleur d'Excalibur, l'épée du Roi Arthur, symbole de la royauté. Dans un Londres secoué par des violentes manifestations, Jack Cardigan et son équipier Sid se joignent aux Tekies, enfants contaminés par leurs parents accros au Tek, des parias menés par Mark Wilson...


Michael York : vil usurpateur du trône d'Angleterre (*Tekwar III*).

TekLab se distingue par un singulier mélange de chevalerie et de science-fiction. Ici, on se bat au pied du château de Camelot en costumes d'époque. Les schizophrènes Tekies opèrent sous l'identité des plus nobles chevaliers de la Table Ronde... Naturel que bons et méchants finissent par en découdre à grands coups d'épée et de masses d'arme, engoncés dans des armures. Si le mélange entre passé et futur fonctionne bien, **TekLab** balance des informations désopilantes et totalement farfelues sur la monarchie britannique. Un nouveau témoignage de l'ignorance crasse des scénaristes américains sur l'Histoire européenne.


Jack Cardigan (Greg Evidan) sauve la royauté dans *Tekwar III*.

TekJustice boucle la mini-série *Tekwar* sur une note positive. Réalisé par Gerard Ciccoritti (**Central Park Driver**), cette dernière enquête cyber-punk place l'ex-flic Jack Cardigan dans une position délicate. Il est accusé du meurtre de Bennett Sands, le nouveau compagnon de son ex-femme. Cardigan ne bronche pas. L'assassinat étant intervenu dans les locaux de Cosmos, l'agence de sécurité dont il est l'un des limiers, et son jeune fils s'y trouvant lui-aussi mêlé, l'affaire prend rapidement une tournure complexe. Surtout que son vieil ennemi, le trafiquant Sonny Hokori, en pleine cure de jouvence après une prétendue mort, tire les ficelles dans l'ombre et qu'un puissant programme informatique du nom de Virus fait office d'enjeu... Une intrigue tortueuse donc, simplifiée par les explications fournies dans le dénouement. Si l'innocence acquise du héros emprisonné désamorce d'emblée le suspense, **TekJustice** tient néanmoins en haleine, les méchants de service (la Walkyrie Sandahl Bergman et un grand brûlé quasi-bionique) s'attribuant la vedette juste devant un avocat de la défense loin d'avoir atteint sa majorité. Le démantèlement total du réseau de trafic de Tek ne laisse pas prévoir de **Tekwar 5**. À moins que William Shatner, père-romancier de la saga, ne décide de reprendre du service dans le rôle un rien mégalo de Bascom, pacha de Cosmos. Mais, pour parler espace, *Tekwar* ne croise pas dans les mêmes sphères que ***Star Trek***.

Tekwar - TekLab*. USA. 1994. Réal.: Timothy Bond. Int.: Greg Evidan, Eugene Clark, William Shatner, Michael York, Joel Bissonnette...*

Tekwar - TekJustice*. USA. 1994. Réal.: Gerard Ciccoritti. Int.: Greg Evidan, Eugene Clark, William Shatner, Sandahl Bergman, Marc Marut, Van Flores... Dist.: Universal Vidéo. Sortie à la location début deptembre.*

HOLOGRAM MAN

Gros bras dans des films d'arts martiaux et d'action (**Double Impact, Le Cercle de Feu II, American Kickboxer II**), Evan Lurie, à l'instar de Don «The Dragon» Wilson et autre Olivier Gruner, se recycle dans la science-fiction, les vidéo-clubs boudant de plus en plus le kickboxing. Co-producteur et co-scénariste, le sieur Lurie apparaît à l'écran dans le rôle de Slash Gallagher, un terroriste nihiliste. Son objectif : tuer un maximum de responsables politiques pour faire main basse sur Los Angeles, après quoi il envisage de mener une révolution sociale à l'échelle de la planète. Psychopathe, Gallagher est arrêté par Kurt Decoda, un flic novice. La sentence : sa mémoire et son âme sont séparées de son corps sous l'effet d'un champ électro-magnétique. Une forme originale d'incarcération. Les complices de Gallagher profitent de la réunion d'une commission sur la réinsertion sociale pour tenter une évasion. Opération réussie. De nouveau libre, le terroriste redouble de puissance destructrice, son statut d'hologramme lui ayant injecté un surplus d'énergie maléfique. Recouvert d'une peau synthétique, Gallagher met Los Angeles à feu et à sang. Après que sa partenaire ait été tuée, Decoda arrive à la conclusion que l'unique moyen de l'anéantir est de lui ressembler...


Slash Gallagher (Evan Lurie) : terroriste et psychopathe.

En bonne production *PM Entertainment*, **Hologram Man** se soumet au mot d'ordre maison : «action non stop». Le film débute sur le freeway de **Speed**, enchaîne sur des mitraillages dignes d'un Chuck Norris genre **Invasion USA**, embraye sur des explosions à la **Terminator 2**. Les cascades succèdent aux cascades, les batailles rangées entre police et terroristes abondent, les artificiers s'en donnent à cœur joie... Quitte à malmener la vraisemblance, le réalisateur Richard Pepin (**T-Force, Cyber-Tracker**) multiplie les scènes d'action. Elles sont généralement réussies, dans les limites d'une série B d'honnête confection. Par contre, lorsque le même Pepin s'essaie à la science-fiction, les effets spéciaux le tirent vers le bas. Ringards, même comparés à ceux de **Ghost in the Machine**. Méchant de service, Evan Lurie se la joue «écorché vif» façon Stallone lorsqu'il se fâche dans **Rambo**, et conclut le match par une pirouette amorale qui tranche sur les happy-ends d'usage dans le genre.

USA. 1994. Réal.: Richard Pepin. Int.: Joe Lara, Evan Lurie, William Sanderson, Michael Nouri, John Amos... Dist.: Elith Productions/Delta Vidéo. Sortie à la location mi-septembre.

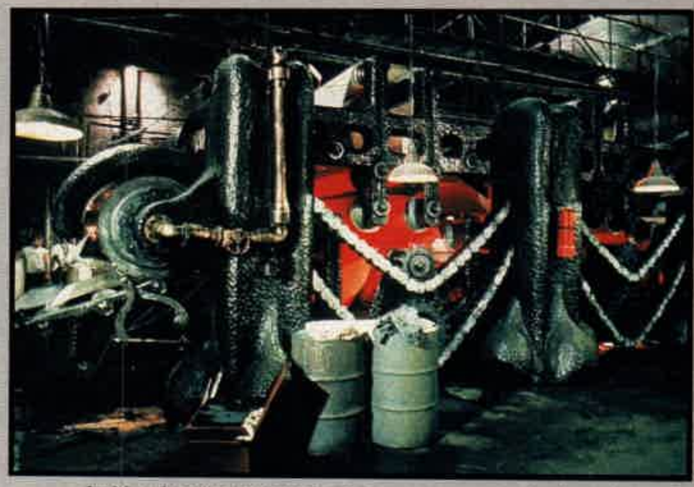


Robert Englund : un nouveau pacte avec Satan !

THE MANGLER

Un générique de rêve pour un film fantastique. Le romancier de «Simetierre» et de «Carrie», le réalisateur de **Poltergeist** et de **Massacre à la Tronçonneuse**, le Freddy Krueger derrière un nouveau masque et le Buffalo Bill du **Silence des Agneaux** : à savoir Stephen King, Tobe Hooper, Robert Englund et Ted Levine. Tourné et produit en Afrique du Sud (mais l'action se situe dans le Maine, région natale de King), **The Mangler** part d'une possession mécanique comme les apprécie l'auteur de «Christine». Il s'agit d'une antique presse à linge Hadley-Watson, une essoreuse qui trône au milieu de la blanchisserie Blue Ribbon. Un monstre d'acier animé d'une vie propre. Après que le sang de la vierge Sherry Oulette ait suinté dans ses entrailles, son esprit maléfique se réveille, insensible aux coupures d'électricité. Il happe et broie une employée, arrache un bras au contremaître, transmet au passage quelques ondes maléfiques à une glacière qui, elle-même, étouffe un adolescent... Flic fort en gueule et sensible de l'estomac lorsqu'il constate les dégâts infligés par la Hadley-Watson, le Lieutenant John Hunton mène l'enquête. Du genre cartésien, il n'avale que difficilement la thèse de son beau-frère, Mark Jackson, selon laquelle la machine serait possédée. Homme influent dans la région et propriétaire de Blue Ribbon, l'odieux William Gartley en connaît le secret. Et pour cause, un pacte avec le Diable le contraint à approvisionner régulièrement l'essoreuse en vierges de 16 ans, les filles de la jet-set locale...

Fâché que **Le Cobaye** utilise abusivement son nom, Stephen King interdit à la société *Allied Vision* (producteur du **Cobaye** justement, et des suites généralement piteuses de **Hurlements**) de toucher à la nouvelle de vingt pages à l'origine de **The Mangler**. *«Pour que je puisse m'atteler au projet, il a fallu que je promette à Stephen King que nous respecterions son récit, que l'essoreuse ne serait pas une machine à réalité virtuelle»* explique Tobe Hooper, succédant ainsi au modeste Kevin Tenney sur le film. Quarante (!) brouillons de scénario après, le réalisateur des **Vampires de Salem** donne enfin le premier tour de manivelle.



Le Mangler : une essoreuse qui ne repasse pas que des draps !

The Mangler constitue-t-il du Hooper de grand cru ? Après **Nightmare** où il touche le fond, c'est une heureuse surprise, un retour du cinéaste aux ambiances glauques, lourdes et malsaines qu'il dépeint si bien dans ses meilleurs films. Si la titanesque presse à linge inspire la terreur, si la moiteur de la blanchisserie pèse encore sur l'atmosphère, ce sont surtout les séquences situées dans les appartements de William Gartley qui dégagent les senteurs les plus nauséeuses. Tobe Hooper en rajoute dans la corruption physique et morale, le sentiment de claustrophobie. Des images qui renvoient aux moments putrides du **Crocodile de la Mort**. Mais le metteur en scène ne délaisse pas pour autant des effets gore, bien gerbeux, qui trouvent leur apothéose dans le pliage d'un être humain comme un drap. Bien que les dialogues soient plutôt maladroits (l'involontaire «Vous êtes cinglé ?» - «Non, je suis flic»), **The Mangler** laisse augurer un come-back de Tobe Hooper sur le devant de la scène après une longue traversée du désert.

Afrique du Sud. 1993. Réal.: Tobe Hooper. Int.: Ted Levine, Robert Englund, Daniel Matmor, Jeremy Crutchley, Vanessa Pike... Dist.: Film Office. Sortie à la location le mi-septembre. (Lire également articles in *M.M.* 93 & 94).

LA NUIT DE L'ÉPOUVANTAIL

Massacre à la Tronçonneuse 3, **Le Beau-Père 2**, **Puppet Master 4 & 5**, **Pumpkinhead 2**... Des séquelles, Jeff Burr se fait le spécialiste chevronné, toujours prompt à reprendre un concept, à le prolonger adroitement. Mais cet amoureux de fantastique peut aussi tenir les rênes d'un film original, un numéro 1. C'était le cas de **From a Whisper to a Scream** en 1987, une anthologie du genre. Dans **La Nuit de l'Épouvantail**, qui pourrait se titrer **Warlock 3**, il met en scène un croquemitaine curieusement mis à l'écart, l'épouvantail maléfique abandonnant les corbeaux de son champ de maïs pour persécuter les habitants d'une petite communauté rurale. Sous les fripes rapiécées remplies de paille survit l'âme d'un sorcier crucifié un siècle auparavant par les habitants de Clayton. Après qu'il ait contribué à sa prospérité, le warlock dévoile sa véritable nature. Menés par le révérend Goodman, les ouailles exécutent le suppôt de Satan. Sous forme d'épouvantail, le warlock élimine un à un les descendants de son bourreau, quatre notables locaux : ecclésiastique, shérif, exploitant agricole, maire... Tandis que les cadavres s'amoncellent, Claire Goodman et son petit ami, Dillon, mènent la vie dure au monstre à qui il manque son grimoire maudit pour retrouver une apparence humaine...

Très conventionnel dans son déroulement et ses effets, **La Nuit de l'Épouvantail** n'en reste pas moins une heureuse série B truffée de séquences bien cruelles. De la paille qui envahit de l'intérieur une victime préalablement clouée au mur par une épée et un tisonnier, la bouche cousue d'un révérend, des racines tentaculaires attaquant une adolescente délurée, un fermier mis en charpie par une moissonneuse-batteuse... Jeff Burr ne lésine pas sur le gore, assisté par des effets spéciaux convaincants et pas chers. Si l'épouvantail vedette fait «trop plein» pour être réellement effrayant, si quelques répliques caustiques camouflent mal l'influence de Freddy Krueger, le film fonctionne rondement sur des clichés assumés, illustrés avec savoir-faire. Jeff Burr peut donc embrayer sur **La Nuit de l'Épouvantail 2** !

Night of the Scarecrow. USA. 1994. Réal.: Jeff Burr. Int.: Elizabeth Barondes, John Mese, Stephen Root, Bruce Glover, Martine Beswick, Bruce Glover... Dist.: Film Office. Sortie à la location mi-octobre.



Un révérend auquel le Warlock de paille a cousu la bouche.



Une rescapée de l'équipage du Venture, touché par un astéroïde.

ASTEROÏD

Un petit téléfilm de science-fiction qui, à quelques détails techniques près, pourrait très bien se dérouler en pleine mer au siècle dernier. Un astéroïde percute le Venture, navette spatiale chargée de marchandises. Perforée, la réserve d'oxygène ne laisse aux passagers qu'une espérance de vie réduite. Sur sept personnes (moins le capitaine qui aura fuit, juste avant la collision, dans la capsule de secours), deux seulement pourront survivre. L'un tente une opération héroïque, l'autre (qui a déjà échappé à une catastrophe similaire) truffe la navette de pièges mortels pour éliminer ses partenaires, le troisième se reprend après une cuite agrémentée d'hologrammes de charme, l'officier en chef se suicide après que son adorable toutou ait été tué... Ne reste finalement plus que deux pions sur l'échiquier alors que les secours, parmi lesquels se trouve le couard du début, approchent. L'un, par tirage au sort, devra se sacrifier au profit de l'autre...

Inspiré d'une nouvelle d'Arthur C. Clarke (l'écrivain à l'origine de **2001, L'Odyssée de l'Espace**), **Asteroïd** semble se diriger vers une variation space-opéra des «Dix Petits Nègres» d'Agatha Christie. Une fausse piste car le récit aspire à une trame nettement moins élaborée. Si quelques décors évoquent **Alien**, longs travellings dans les coursives à l'appui, si l'explosion d'une tête dans un casque dépressurisé renvoie à **Outland**, ce téléfilm est d'un intérêt tout relatif, visuellement pauvre, étriqué dans ses effets spéciaux et dans le suspense. Homme à tout faire de la télévision, Arthur Allan Seidelman n'a vraiment pas la fibre SF.

Trapped in Space. USA. 1993. Réal.: Arthur Allan Seidelman. Int.: Kay Lenz, Jack Coleman, Jack Wagner, Craig Wasson, Sigrid Thornton... Dist.: Universal Vidéo. Sortie à la location début octobre.

ZE CRAIGNOS MONSTERS

Par Jean-Pierre PUTTERS

LE RETOUR

RAYON LASER

Laserblast. 1977. U.S.A. De Michael Rae. Avec Kim Milford, Cheryl Smith, Gianni Russo, Roddy Mc Dowall.

Sur le tournage de **Rayon Laser**, l'équipe dut perdre quelques pages du scénario en route. On ne m'enlèvera jamais ça de la tête. Sinon, comment expliquer cette bagarre entre deux races d'Aliens dans la scène d'ouverture sans autres explications ultérieures. Et la présence de cet agent fédéral, inexpliquée elle aussi. Pas grave, il reste les bestioles, sorte de tortues sans carapace - parfaitement nues, donc, animées par Dave Allen avec un talent qui tranche curieusement sur un film brouillon, aux personnages irritants, à l'idée scénaristique unique. Le héros trouve une arme extraterrestre infiniment destructrice et s'en sert à assouvir son besoin de revanche sur une ville qui le traite en marginal. Il brûle les voitures, les policiers, un flipper, un avion, jusqu'à un poster de **La Guerre des Étoiles** avant de se faire abattre par les créatures aliennes venues récupérer l'engin meurtrier. C'est tout, et c'est maigre...

Un **Laserblast 2** fut un instant annoncé chez Charles Band, déjà producteur du premier (en plus du rayon laser, les tortues avaient-elles oublié de tirer la chasse d'eau ?), mais apparemment jamais tourné. Ouf !

TROLL

1984. U.S.A. De John Buechler. Avec Noah Hathaway, Michael Moriarty, Sonny Bono, June Lickart.

Alors qu'elle recherche sa balle dans le sous-sol de la maison où sa famille vient d'emménager, la petite Wendy se fait posséder par un Troll monstrueux. Oui, son esprit, évidemment. Ah non, hein, pas de ça ici ou sinon c'est la porte. Sous l'apparence de la petite fille, il agresse les autres habitants de l'immeuble qu'il transforme en monstres horribles imaginés par le réalisateur/maquilleur John Buechler. Lequel, tout au long de sa carrière, nous a offert des créatures différentes, mais toujours fidèles à la «Buechler touch» (**Ghoulies, RageWar, Zone Troopers, Cellar Dweller, Arena**, etc.).

Troll espère bien, au moyen de la magie, envahir le Monde, mais c'est compter sans la bonne fée Eunice, placée là justement afin de contrecarrer ses projets. Ça, évidemment, dès qu'on commence à rigoler...

Un **Troll 2** ira directement entre les mains éclairées du bisseux Joe d'Amato, suivant une logique prévisible des profits et des séquelles, qui privilégiera surtout les séquences choc. Autrement dit, des profits **Troll** au choc (Holà ! Ça s'arrange pas cette rubrique. Bon d'accord, je vais au coin...).



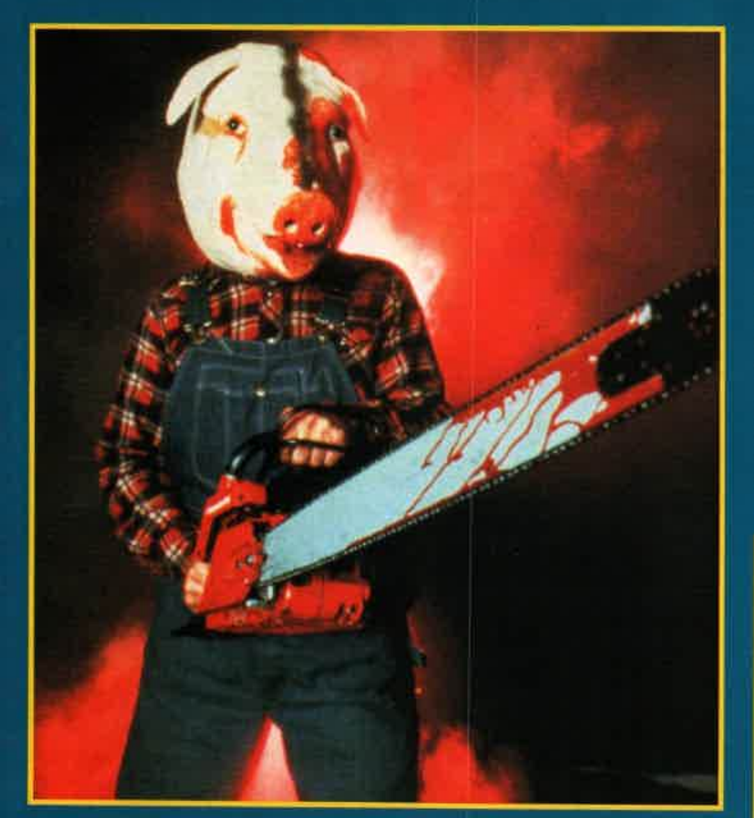
KRULL

1983. Grande-Bretagne. De Peter Yates. Avec Ken Marshall, Lysette Anthony, Freddie Jones, Francesca Annis.

Avec une tête pareille, il s'agit d'ouvrir l'œil. Et le bon ! Notre fier personnage lutte en compagnie d'un groupe de héros contre le pouvoir de la bête, un mec horriblement moche et très méchant résidant dans un château noir capable de se déplacer dans l'espace et le temps.

On y parle de chevalerie et de la force absolue, comme dans **La Guerre des Étoiles,** de sorcières et d'épée magique, comme dans **Conan le Barbare**, sans oublier de faire la part entre les bons et les vilains. Facile : les bons habitent un château blanc, les vilains une forteresse noire, y'a vraiment pas de quoi se compliquer la vie !

Les deux nations de la planète Krull se font la guerre jusqu'au jour où elles décident de s'unir via le mariage de leur prince et princesse respectifs. Mais voilà qu'un troisième larron enlève la promise et du coup les deux autres tribus lui déclarent la guerre. Qu'importe les belligérants, l'essentiel n'est-il pas qu'il y ait la guerre, après tout ?



NUITS DE CAUCHEMAR

Motel Hell. 1980. U.S.A. De Kevin Connor. Avec Rory Calhoun, Paul Linke.

Il n'a pas l'air, comme ça, mais ce personnage est un bienfaiteur de l'humanité. Sur la planète, il y a trop d'humains et pas assez de nourriture, se dit-il. Il suffit donc de supprimer quelques individus et de les donner à manger aux autres. C'est simple à hurler et il y a quand même des prix Nobel qui se perdent, quelque part.
Il traque les touristes de passage avec des pièges à loup, barre les routes au moyen d'une corde, ou parfois obstrue le passage avec de rigolotes silhouettes de vaches. Puis il enterre vivantes les personnes ainsi capturées, leur coupe les cordes vocales afin d'éviter le bruit (rien de plus agaçant quand on travaille) et les gave telles des oies jusqu'au jour de leur maturité, où ils finissent en une viande fumée célébrée dans toute la région. Le final, d'où provient la photo, offre un duel homérique, tronçonneuse contre tronçonneuse, rappelant bien sûr le film de Tobe Hooper, mais aussi - l'eusse-tu-cru ?- la lutte entre Skywalker et Dark Vador. Un propos étrangement satirique de la part de Kevin Connor, habitué à de plus nobles tâches : **Le Sixième Continent**, **Centre Terre Septième Continent**, **Les Sept Cités d'Atlantis** et... **Le Continent Oublié** (j'allais l'oublier !).

HIGHWAY TO HELL

1991. U.S.A. De Ate de Jong. Avec Patrick Bergin, Adam Storke, Chad Lowe, Pamela Gidley.

Les nénettes, c'est souvent sympa, mais des fois elles s'accrochent et alors là, c'est l'enfer. L'enfer, c'est justement le thème de cette **Autoroute de l'Enfer** (le titre vidéo) contant les déboires d'un couple parti se marier à Las Vegas mais intercepté dans sa route par un flic, d'enfer, lui aussi. Il enlève la fiancée et la ramène dans son univers, où là, le maître des lieux la réserve à son usage personnel. Pas content, le futur marié se lance à sa poursuite, mais lorsqu'il la rejoint celle-ci a bien changé. Moi, à sa place, je laisserais tomber !





L'HISTOIRE SANS FIN

The Neverending Story. 1984. Allemagne. De Wolfgang Petersen. Avec Barret Oliver, Noah Hathaway, Patricia Hayes, Sydney Bromley.

Avec son air balourd et sa corpulence avantageuse, ce monstre mangeur de pierres ressemble aux autres personnages de cette histoire (sans fin), cocasses ô combien, mais parfaitement inutiles à l'action. Ils se contentent de peupler l'imaginaire le plus fertile qui soit, celui de nos propres rêves
Et lorsque les hommes ne croient plus à leurs rêves, le néant vient les remplacer. Tel nos programmes de chaînes télévisées, l'univers de Fantasia s'emplit de vide (!) à mesure que le désespoir gagne le monde. Avec cette belle réflexion du grand méchant loup de l'histoire : «Les gens qui ont perdu l'espoir sont faciles à soumettre, et celui qui obtient la soumission détient le pouvoir». C'est tellement beau que ça en fait peur.

ATTACK OF THE GIANT LEECHES

1960. U.S.A. De Bernard Kowalski. Avec Ken Clark, Yvette Vickers, Bruno Ve Sota.

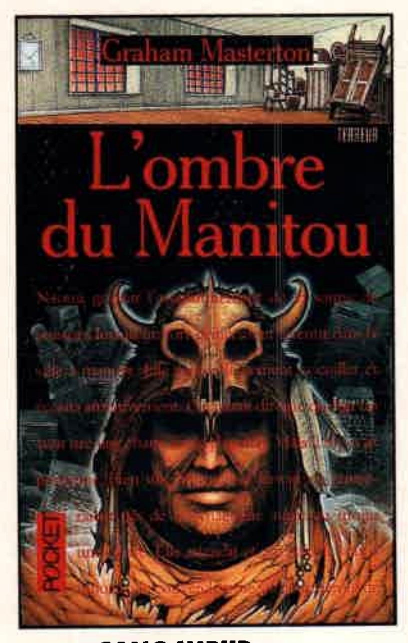
Parmi les monstres les plus invraisemblables du bestiaire fantastique figurent les sangsues géantes vampires. Et un peu mutantes aussi. Même un Roger Corman ne pouvait imaginer une pareille engeance, et c'est pourquoi ils se sont mis à deux (Roger et Gene Corman) à la production d'un tel must.
Suite à des radiations émises par des tirs de missiles, les bestioles grandissent et s'en prennent aux promeneurs, retrouvés plus tard vidés de leur sang. Heureusement, le tragique de la situation est largement contrebalancé par l'apparence des créatures, au costume bricolé à partir de vieux imperméables, dont le tissu plisse largement au dos des sangsues et sous lequel les jambes des comédiens apparaissent au vif ravissement de toute l'assistance.
«T'es con, arrête de rire pendant que je te suce (le sang...)*, ça casse l'ambiance !»*



MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE



SANG IMPUR
Graham Masterton *(Presses de la cité)*

L'OMBRE DU MANITOU
Graham Masterton (*Pocket Terreur)*

Double actualité ce mois-ci pour Graham Masterton avec la sortie de son dernier roman, *Sang Impur*, aux *Presses de la Cité*, et la réédition en poche d'un de ses meilleurs livres, *L'Ombre du Manitou*. L'auteur britannique a pour habitude de prendre comme point de départ des mythes ancestraux ou des légendes terrifiantes d'origines diverses. Il les replace dans un contexte urbain et contemporain et, ainsi, en tire une efficacité maximale. On se souvient de Tengu et de ses tueurs japonais sans âme ou du Djinn et de sa créature orientale. L'exemple le plus frappant de la méthode Masterton reste la trilogie *Manitou* : un esprit maléfique de la mythologie indienne, qui répond au doux nom de Misquamacus, se réveille de nos jours bien décidé à venger le peuple Indien. Un triptyque passionnant qui trouve une conclusion apocalyptique dans *L'Ombre du Manitou*. Une histoire proprement effrayante où Misquamacus se décide à effacer toute trace de la présence de l'homme blanc en Amérique. Des villes entières sont aspirées sous terre, le chaos est total. Seul Harry Erskine, voyant pour vieilles dames crédules, choisi bien malgré lui par le destin pour affronter une nouvelle fois Misquamacus, peut éviter une destruction totale de la planète. Il devra aller affronter le démon sur son terrain, le Grand Dehors, la contrée des morts. Impossible de décrocher avant le mot «fin» de ce récit haletant.

Les lecteurs de *Sang Impur* auront un autre problème : réussir à se passionner pour cette histoire de gros porc dopé à la testostérone, affublé d'humanité et d'une asperge ambulante et meurtrière. Le tout nouveau livre de Masterton est une grosse déception. Un indigeste mélange de plusieurs thèmes allant d'un commentaire acerbe sur les manipulations génétiques à l'illustration contemporaine d'un conte tchèque en passant par l'ascension d'un homme politique avide de pouvoir et d'une femme-cochon écologiste. Tout commence par une tuerie. Un type sans histoire emmène ses trois enfants se promener dans les champs et entreprend tranquillement de les décapiter à coup de faucille. Seul un gamin échappe au massacre. L'infanticide est arrêté. L'enquête menée par un shérif obèse peut commencer et aboutir sur la plus étonnante des conclusions : si l'homme a rasé ses enfants de trop près, c'est pour leur permettre d'échapper à une malédiction familiale. En effet, le tueur n'est autre que le fils du «Voyageur Vert», sorte de démon d'origine tchèque qui promet de bonnes récoltes aux paysans en échange d'une nuit avec leur femme et des tripes de l'enfant qui naîtra de cet accouplement contre-nature. Pendant ce temps, à l'autre bout de la ville, on mène des expériences génétiques inédites sur un cochon énorme, en lui implantant l'ADN du cerveau d'un enfant mort. Or, il s'avère que ce gosse n'est autre qu'un des petits-fils du «Voyageur Vert». La créature qui résultera de l'expérience sera la plus redoutable qui soit. Pas facile de résumer ce bout-à-bout de vagues idées franchement pas très excitantes. Reste les premières pages du livre, une glaçante description du meurtre des enfants par leur père illuminé. Vingt pages de terreur totale. C'est beaucoup et peu en même temps.

THE MAKING OF WATERWORLD
Janine Pourroy (*Boulevard Books*)

Les «making of» ont souvent l'habitude de faire la part belle à l'histoire officielle, celle que les studios aiment à colporter, celle qui raconte que tout s'est bien passé dans le meilleur des mondes. Or, il suffit d'avoir lu un seul journal dans l'année pour savoir que rien ne s'est bien passé sur **Waterworld**. Alors à quoi bon essayer de nous faire croire le contraire ? D'autant plus que les photos publiées ici n'ont rien d'exceptionnel. Reste les explications techniques. Intéressant, mais pas forcément indispensable.

MERVEILLEUX, FANTASTIQUE ET SCIENCE-FICTION À LA TÉLÉVISION FRANÇAISE
Jacques Baudou & Jean-Jacques Schleret *(Huitième Art)*

Un ouvrage sérieux et ultra-documenté qui nous permet de constater que le fantastique a toujours fait partie de la production télévisuelle française. Un travail de titan pour dresser une liste complète, année après année, de tous les téléfilms, dramatiques, séries abordant le genre sous toutes ses formes. Chaque titre est détaillé, chaque épisode d'une série est commenté. Les auteurs sont même allés jusqu'à retrouver et interviewer les créateurs de toutes ces œuvres. Un bouquin référence qui garnira avantageusement la bibliothèque de tout bon téléphile.

LES VOLEURS DE VIE
Laurent Courtiaud *(Fleuve Noir)*

Déjà auteur des *Enfants du Sang*, une affaire de secte et de démon qui nous entraînait dans les profondeurs de la Thaïlande, Laurent Courtiaud prolonge les aventures de son héros amateur de surnaturel dans un second opus, *Les Voleurs de Vie*. D'observateur privilégié dans *Les Enfants du Sang*, Eric Marquand devient le principal instigateur de l'histoire de ce deuxième livre. Un changement radical et salutaire. De plus en plus passionné par le paranormal, Marquand se décide à rencontrer le mystérieux Charles Monfertin, maître de l'occulte. Une rencontre qui lui sera fatale. Alors qu'il rentre un soir chez lui, Marquand subit une agression qui le laisse inanimé. À son réveil, Eric ne sera plus jamais le même. Un roman à l'écriture très classique, très léchée, ce qui lui donne une dimension intemporelle, pour une intrigue terriblement efficace et originale.



JEU VIDEO

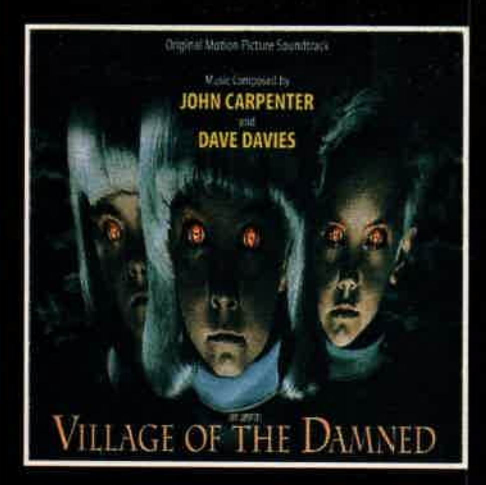
SEGA SATURN

Sega ouvre le feu dans la conquête du marché des consoles 32 bits. La Saturn est une sorte de révolution dans le monde du jeu vidéo. Une définition parfaite de l'image, des possibilités hallucinantes offertes aux programmateurs de jeux, un panel de couleurs inédites, bref toute une gamme de nouvelles technologies au service du pur jeu. Mais les nouveautés techniques, le consommateur n'en a que faire. Ce qui l'intéresse, c'est la qualité du jeu lui-même. Et là, le joueur est servi. La première fournée de jeux Saturn est impressionnante. **Virtua Fighter** et **Daytona USA**, deux répliques quasi-exactes de gros succès d'arcade, **Clockwork Knight**, un hilarant jeu de plate-forme qui démontre la puissance visuelle de la machine (voir l'utilisation des volumes et l'incroyable petit film de présentation, véritable dessin animé en images digitales) et **Panzer Dragoon**, le jeu le plus en phase avec un univers fantastique. Nous sommes au 31ème siècle. La Terre est envahie par des insectes mutants géants que le joueur doit renvoyer sur leur planète. Un délire visuel et une jouabilité exceptionnelle dans un univers en 3D.

JUDGE DREDD
Acclaim

Décidément, les déceptions s'accumulent avec le Judge Dredd. Cela aurait dû être le film de l'année, et c'est un actionner friqué, agréable, mais quelconque. Un syndrome du rendez-vous manqué qui se retrouve au niveau de ce jeu de plate-forme suivant pas à pas le déroulement du film. Le principe est celui d'**Alien 3** : une mission à accomplir à chaque stage, représentant un labyrinthe semé d'embuches. Pas de surprise, des graphismes assez pauvres et une maniabilité tout juste correcte empêchent ce jeu de s'élever au-dessus de la moyenne. Dommage.

DISQUES



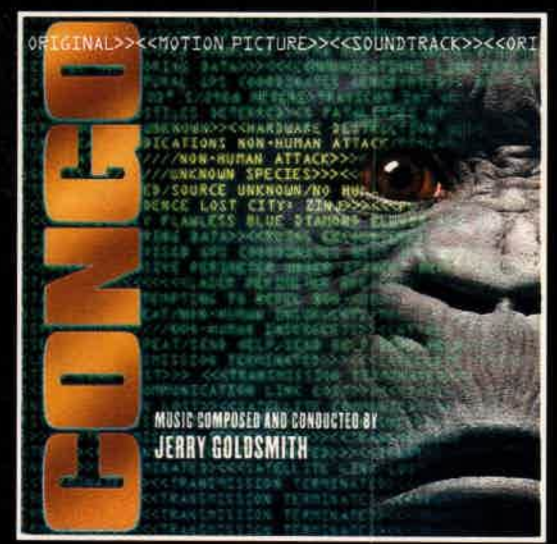
LE VILLAGE DES DAMNÉS
John Carpenter & Dave Davies (*Varèse*)

Dave Davies signait déjà le puissant rif de guitare qui démarrait l'impressionnante musique de **L'Antre de la Folie**. Cette fois, John Carpenter s'est complètement associé avec l'ex-guitariste des Kincks pour composer la bande originale de son tout dernier film, **Le Village des Damnés**. Une collaboration qui aboutit à un petit chef-d'œuvre, nous laissant complètement baba devant l'étendue du talent de musicien de Carpenter. Il le dit lui-même sur la pochette : *«**Le Village des Damnés** est une des compositions les plus riches et les plus romantiques que j'aie jamais écrites»*. Une des plus belles aussi. Les deux compères ont privilégié l'atmosphère pour coller à ce récit angoissant sans oublier de jouer avec l'aspect inquiétant des enfants en composant un «Children's Theme» et une «March of the Children» qui marqueront les mémoires.



STREETFIGHTER
Graeme Revell (*Varèse*)

Plus à l'aise dans l'univers de **The Crow** que dans celui des jeux vidéo, Graeme Revell s'est tout de même bien adapté à la spécificité de **Streetfighter**. Spécificité facile à définir : à chaque personnage correspond un thème. Rude tâche dont Revell s'acquitte en jouant la facilité. Vega apparaît sur fond de «Habanera» tiré du Carmen de Bizet et réorchestré de façon très originale. Zangief défile sur une marche dans la plus pure tradition des musiques militaires soviétiques, pendant que Guile a droit à une musique surpuissante et ultra-rythmée... Cela sent le procédé à plein nez, mais après tout on parle là de **Streetfighter**. N'en demandons pas trop !



CONGO
Jerry Goldsmith (*Epic*)

De Jerry Goldsmith, on préférerait vous parler de l'autre actualité de cet été, sa sublime composition pour **Lancelot** (sortie elle aussi chez *Epic*). Une musique au lyrisme envoûtant qui nous emporte bien plus loin que ce très moyen **Congo**. Mais voilà, **Lancelot** n'a rien de fantastique et nous devons donc nous contenter de ce que Goldsmith a écrit pour l'histoire du gros singe blanc. Pas mal quand même. Goldsmith se met aux rythmes africains et nous offre le programme minimum, une composition sans surprise mais pas désagréable.

ALERTE !
James Newton Howard (*Varèse*)

Il est de plus en plus difficile de parler d'une BO de James Newton Howard tant le travail de ce musicien, aussi correct soit-il, est peu enthousiasmant. La musique d'**Alerte !** est certes rythmée et colle parfaitement à l'action d'un film déjà pour le moins prévisible, mais il n'y apporte pas de petite touche personnelle, rien de vraiment original qui distinguerait ce score de n'importe quel autre. On passe donc rapidement sur ce disque avec l'impression de n'avoir rien raté.

LES PLUS GRANDS THÈMES DU CINÉMA
Silva Screen

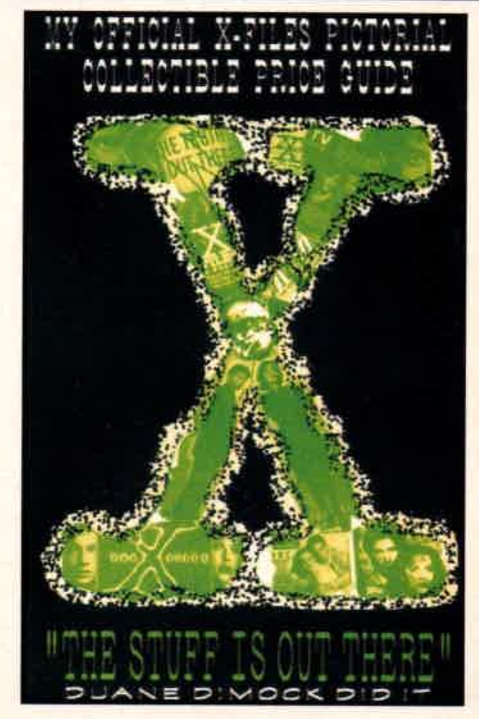
La célébration du centenaire du cinéma est l'occasion pour *Silva Screen* de sortir une compilation des thèmes les plus connus du cinéma réunis par genre. Deux disques nous intéressent particulièrement. L'un consacré aux films d'horreur, l'autre aux films fantastiques. Une vingtaine de titres, la plupart du temps correctement réorchestrés. Les films étant tous de gros succès (**Star Wars**, **Halloween**, **Superman**...), l'amateur de musiques de films le moins éclairé possède déjà au moins la moitié des morceaux dans sa discothèque. Par contre, pas de problème pour chantonner les airs dès la première écoute vu qu'on les connaît presque tous par cœur. On peut même s'amuser à deviner les titres de films (faut bien s'occuper). Autre avantage : certains titres difficilement trouvables aujourd'hui font partie de ces compilations. Histoire de se mettre dans la poche à la fois le néophyte et le BOmaniaque.



COLLECTOR

MY OFFICIAL X-FILES PICTORIAL COLLECTIBLE PRICE GUIDE
Duane Dimock

Tout d'abord, petite précision : ce guide officiel n'a absolument rien d'officiel. Il s'agit de l'œuvre complètement pirate d'un fan un peu cinglé d'*Aux Frontières du Réel*, qui s'est amusé à répertorier dans un catalogue noir et blanc tous les objets, articles de presse, photos, affiches, comics relatifs à la série culte. Il faut dire qu'Outre-Atlantique la série remporte un succès fou et que les fans sont de plus en plus nombreux. On les appelle les «X-Philes», comme on dirait un cinéphile. Les «X-Philes» s'arrachent donc tout ce qui concerne leur série fétiche. Du comics inspiré des aventures de Mulder et Scully (les n°1 et 2 sont déjà épuisés alors que nous n'en sommes qu'au n°6 !), aux tasses à café en passant par les t-shirts, casquettes, blousons et même gants en cuir portant l'estampille «X-Files». Un fou de la série s'est donc amusé à prendre en photo sa propre collection visiblement complète (même s'il lui manque *Mad Movies* 90 !), et à la compiler dans ce recueil furieusement inutile. Comme d'ailleurs les deux tiers des objets présentés dans l'ouvrage. Seule satisfaction pour l'auteur, les autres «X-Philes» ne peuvent que baver d'envie devant une telle collection. Ce doit d'ailleurs être pour cette raison qu'il a édité à son propre compte ce petit bouquin pas vraiment indispensable mais plutôt ludique. Vous pouvez vous procurer ce livre en écrivant à : Comic Brokers, 548 - A Flower Street, Chula Vista CA 91910, USA ou en téléphonant au (19-1) 619 420 07 05.



Courrier des LECTEURS



Phil Bringtown, Lyon

Pauvre Wes Craven, qu'il est donc dur d'être et d'avoir été ! **Shocker** avait déjà sonné le glas d'un cinéaste pourtant franc-tireur et imaginatif à ses débuts. Dans un **Sous-sol de la Peur** à la critique sociale très militante, c'est une stupide histoire de zombies qui vient torpiller les quelques bonnes trouvailles du film (la maison truffée de pièges, son couple de proprios disjonctés...). Du coup, on ne donnait plus bien cher de la peau du créateur de Freddy Krueger. Bingo ! Avec **Freddy Sort de la Nuit**, Wes Craven touche définitivement le fond. Il nous avait promis un Freddy new-look méchant comme une teigne, et on se retrouve avec un bouffon tartiné de latex fluo qui s'auto-parodie lourdement. Même la structure gigogne du long-métrage ne fait pas illusion un seul instant. De la poudre aux yeux, voilà ce qu'est en réalité sa mise en abîme bancale, un simple écran de fumée qui dissimule comme il peut un scénario prenant l'eau de toutes parts : acteurs mal dirigés (le «fils» de Heather Langenkamp y est proprement insupportable), platitude de la mise en scène (Craven repompant servilement des pans entiers de son premier **Freddy**)... Le film patauge tellement dans la semoule qu'il en devient mortellement chiant. Car le voilà le plus gros défaut de **Freddy 7** : on s'y emmerde ferme, et les (trop) rares apparitions du croque-mitaine ne parviennent pas à dynamiser un récit déjà bien ankylosé. Aussi mon cher Wes, au lieu de te la jouer prétencieux (genre je-manipule-tout-le-monde-avec-mon-Mac) je te conseille vivement de raccrocher les gants avant que le gâtisme te guette. Comment ? Tu vas diriger ce has-been de Eddy Murphy dans **A Vampire in Brooklyn** ? Ça, tu vois, même dans mes pires cauchemars, je ne l'aurais jamais imaginé. Yours truly.

Tatiana Delavallée, St. Laurent de Condel

Le 19 juillet, Batman a refait surface dans nos chères salles obscures, mais cette fois sans Michael Keaton.
Les deux premiers **Batman**, et principalement **Batman, le Défi**, étaient réussis par leur aspect sombre, l'esprit torturé des personnages, le casting irréprochable. Ce troisième volet ne leur arrive pas à la cheville. La cause en est simple : c'est un film pour les enfants. Fini les personnages pathétiques, émouvants et cruels à la fois, comme le mémorable Pingouin. Oublié le séduisant Michael Keaton dont le regard bleu acier ressortait si bien lorsqu'il endossait son costume. Michael Keaton trop vieux ? Pas assez sexy ? Pas convaincant dans le rôle de Batman ? Critiques et producteurs se sont donnés un malin plaisir à le dénigrer alors que c'est lui qui a fait de Batman ce qu'il est aujourd'hui : un succès monstre, un personnage idolâtré par des millions de gens. Val Kilmer ne paraît pas à sa place. Jim Carrey en fait des tonnes (*t'inquiète pas, Jim Carrey en fait toujours des tonnes*). Quant à Tommy Lee Jones, qu'est-ce qu'il lui a pris de s'impliquer là-dedans ? Et Robin, cet orphelin qui devrait être mineur, paraît, dans le film, 25 ans bien sonnés, à moins qu'il n'ait été victime d'un vieillissement prématuré !
En somme Schumacher réussit à nous intéresser la première demi-heure, pour ensuite nous plonger dans un état de léthargie et de passivité jusqu'à la fin de la projection. Surtout, par pitié, pas de **Batman 4**. Arrêtez le massacre !

Olivier Strecker, Marseille

Encore une fois, je me permets de t'envoyer quelques-unes de mes dernières photos. Je me rendai cette année au 48ème Festival de Cannes avec une amie maquilleuse, Carole Seropian, et nous avions décidé de rendre hommage aux films de morts-vivants, notamment à **Dellamorte Dellamore**, mais aussi à tous ces films qui nous ont bercés depuis notre plus tendre enfance. Nous nous sommes donc maquillés en zombies et à notre plus grande joie, nous avons été très bien accueillis sur la Croisette. Pour preuve, cette photo prise à l'intérieur même du Carlton. L'autre photo représente une marionnette réalisée par mes soins pour la récente *Nuit d'Horreur* au cinéma *Trois Casinos* de Gardanne.
J'aimerais aussi féliciter *Canal +* pour son grand hommage au maître de la terreur, Dario Argento. Sur ce, à bientôt et bons cauchemars à tous.



John, Epernay

Lecteur de longue date, mais abonné depuis peu, je vous écris pour vous faire part de mon admiration. En effet, bien que lecteur des *Cahiers*, *Les Inrocks*, *Positif*, *Libé*, *Charlie Hebdo*, pour ne citer qu'eux, vous êtes les seuls à ne quasiment pas me décevoir à chaque parution. Les autres canards manquent cruellement d'ouverture d'esprit et restent très consensuels (sauf *Charlie Hebdo*, mais eux, ils finissent par me déprimer à force de mauvaises nouvelles et ce, malgré leur sens de l'humour). Non, il n'y a vraiment que *Mad Movies* qui m'apporte mon bol d'oxygène réparateur tous les deux mois. Pourtant, vous n'êtes pas exempts de reproches (*arrête, on va se fâcher...*). Par exemple : je regrette la disparition de la rubrique *Forum* (un de plus !), et puis les choix de vos couvertures ne sont pas toujours judicieux. Exemple : pourquoi avoir opté pour **Batman Forever** dans le 95, si c'est pour nous le resservir deux mois plus tard. Vous auriez pu faire une couv' magnifique avec **Ed Wood**. Mais ce sont là les seuls défauts mineurs qui me viennent à l'esprit.
Je voudrais enfin vous demander quelques renseignements. Je souhaite me lancer dans l'écriture de scénarios, auriez-vous un bouquin à me conseiller sur le sujet ? Connaissez-vous également un magasin susceptible de me vendre une caméra Super 8 ? Les magasins hi-fi ne vendent plus que des saloperies de camescopes. Encore merci, et longue vie à *Mad*.

Tu as raison, la rubrique Forum *nous manque à nous aussi parfois. Mais encore faut-il trouver le support à ce débat. Certains films au contenu thématique faible ne la justifient pas, d'autres, plus appropriés, ne sortent pas dans les délais nécessaires (sachant qu'on ne peut disséquer une œuvre quelques semaines avant sa sortie en salles dans la mesure où l'on dévoile trop d'éléments de nature à briser le mystère du film).*
Un ouvrage indispensable aux scénaristes en herbe est paru aux Editions Le Clown et l'Enfant, *il s'agit de «La Dramaturgie», par Yves Lavandier. Par ailleurs, tu trouveras du matériel Super 8 (à Paris) chez* Audiophot, *rue du Colisée, ou encore chez* Synchro-Ciné Quartz, *boulevard Pasteur. J.P.P.*

Arnaud Jalbert, Paris

Dans **Batman Forever**, film inégal et funambulesque, les scènes diurnes et nocturnes alternent, tout comme les douleurs du passé et les doutes du présent ; les désirs sont ambigus, et chaque personnage semble se refléter dans l'autre. Du film, on peut louer ses décors inspirés, l'ambivalence assumée du propos (notons que Schumacher, à défaut d'être un grand réalisateur, prend souvent des risques, remember **Chute Libre**), la plus grande attention portée aux «good guys» - formidable Val Kilmer et Chris O'Donnell - et à leurs troubles (les réminiscences du drame ayant frappé le jeune Bruce Wayne sont efficaces, et la genèse de Robin intéressante, quoique pas suffisamment explorée), et quelques séquences singulières, telle celle, inénarrable, où Dick Grayson étend à sa manière son linge sous les yeux médusés du vieil Alfred.
En revanche, on ne peut que déplorer le ratage de plusieurs scènes d'action (peu originales et rendues insupportables par une musique et des bruitages assourdissants), le personnage de Double Face - sacrifié, tout comme celui de Chase Meridian - interprété par un Tommy Lee Jones «à côté de la plaque», Jim Carrey oscillant quant à lui entre inspiration et cabotinage. Enfin, il est regrettable que le scénario ne soit pas toujours à la hauteur des ambitions réelles du film.
Au total, une œuvre d'un déséquilibre précaire, hésitant trop entre tragédie et parodie, entre raffinement et kitsch, mais qui, curieusement, emporte globalement l'adhésion. A quand la tétralogie ? Par ailleurs, bonne continuation, et bravo pour la qualité constante du magazine.

Rosine Bénard, de Figari

Je vous écris parce que j'ai lu une horreur dans le n° 95 à propos d'**Entretien avec un Vampire**. Si le scénariste a effectivement pris quelques libertés par rapport au texte d'Anne Rice, il ne faut pas incriminer pour autant les acteurs Brad Pitt et Tom Cruise, parfaitement dans leur rôle. Alors, avant de critiquer le meilleur film de l'année, Jean-Marie ferait mieux de réfléchir. J'adore *Mad Movies*. Surtout n'arrêtez pas, sinon c'est la dépression.

Emmanuel, Nantes

Bon, on va commencer doucement en disant que Schumacher, il a fait le con en montrant l'arrière-train d'un héros tragique. C'est dramatique, Baudelaire pleurait sur l'«Albatros», moi je suis consterné de voir cette petite chauve-souris à qui l'on a coupé les ailes. Batman n'est plus qu'une marionnette, un vulgaire pantin hollywoodien parmi tant d'autres : une pompe à dollars. Excusez mes tendances pessimistes et venons-en à un sujet plus joyeux. En effet, je me suis laissé dire que bientôt, nous aurons le gigantesque plaisir de voir un *Mad* avec le numéro 100 dessus (dessous). Peut-être que vous allez nous préparer des trucs merveilleux, nous faire partager vos effusions de joie. Mais faites quand même pas trop péter le champagne, il faut en garder sous le pied pour le n° 1000, quoique ça nous amène en l'an 2146. Bon, ben, tu sais ce qui te reste à faire, J.P.P., fais-toi cryogéniser, genre «lobotomition Man», tu pourras perpétuer la délicieuse tradition des *Craignos Monsters*. Si **Batman** subit la décadence, *Mad Movies* vogue dans la Grandeur...

Arrête, ça fait déjà 24 ans que je fais Mad, *j'ai beau avoir commencé très jeune, je tiendrai jamais jusque là. Du n° 100, on en discute à la rédac'. On a plein d'idées, des folles, des chères, des prestigieuses, des classiques, des très connes. Plein, plein ! Certains lecteurs commencent aussi à nous donner quelques conseils (reprendre l'index laissé au n° 50, entre autres). Alors, pourquoi ne pas nous dire ce que vous souhaitez, vous aussi, pour ce numéro 100 ? Raisonnable ou pas, peu importe, dans le pire des cas ça nous fera rire, c'est tout bénéfice. J.P.P.*

Arnaud Guillois, Paris

Je réalise énormément d'illustrations sur le thème du fantastique. Je recherche tout contact afin de réaliser affiches, jaquettes vidéo ou story-board. Si un lecteur voulait me prodiguer quelques conseils, ou si mon travail pouvait intéresser un professionnel, merci de m'écrire. Arnaud Guillois, 34, rue St. Dominique, 75007 Paris.



Luca Evangelisti, Castelfranco, Italie

J'ai beaucoup réfléchi avant de renouveler mon abonnement à *M.M.*, à cause de la politique nucléaire de votre nouveau président. Finalement, on se décide à dénucléariser, et lui il s'en fout gaiement. Tout cela dénote une arrogance et un manque de respect que je retrouve seulement chez les fascistes. Je ne pense pas être idéaliste, mais cela me fait enrager. Voilà pourquoi j'ai arrêté d'acheter des produits français. Oui, je sais, cela peut sembler dérisoire et pathétique, mais si nous étions des millions à faire cela, notre avis aurait plus d'importance. Je voulais vous le dire, et j'aimerais que vous le fassiez savoir. Amicalement à vous.

L'idée même d'arme nucléaire (française ou étrangère) nous révolte aussi, et nous sommes de tout cœur avec toi. J.P.P.



Dessin : envoi de Arnaud Da Costa

Emmanuel Divoire, Boulogne/Mer

Je voudrais mettre en garde tous les fans de **Star Wars** contre un certain individu qui propose dans les petites annonces des articles sur **Star Wars** (timbres d'époque, t-shirts, prototypes rares de jouets) et qui vend en fait de vulgaires photocopies couleurs ou des jouets qu'il confectionne lui-même et sans intérêt. Il s'agit de Geoffrey Monfort, de Paris. Nous sommes plusieurs à avoir subi ses méfaits et nous demandons à *Mad* de faire quelque chose et cesser la publication de ses annonces.

Eh bien, écoute, je fais suivre la lettre au service «dénonciation» compétent et nous allons sévir. Le fait de publier son nom limitera déjà le nombre des victimes. J.P.P.

Tania Willet, Lingolsheim

Depuis l'âge de dix ans (j'en ai 21), je me gave régulièrement de ces «scènes de violence» tellement critiquées actuellement par les «bien-pensants», et jusqu'à présent je n'ai jamais eu l'envie de passer ma mère au mixer ou à la tondeuse à gazon (quoique...), de piquer un 38 tonnes et de faire du 200, ou de faire un carton avec un Magnum 44. Accuser le cinéma fantastique, d'horreur et «musclé» (non, non pas Van Damme, je vais vomir...) des actes de violence quotidiens me semble très exagéré, limitatif et débile. Si deux gosses en butent un troisième après avoir vu un film d'horreur, il faut qu'ils aient quand même une très forte prédisposition. La violence du film n'aura servi que de détonateur, mais une scène (plus réelle) du journal télévisé aurait eu le même effet tôt ou tard.
Sachez à part ça que je vous adore (enfin, surtout ce que vous faites), et qu'en matière de cinéma fantastique et de cinéma tout court je suis extrêmement tolérante (contrairement à Laurent Delacroix. Bonjour l'ego sur-dimentionné), tant que ça me sort ne serait-ce qu'un peu de mon quotidien.
Au fait, Stive Rudin pourrait-il envoyer une photo de sa deuxième cuisse et... euh, du troisième endroit où il se fera tatouer (à moins que ce soit classé X comme le suggère J.P.P.). Ça m'éclate assez, mais je ne ferai pas tatouer Clint Eastwood sur une de mes fesses pour autant (pas sûre qu'il serait ravi de la chose, en plus !).

Bof, pour cela, il faudrait que quelqu'un aille le lui dire... et qui veux- tu ?
Sinon, dis donc, tu es peut-être tolérante en matière de cinéma fantastique, mais question cinéma musclé, c'est déjà plus limite, non ? J.P.P.

Sylvie Bourrasseau, Bournezeau

Il était plein de fois, dans des époques lointaines, des messieurs et des dames qui s'appelaient Beethoven, Lionel Hampton, Boris Vian, Marie Curie, Ella Fitzgerald, Orson Welles, et tant d'autres. Puis, sur le berceau de l'humanité, se pencha la vilaine fée Blédina... C'est ainsi que naquit Ze Blédinaculture for ever ! Alors, les mères de tous les pays (enfin bon, ceux qui comptent, quoi : l'Europe, les Etats-Unis et vous me mettrez un assortiment du reste !) rangèrent leurs tabliers et sortirent : LES PETITS POTS !
Ou : «ça a les vitamines de la banane, la couleur de la banane, l'odeur de la banane, mais pour le plaisir du goût et de la dégustation, vous repasserez !» (*eh bien, merci pour cette saisissante démonstration, ma petite Sylvie, maintenant on va... Quoi, c'est pas fini ? Ah bon !*).
Mais le pire, c'est qu'ils ne s'en sont pas tenu à la banane, mais aussi aux images, aux sons, aux matières, aux odeurs : «tiens, v'là des jouets en plastique, c'est solide, même si ça pue et si c'est froid ! Puis, des dessins animés *Walt Disney* : t'as vu, les bestiaux, ils ont l'air aussi cons que les voisins !».
Bien, j'arrête là ma jolie parabole et je reviens au cinéma dont, d'ailleurs, je n'ai pas encore parlé. J'en ai marre que l'on me mouline mes séances ciné, voilà ! Pas trop de sexe pour le cœur, très peu de violence pour mon ulcère, etc. Et surtout, pas de nouveautés qui déroutent et éveillent l'intelligence : où s'arrêtera la sous-culture ? Mais, comme pour la banane et le p'tit pot (de Jean de La Fontaine, sponsor officiel d'*EuroDisney*) : c'est la même chose au départ, qui est ensuite mortifiée, conditionnée, hachée et enfin, empotée ! Ben moi, les p'tits pots, ça m'donne envie de gerber !
Alors, d'accord, **Le Bazaar de l'Epouvante** est un film plaisant et même parfois carrément drôle, mais ce n'est pas l'adaptation à l'écran du «Bazaar» de Stephen King («Needful Things» pour les puristes), car ce bouquin, il ne m'a pas titiller les zygomatiques, loin s'en faut ! D'où amère déception, une fois de plus ! Sans que cela ne soit lié directement, je ne me donne même plus la peine d'aller jusqu'au ciné, sachant pertinemment que je ressortirai barbouillée. J'ai tout ce qu'il me faut sur mon petit écran, c'est au chaud et c'est moins cher.
J'oubliais les usages en intro : je suis une fan de *Mad Movies* depuis longtemps, merci merci merci de faire une aussi belle revue. Vous êtes les meilleurs, je vous adore. Euh, ça suffira ?

Bon d'accord. Alors pour toi, continue le régime Mad Movies *: velouté, coloré, savoureux, avec de vrais morceaux d'intelligence dedans. J.P.P.*

PETITES ANNONCES

Ach. magazine *Wrapped in Plastic* 2 à 8. Laurent Siegel, 26 rue Principale, 67190 Still.

Vds *Strange* et films VHS tous genres. Thierry Dutel, 28 rue Mal Fayolle, 13004 Marseille.

Urgent : rech. les albums «Ignition» d'Offspring et «Born Dead» de Body Count. Sophie Bizet, 12 rue Tivoli, 09200 St Girons.

Vds, ach., éch. films barjes, dingues et very sick. Vds vynils punk. Nicolas Felgerolles, 4 rue du Beguin, 69007 Lyon.

Ach. VHS originale de **Trepanator**. André au 81 83 45 60 avant 15 h.

Vds *M.M.* 22 à 24, 27 à 31, 33 à 42 et 44 ; *Starfix* 1 à 11, 13 à 15, 17, 19, 21, 22, 25 à 27, 29, 32, 36, 38, 40, 41 et 45 + HS 3 à 5 ; *Impact* 1 et 4 ; *Fantastik* 25. Alain au 68 28 24 26.

Rech. albums «Hormonally Hours» (Shakespears Sisters), «Don't Tread» (Domn Yankees), «Fear» (Toad the Wetsprocket), «New Miserable Experience» (Firehouse), «Charmed Life» (Billy Idol), «Deaf, Dumb, Blind» (Clawfinger) et «Copkiller» (Bodycount). Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont. (*La prochaine fois, on envoie ton annonce à* Rage *!*)

Association de bande dessinée de SF et de super-héros désireuse de continuer à couvrir le territoire français, rech. graphistes et dessinateurs afin d'agrandir son équipe, en amenant de nombreux scénarios. Sugar Studio, R. Bouchard, Rés. de la Polle, Bt B, 50130 Octeville.

Rech. VHS des **Diables** de Ken Russel. David au 35 30 21 91.

Rech. posters, articles, photos, maquettes, BD, tout sur la trilogie **Alien**. Julien Lechat, SP 69037, 00513 Armées.

Rech. **Batman I** de Tim Burton en laserdisc PAL et à prix raisonnable. David Martin, 29 rue Paul Legrand, 88130 Esseigney.

Rech. tout doc sur le mythe de Cthulhu par HPL et ses continuateurs (livres, films, peintures...) ainsi que nbreux livres des *Éditions NÉO*. Brice Chee, 6 rue Albert Treyer, 68170 Rixheim.

Vds comics et adaptations françaises, livres SF en français et en anglais, affiches de films. Liste contre 1 timbre à Jérôme Pescheloche, 37 bis rue Hoche, 92130 Issy-les-Moulineaux.

Vds ou éch. ma collection d'anciens films chinois (1950/1984) de Chang Cheh, King Hu, Lo Wei... Souhaiterait correspondre avec Chinois, Thaïlandais et Coréens aimant ce cinéma. Jan Chang, Rés. La Béchade n°6, 108 rue de la Béchade, 33000 Bordeaux.

Vds comics (*Marvel, Image, DC*...), posters *Marvel*, lot figurines Batman Animated. Rech. «Liberty» vol. 1 à 4 et «Ronin» 1 à 6 (Glénat). David Guastamacchia, n°15 Holbach, 57730 Lachambre.

Ach. et éch. trading cards **Star Wars** (77) et **L'Empire Contre-Attaque** (80). Michael Wincq, 62 rue Pierre-Taillez, 7603 Bonsecours, Belgique.

Réseau invite toute personne passionné par le vampirisme à le rejoindre. Florence Berthaud, 15 allée Massenet, 93270 Sevran.

Vds VHS (**Fog**, **The Thing**, **Razorback**, **Predator 2**...). Vds ou éch. 250 romans SF/Fantastique/Policier. Liste complète contre 1 timbre à Emmanuel Brouillet, 101 rue Gabriel Péri, 94270 Le Kremlin-Bicêtre.

Vds 3000 BD (*Mais, dis voir, Thierry, depuis que tu passes tes annonces, y'en a toujours 3000. Comment fais-ce tu ?*) *Lug*, *Semic*, *Aredit*, comics et jouets **Star Wars**. Liste sur demande à Thierry Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Rech. VHS de **La Baie Sanglante** et de **L'Au-delà**. Philippe Antonio, 39570 Quintigny.

Vds VHS d'**Evil Dead** (70 F) et du making of de **T2** (50 F). Éch. jaquettes contre celles de **Poltergeist**, **Terminator**, **Body Snatchers**, **La Maison aux Esprits**, **Menace II Society**, **Entre Ciel et Terre**. Olivier Mattei, 1 rue Louis Mamet, 13220 La Mède.

Vds jeu «Man'O War» complet, BO en CD de **Boyz'N the Hood** et rech. celle d'**Akira**. Yohann au 21 80 05 95 aux heures des repas.

Vds *Impact* 1 à 56, 400 F le lot port compris en recommandé avec accusé de réception (en dehors de la France, me contacter). Alain au 61 49 30 63.

Rech. affiches de films d'horreur, et VHS de **Zombie**, **Démons I** et **II**, **Le Jour des Morts-Vivants**, **Massacre à la Tronçonneuse II**, **La Maison près du Cimetière**, **Virus Cannibale** et **Mondo Cannibal**. Damien Nee, Rue Neuve, 52190 Chassigny.

Vds + de 3000 BD (*Strange*, *Fantask*, *Nova*, *Titans*...), comics pockets (Dracula, Demon, Hulk...), 150 «Bob Morane»... Liste contre plein de timbres à Jean-Marc Polizzi, 35 rue Guy Moquet, 75017 Paris.

Vds comics US, planches originales, *Starlog*, *Cinefantastique*... Liste sur demande à J.F. Porcherot, 3 square de la Brière, 91080 Courcouronnes.

Ch. romans de Serge Brussolo : «Les Bêtes», «L'Épave» et «Le Tombeau du Roi Squelette». Eric Locqueneux, 7 rue du Confin, 59264 Cartignies.

Vds nbreuses VHS en VO et VF. Liste contre env. timbrée à José Langlois, 42 rue de la Croix Rochopt, 91860 Epinay sous Senart.

Ach. ou éch. tout doc sur **Dracula** (Coppola), **Entretien avec un Vampire**, les vampires en général, Kirsten Dunst et Sadie Frost. Rech. VHS de **The Vampire Lovers** (Ward Baker) et **Shopping** (Paul Anderson). Aurélie Bonaventure, 16 rue Prat-Viel, 81160 Saint-Juéry.

Vds 4 chefs-d'œuvre d'Hitchcock, VHS neuves emballées, 70 F pièce avec livret. Philippe au 33 59 98 10.

Rech. VHS de **Rue Barbare**, **Urgence**, **L'Indic** et **L'Homme qui Voulait Savoir**. Michèle au 55 01 19 30.

Vds camescope 8 mm TBÉ, avril 95, adaptateur couleurs, 3 K7 (*c'est pas tes films de vacances, j'espère !*), prix à débattre. Lionel Compte, 117 rue des Allobroges, Bt E, 77290 La Motte-Servolex.

Scénariste, réalisateur, caméraman ch. passionné de ciné fantastique et gore pas sectaire (j'aime aussi Tarantino, Allen, Hartley...) qui soit acteur, scénariste ou réalisateur. Cyril Lener, 15 Mont Saint Jean, 67210 Obernai.

Rech. romans de Frank de Fellitta («Audrey Rose», «L'Emprise»), et VHS PAL ou SECAM de **Terreur sur la Ligne** de Fred Dalton. Frédéric Zamochnikoff, «La Colombière», 39800 Buvilly.

Collectionneur SF/fantastique ch. films classiques NTSC transcodés PAL ou SECAM en éch. de nbreux classiques SECAM. Daniel au 87 58 23 52 après 20 h 30.

Ach. albums *Lug* de L'Araignée et des 4 Fantastiques (anciens ou nouveaux) + albums *Saga*. Frédéric Hébert, 494 chemin des Ifs, 76400 Fécamp.

Vds nbreux docs sur **Star Wars**, **Batman**, ***X-Files***, ***Dragon Ball Z***... Liste (avec photos des jouets) contre 2 timbres à M. Guillen, 32 passage du Désir, 75010 Paris.

Vds 90 F pièce VHS de **Black Vengeance** (avec Chow Yun Fat), **Ninja Wars**, **Le Marin des Mers de Chine**, **Curtains**. Frédéric Berthy, 3 rue Paul Cézanne, 77140 Nemours.

Vds, ach., éch. nbreux jouets (personnages, vaisseaux, masques, livres...). Liste contre env. timbrée à Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 St André.

Ch. anciens n° de *M.M.*, affiches et K7 de films d'horreur. Isabelle Horlaville, 44 rue d'Authie, 14000 Caen.

Vds nbreuses VHS TBÉ + BO en CD et K7 + jeux «Blood Bowl». Prix très intéressants. Liste contre 1 timbre à Bruno Martignat, 11 rue Henri Pourrat, 63190 Lezoux.

Vds ou éch. jouets **Star Wars**. Liste contre env. timbrée à Denis Obin, 70 rue R. Salengro, 62160 Bully.

Rech. VHS et BO de **Mort sur le Gril** et tout doc sur Sam Raimi. F. Debarnot, chez Mme Hetzel, 3 quai de la Tuilerie, 67100 Strasbourg.

Vds + de 700 BD *Lug*, *Marvel* et *DC* : *Strange*, *Titans*, *Nova*, *RCM*, *Spidey* et autres... Liste contre 1 timbre à Frédéric Fabry, 105 avenue Fr. Roosevelt, Les Pins 4D, 06110 Le Cannet.

Rech. 1ère et 2ème parties du ***Fléau*** diffusées sur *M6*, ainsi que tout doc s'y rapportant. Marie Dehlinger, 10 rue Schulmeister, 67100 Strasbourg.

Rech. tout doc (affiches, livres, photos, articles...) sur les vampires, des plus anciens aux plus récents. Suzy De Magalhaës, 12 allée du Moulin à Vent, 18220 Brécy.

Vds affiches et affichettes françaises, belges et anglaises de films fantastiques de 1950 à 1970 + nbreux n° de *Creepie*, *Première*, *Midi-Minuit*, *Psycho*, *Horror*, *Cauchemar* et collections de *Starfix* et *Cinefex*. Pierre au 21 83 75 57.

Vds nbreuses VHS des films d'Orson Welles, Harison Ford, etc... Karim au 20 75 89 42.

L'Empereur a fait une erreur cruciale et le moment d'attaquer est venu pour nous ! Les informations que nous ont données les espions Bothans définissent le lieu exact de la nouvelle station spatiale de combat de l'Empereur. Mais plus important que tout, nous avons appris que les Star Walkers préparent activement la phase finale de la commémoration pour la sortie de l'Édition Spéciale de **La Guerre des Étoiles**. Que la Force soit avec vous... à jamais. Star Walkers, 16 rue Walker, 62000 Arras. (*Ça va les mecs, vous vous sentez pas trop à l'étroit parmi toutes ces PETITES annonces ?*).

Ach. à n'importe quel prix (sans exagérer !) (*ah bon, faut savoir, là !*) *M.M.* 1 à 22. Christian Gasser, 8 rue Pasteur, 25600 Sochaux.

Vds K7 originales : **Amityville 2**, **3**, **Halloween 3** et **JFK**. 50 F l'unité. Pascal, au 54-76-30-32, aux heures des repas.

Thierry Bertrand, Fayence



Salut, the Mad Team. Fidèle lecteur de *Mad* depuis le n° 20, ainsi que d'*Impact* depuis le n° 1, je souhaite à toute l'équipe longévité et prospérité pour les siècles durant... May the force go zero to hero «smokin» !
Ci-joint quelques photos de mini-monsters achetés à Hong Kong et Bangkok, mais peints par mes soins. Les ados nippons et chinois en raffolent, ainsi que de tout le merchandising Manga. See you soon.

Stéphanie Meyer, Thionville

Mille bravos pour vos deux magazines, les plus brillants qu'il m'ait été donné de lire. Merci et bravo de défendre le vrai cinéma avec force et conviction. Bravo pour vos critiques qui vont jusqu'au bout des choses. Quand on pense que *Première* ou *Studio* traitent les sorties salles en deux ou trois paragraphes sans jamais trop se préoccuper des intentions du réalisateur et des significations profondes des films. Comment les deux magazines sus-cités osent-ils se prétendre critiques du 7ème art ? Ce ne sont que des catalogues pour tous les «moutons» qui ne vont au ciné que si *Studio* a mis trois ou quatre étoiles à un film, et qui ne voient dans cet art qu'un moyen de se changer les idées. Tant pis pour eux car, pendant qu'ils ont ri (et il faut déjà être arrangé !) aux vieux gags d'**Un Indien dans la Ville** et aux grimaces de l'énervant Jim Carrey dans **Ace Ventura**, moi, je me suis plus que régalée dans des salles pas très remplies à visionner des choses aussi formidables que **Mort ou Vif**, **L'Antre de la Folie** (on était deux dans la salle) ou encore **Ed Wood** (là, tout le monde n'arrêtait pas de se bidonner et finalement, personne n'a compris l'hommage que représentait le film). Alors, merci à *Mad* et *Impact*, qui chaque mois me rassurent en me prouvant que je ne suis pas une Extraterrestre qui n'a aucun goût commun avec les gens «normaux». Vive le Cinéma.

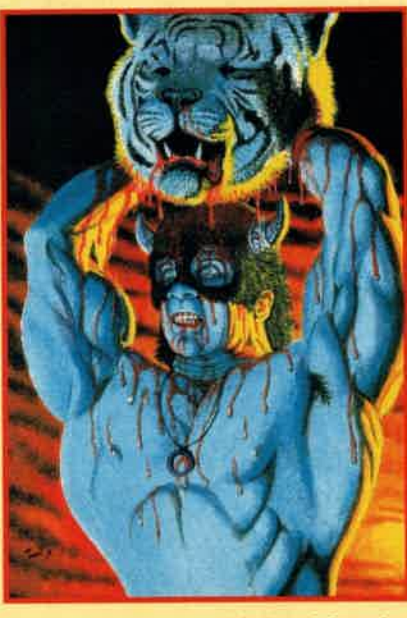
François Henry, Lyon

A Nicolas-Cre-Le-Carpentier-fidèle-lecteur-de-*Mad Movies*, il serait simple de répondre que d'un point de vue historique, droite politique ne fait pas bon ménage avec cinéma fantastique. (Et plus généralement avec des formes d'expression sortant des sentiers battus).
Il suffit de remonter avant 1981 pour s'en rendre compte. L'avenir de nombreux films naviguait alors entre interdiction totale, un classement «X», ou l'obligation de procéder à des coupes castratrices.
D'autres part, remercions (définitivement !) Mr. Allgood d'avoir soutenu Mr. Jolibois dans son combat héroïque contre les suppôts de Satan, et gageons que Mr. Chirac saura faire œuvre de salubrité publique en interdisant tous ces films violents-porno-dégueulasses. Vous croyez que c'est un scénario de série Z ? Craignez fort qu'il ne soit diffusé dans vos salles préférées prochainement.
Les pères-la-pudeur et les moralisateurs catho ont déjà assassiné le porno en le reléguant dans un ghetto culturel, financier et géographique. Faut-il attendre qu'il arrive la même chose au cinéma fantastique ?
Ce n'est certainement pas grâce à Nicolas et sa volonté de ne pas «heurter la sensibilité des lecteurs» que l'on pourra continuer à voir des films de Ferrara, Romero, Hooper et bien d'autres vrais auteurs.
Sincères salutations, et soyez certain que ce qui déplaît au très balladurien Nicolas a de fortes chances de me faire plaisir, ainsi qu'à la grande majorité des lecteurs de M.M.

A te lire, je me demande si tu ne serais pas un peu de gauche, toi aussi, tiens... Ceci dit, ton analyse aurait mieux tenu la route au temps des ***Rollerball****,* ***Soldat Bleu****,* ***Maniac*** *ou* ***Massacre à la Tronçonneuse****. Aujourd'hui, je me demande quel intérêt auraient les censeurs à s'en prendre à* ***Batman Forever****,* ***Judge Dredd*** *ou* ***Chérie j'Ai Agrandi le Bébé****. J'ai même l'impression qu'ils les encouragent. J.P.P.*

Alexandre Sion, Cagnes sur Mer

Fidèle lecteur et fantasticophile irrécupérable, je vous écris après la vision du tant attendu **Village des Damnés** de Tonton Carpenter ; et au risque de froisser les purs et durs du vétéran de notre genre favori, je dois admettre ma double déception après le médiocre **L'Antre de la Folie**.
Le début n'est qu'un ramassis insipide de clichés sortis tout droit d'une mauvaise série T.V. (ville paisible, couples qui s'aiment, youpi on est tous heureux !). A part ça, les personnages sont d'une incroyable platitude. Moi qui ne connaissais Christopher Reeve que dans le collant de Superman, je ne suis pas plus avancé pour apprécier ses qualités d'acteur (*va plutôt voir* ***Quelque Part dans le Temps****, alors !*). Mark Hamill, n'en parlons pas, inexistant. Je n'ai hélas pas vu le film de 1960, mais force est de constater que les damnés de Carpenter sont si froids et opaques qu'ils n'engendrent que répulsion agacée de la part du spectateur. C'est dommage car les gamins sont visuellement impressionnants, en particulier Lindsay Haun (une bouille adorable et des yeux assassins). Comme **L'Antre de la Folie**, le film recèle quelques bonnes idées (David, le damné privé de sa compagne, expliquant sa différence, leur démarche, etc.). Mais sans un scénar en béton, des images ne font pas à elles seules un bon film. On l'oublie trop souvent de nos jours.



Le Rite Acrylique. Envoi de Pascal Gonzalez

LE TITRE MYSTERIEUX



Malgré son sourire toutes dents dehors, notre personnage mystérieux ne semble pas disposé à plaisanter.
Dans quel film figure-t-il ? C'est ce que se demande toute la France angoissée. Le prochain numéro parviendra gratuitement aux cinq premiers lecteurs ayant touvé le bon titre.
Il fallait trouver la dernière fois le film **The Nest**, de Terence H. Winkless, sorti à la vidéo sous le titre **Voyage au Bout de l'Horreur**. Parmi les premiers gagnants : Alexandre Gazzara, Elisabeth Louvière, Philippe Manteau, Eddy Giust, François Edelin, Yannick Bottelin, Thierry Froment, Christophe Dufour, Laurent Laurier, Arnaud Fabisiak, Sébastien Skriabine, Didier Minne, Jérôme Ambrogi, Frédéric Poupart, Julien Gomez, José Cardetas, Geoffroy Felley et Lydie Lamure. Bravo à eux...

Vds 50 F pièce VHS de **Chroniques de la Guerre de Lodoss I, II et III**, **Dominion I et II**, **La Légende de Leamner**, **Urotsukidoji**, **L'Épée du Saint Graal** et **Creepshow**. Brunissende Daire, 1 rue Jean Crampagne, 31300 Toulouse.

Rech. catalogues de jouets des années 80 (3 Suisses, La Redoute, Jouet Club...) diffusant les marques *Mattel*, *Tonka*, *Bandai*... Christophe au (1) 64 35 58 85.

Vds VHS de 35 à 95 F pièce : **Nekromantik**, **Simetierre**, **Les Feebles**, **Cannibal Ferox**... Liste contre 1 timbre à Jérôme Cornet, 11 rue des Sources, 77220 Tournan.

Vds Amstrad CPC 6128 écran couleurs, joystick, des revues, 200 jeux + NES (déc. 94), 2 manettes, 2 jeux (300 F). Cédric au 21 66 31 12.

Vds anciens *E.F.* Liste contre 1 timbre à Sébastien Lamote, 5 avenue du Champ de Course, 59130 Lambersart.

Ach. ou éch. trading cards **Star Wars**. Ch. renseignements pour me rendre à Portmeirion. Laurent Faiella, rue des Combattants 60, 7033 Mons, Belgique.

Ach. K7, LP des Rivingstones, Burning Heads et sur la musique cajun + *Scarce* 1 à 14. Philippe au 61 67 65 74 après 19 h.

Vds 10 F pièce 300 revues (*Première*, *E.F.*, *Max*, *Studio*, *Cinéphage*...) + BO en K7 et vynils. David Lotton, 1 square de Varsovie, 35200 Rennes.

Ch. VHS de tous les épisodes en VF des ***Chevaliers du Zodiaque*** (sauf les 12 premiers). Frédéric au 64 35 58 85 après 18 h.

Vds nbreux livres divers, romans SF et Fantastique, Poche, BD, comics US et français, revues, disques, trading cards... Liste contre env. timbrée à Jean-Paul Ronecker, 22 rue de la Salle, 54000 Nancy.

Ach. les trois premiers n° de *Génération Séries* en TBE. Nathalie Ballet, Esc 9D, Bt Le Tilleul Argenté, 54100 Nancy.

Rech. photos, affiches, casquettes, t-shirts, adresses de fans clubs de **Wayne's World**. Alex Borrel, 32 rue Assalit, 06000 Nice.

Vds séries intégrales en VO : ***Space Precint***, ***Star Trek : The Next Generation***, ***Deep Space Nine***. Patrick Giulano, Elodia Parc A1, 496 ch. des Ames du Purgatoire, 06600 Antibes.

Vds affichettes de **Hellraiser** dédicacées par Clive Barker. *E.F* 1 et 2, ainsi que les dossiers de presse avec photos de **Die Hard 2**, **Predator 2**, **Maman j'Ai Raté l'Avion**, **Charlie**, **Uncle Bunk**, et enfin celui du **Retour du Jedi** (sans photos). Faire offre à Omar Azaoum, 198 rue des 4 Vents, 1080 Bruxelles, Belgique.

Vds affiches, photos, dossiers de presse sur le cinéma fantastique, et également le polar, le western, la SF, etc. Olivier Strecker, Cité le Bosquet, Bât. A, Traverse de la Granière, 13011 Marseille.

Vds nombreuses revues de cinéma (*Starfix*, *Studio*, *E.F.*, *Cinématographe*). Ecrire à Philippe Rège, 6 avenue Pasteur, 63400 Chamalières.

Ch. tout sur la série japonaise *Sanku Kai* (VHS, BD, photos, disques). VHS **Dark Cristal** et Phantom of the Paradise. Benoît Samaran, 59 rue des Stations, n°17, 59800 Lille.

Fans de la trilogie **Star Wars**, réservez dès maintenant (pour seulement 35 F le supplément ou 90 F les 3) les traductions, en tirage limité, des trois journaux techniques : *Tatooine*, *Imperial* et *Forces Rebelles* (*tiens, il paraît que les forces rebelles ont pris la pâté impériale, au fait. Non, continue, c'était juste pour distraire...*). Ecrire à Michel Ripert 47 avenue du Général de Gaulle, 44380 Pornichet.

Ach. VHS originale de **L'Oiseau au Plumage de Cristal** + tout sur Argento. Mathieu Megemont, 84 Lot. Le Lac, 33290 Le Pian-Médoc.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- contact avec dessinateurs, scénaristes de BD professionnels ou amateurs en vue élaboration de projets artistiques. Olivier Galanti, 1 rue Jules Dru, 69270 Couzon au Mont d'Or.

- correspondant(e)s 18-30 ans aimant *M.M.*, le ciné fantastique, le ciné en général et éventuellement le rock français. Vincent Tanguy, 8 rue de la Lignerie, 49124 St Barthélémy d'Anjou.

- correspondant(e)s tout âge, tout pays, fans de ciné fantastique, de gore et d'horreur, pour échanger infos, posters, K7 et autres. Parle anglais et espagnol. Stéphanie Dufour, 173 cité César Collaveri, 93190 Livry Gargan.

- correspondant(e)s du monde entier aimant les films fantastiques, les vampires, les jeux de rôles, Stephen King et Bon Jovi (*ça va déjà être plus dur !*). Mathilde Denes, 2 rue Ampère, rés. C, 62221 Noyelles S/S Lens.

- correspondantes 16-17 ans adorant les films d'horreur et la techno, et habitant la région lilloise. Emmanuel Crucq, 5 rue Pierre Brizon, 59810 Lesquin.

- correspondants de tout âge, de tout pays, pour partager photos, docs, interviews sur Jack Nicholson et Robert Englund. Écrire en français, anglais ou allemand à Gaëlle Villebois, 3 allée Yves Gandon, 51100 Reims.

- vampire 16-20 ans aimant le frisson et le hard (*la musique, hein !*). Enora Jolivet, Le Plein Centre Bt C, 38530 Pontcharra.

- correspondantes aimant le fantastique et la musique sous toutes leurs formes. Christophe Staub, 9 villa Jean Charles, 92600 Asnières.

- correspondant(e)s aimant les mangas, les DA japonais et les jeux vidéo. Laurent Moruzzi, 1 allée des Camélias, 93160 Noisy-le-Grand.

- correspondant(e)s 12-15 ans aimant le hard rock et les dessins horribles. Thomas Cudelou, 8 rue du Gal Leclerc, 95320 St Leu la Forêt.

- correspondant(e) 10-13 ans (*y'a plus de jeunesse : ils lisent* Mad Movies *maintenant !*) aimant *M.M.*, toutes les musiques, livres et films de Stephen King pour échanges cool. Laurent Desvignes, 15 rue Jean Jaurès, 39600 Archois.

- correspondant(e)s 15-19 ans de tout pays aimant *M.M.*, le fantastique, l'horreur, le hard, le rap, les jeux vidéo, les comédies américaines, pour échanges sympathiques et complètement dingues. Grégory Lassois, 51 Coron du Charbonnage, 7321 Harchies, Belgique.

- correspondant(e)s 18 et plus fans de metal, de ciné, de traditions nordiques et du Japon (*c'est au nord le Japon ? On nous dit jamais rien...*). Rech. également tout sur **The Crow**. Michel Girardeau, 75 rue des Épinettes, 88480 Etival Clairefontaine.

- fans de films de Hong Kong pour partager une passion commune pour ce cinéma hors normes. Bruno au 26 08 20 60 (Reims).

- Correspondant(e)s adeptes fous de **Star Wars** et cherche tout et n'importe quoi sur la **Star Wars** saga. Isabelle Vidal, 10 rue Droite, 83870 Signes.

- Correspondant(e)s aimant Barker, Staub, Burton, Scorsese, Eastwood, Reiner, Lynch, Gun's Roses, AC/DC, Faith no More, Stone Temple Pilots (*ça va, t'es éclectique, toi !*). Yann Jodry, rue des Champs de Tabac, 1950 Sion, Palais, Suisse.

- Corres. fou du ciné de Hong Kong et rech. épisodes de la série ***L'Immortel***. Robert Closon, Dom. du Pont de Mery, 4130, Esneux, Belgique.







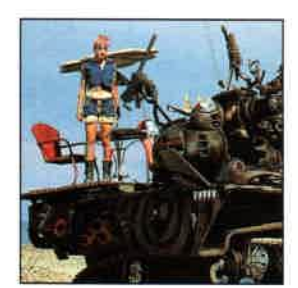
2000 Cassettes



2000 Laserdiscs

Arrivage hebdomadaire : Imports USA, GB, Japon.

Achat et vente de laserdiscs d'occasions.



Tank Girl
LD - LTBX 235 F.



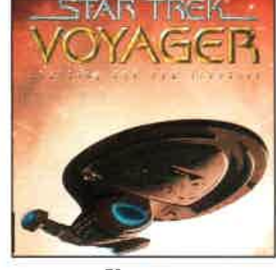
Phantasm
LD - Coll. ED 665 F.



Candyman (Farewell to the flesh)
LD 235 F.



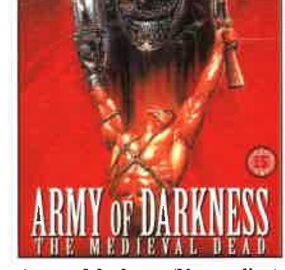
Pulp Fiction
THX - LTBX 265 F.



Voyager
K7 - PAL 139 F.



The last seduction
K7 - PAL 129 F.



Army of darkness (New ending)
K7 - PAL 129 F.

Catalogue gratuit sur simple demande - Vente par correspondance.



de remise net pour tout premier achat sur simple présentation de cette publicité. (offre valable jusqu'au 30/09/95)

7, rue Dante - 75005 Paris

Plus de 10 000 laserdiscs
et vidéos disponibles.
Mise à jour mensuelle.

Album c'est aussi :
● des revues, des livres de cinéma. ● des affiches...

Album Le seul magasin " tout cinéma " de la Rive gauche.

Album
7, rue Dante - 75005 Paris.
Tél. : (1) 43 25 54 76 - Fax : (1) 43 25 82 70
Du mardi au samedi
de 10 heures à 20 heures.
Album